

LES OFFICIERS DU ROI.

Ouvrages de Jules de Saint-Félix.

—

La duchesse de Bourgogne	1 vol.
Le colonel Richemond	2 vol.
Clarisse de Rony	2 vol.
La duchesse de Longueville.	1 vol.
Mademoiselle de Marignan	1 vol.

Sous Presse :

Le dernier Colonel	2 vol.
Duchesse et Grisette	2 vol.
Sylvanie	2 vol.

Ouvrages de Xavier de Montépin.

—

Confessions d'un Bohême	5 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet	10 vol.
Les Viveurs d'autrefois	4 vol.
Pivoine	2 vol.
Les Amours d'un Fou	4 vol.

Sous presse.

Le Loup noir.
Brutus Leroy.
Les Étudiants de Paris.
Les Oiseaux de nuit.
Le Roman de la vie.
Gabriel.
Cyrano de Bergerac.

Ouvrages d'Alexandre Dumas fils.

—

La Dame aux camélias.	2 vol.
Aventures de quatre femmes	6 vol.
Le docteur Servans	2 vol.
Le Roman d'une femme	4 vol.
Césarine	1 vol.

Sous presse.

Tristan le Roux.
Diane de Lys.
Les Amours véritables.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

LES

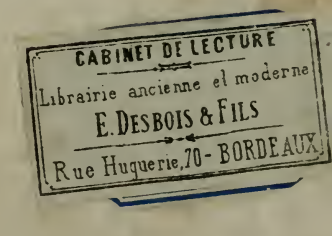
OFFICIERS

DU ROI

PAR

JULES DE SAINT-FÉLIX.

I



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
32, RUE DE LA HARPE.

1849

LE DUEL.

I

Il y a aujourd'hui quatre-vingt-onze ans qu'un célèbre cabaret, situé rue de Richelieu, à Paris, avait pour enseigne un tableau représentant l'Amour armé et pour légende à ce tableau ces mots inscrits sur une banderolle de cuivre : *Au Grand Vainqueur*. Ce cabaret était le rendez-vous le plus habituel des sous-officiers (ou comme on disait alors, des bas-officiers) de toutes les armes; mais surtout de ceux appartenant aux corps d'élite des

armées du roi. Le cabaret avait un rival sérieux, et dont les lauriers l'avaient souvent troublé; toutefois ce rival, appelé la *Pomme de Pin*, était établi à une barrière de la ville, et ne pouvait nuire vraiment au *Grand-Vainqueur* que pendant la courte durée de la belle saison.

Le *Grand-Vainqueur*, qui trônait au centre de Paris, régnait donc et florissait pendant huit mois de l'année, et, comme tout grand seigneur, il se reposait pendant la canicule. C'était comprendre la vie admirablement.

Parmi les chalands les plus honorables, le cabaret en question comptait surtout MM. les bas-officiers aux gardes françaises, c'est-à-dire la fleur des pois de tous les régiments de Sa Majesté. — Là aussi se réunissaient MM. les fourriers, maréchaux-des-logis, instructeurs et maréchaux-des-logis-chefs des carabiniers de la reine ; MM. les sergents du royal dauphin, MM. les gardes-à-pied-ordinaires-du-corps-du-roi et tant d'autres. Mais les gardes-françaises (grands vainqueurs eux-mêmes)

avaient pris spécialement sous leur patronage *l'Amour armé*.

Un jour d'octobre de l'année 1758, vers huit heures du soir, le *Grand-Vainqueur* faisait feu de toute sa batterie de cuisine. Un gala des plus brillants avait lieu chez lui. MM. des gardes-françaises s'y étaient réunis en assez grand nombre pour que l'hôtellier se vît dans la bienheureuse nécessité de refuser l'entrée de son logis à tout chaland d'aventure. La consigne était levée cependant pour quelques habits militaires qui pouvaient se présenter, tels que les braves camarades du royal-dauphin, des gardes à pied et même des carabiniers, grands traîneurs de sabre, il est vrai, mais vivant en assez bonne harmonie avec le briquet d'infanterie, sauf deux ou trois duels par mois.

Le soir dont nous parlons, presque tous les bas officiers d'un régiment des gardes-françaises fêtaient le départ, c'est-à-dire le changement de garnison. On quittait Paris, les jeux, les ris, les

grisettes, les petites dames, les amours enfin, la vie libre, aventureuse et charmante, pour la tenue sévère, le service d'apparat, les grandeurs de Versailles. Afin d'opérer la transition sans trop sourciller, il fallait boire et boire beaucoup. Mars, Vénus et Bacchus, comme on disait alors, allaient presque toujours de compagnie, et personne n'avait mieux compris les avantages de cette triple alliance que MM. les sergents des gardes-françaises.

Nos convives avaient encore un autre saint à fêter. Il s'agissait d'une mission délicate, confiée à un de leurs braves camarades, le sergent La Rose, héros de Fontenoy, et l'un des meilleurs instructeurs de l'armée. Le sergent avait été choisi à l'unanimité par le corps d'officiers pour escorter M. le capitaine de Montaran, qui devait se rendre au fond de la province du Bourbonnais, auprès du colonel, retiré encore dans un sien château. Ce colonel avait vingt-et-un ans, disait-on; il jouissait d'un revenu de cent mille écus, et portait un nom illustre parmi la noblesse d'épée.

La valeur n'attend pas le nombre des années

avait dit le grand Corneille dans le *Cid;* aussi, d'après cet axiôme des braves, MM. des gardes-françaises comptaient sur un héros imberbe, mais enfin sur un héros. Il n'y avait qu'une difficulté, ou plutôt une question à résoudre. Le colonel, appelé par S. M. à la tête de son régiment, avait-il reçu le dernier complément de l'éducation militaire? Dans cette hypothèse, et pour lever tout scrupule, M. de Montaran, officier de haut mérite, avait été désigné par le roi pour se rendre en Bourbonnais, et M. le sergent La Rose avait été choisi pour escorter le capitaine en route, et l'*assister*, le cas échéant, auprès du jeune colonel.

Telle était la très honorable mission de M. de La Rose, que ses joyeux camarades fêtaient généreusement au Grand-Vainqueur.

Le cabaret offrait vraiment ce soir-là un coup-d'œil enchanteur. La cuisine, rouge comme une fournaise, projetait au loin des clartés ondoyantes et purpurines, tandis que les deux salles basses,

ses voisines, étaient richement tendues de rideaux blancs, ornées de festons, de guirlandes et d'astragales, de verdure et de fleurs, et éclairées par trois cents chandelles et boules de couleurs variées. Dans ce local splendide, encombré de tables chargées de belles faïences et d'une vaisselle d'étain miroitante, plus de cinquante gardes-françaises, en grande tenue, banquetaient, chantaient et buvaient avec cette grâce et cette intrépidité qui leur étaient si naturelles.

Le repas avait été d'une abondance et d'une recherche fabuleuse. On avait mangé comme après trois journées de marche forcée... On ne mangeait plus, mais on buvait toujours. Le vin du Grand-Vainqueur avait cela de caractéristique, qu'il provoquait le buveur à des coups redoublés sans jamais étancher la soif complètement, mais sans trop l'irriter non plus. C'était un clairet étincelant dans le verre, joli et chatouillant avec un agréable bouquet, dont le gosier et l'odorat se partageaient le parfum.

La table où présidait M. le sergent-instructeur La Rose n'était pas la moins amoureuse de ces belles et larges bouteilles à goulot évasé que l'hôtelier ne cessait d'apporter de ses caveaux. Les gobelets, toujours remplis, se vidaient, de ce côté de la salle, avec une rare intrépidité.

— Messieurs, dit tout-à-coup une voix pleine et sonore qui domina toutes les autres, je remarque avec une joie toute cordiale que nous buvons noblement ; mais il me semble qu'il serait temps de porter quelques toasts.

Le mot est anglais, Monsieur, reprit une voix énorme qui partit en bourdon de cathédrale d'un angle opposé ; le mot est anglais. Nous avons battu ces messieurs assez durement à Fontenoy pour ne rien accepter d'eux aujourd'hui.

— Si le mot vous déplaît, reprit la voix de ténor, j'en suis désolé ; mais il n'en est pas moins pour cela de bonne compagnie et de haut goût.

— Un moment, répondit la basse-taille ; je ne me pique pas, moi, d'imiter la cour qui *s'anglaise*

à plaisir. Si j'avais à imiter quelqu'un, ce serait certainement cette noble puissance prussienne et son roi Frédéric.

— Messieurs, dit une voix flûtée, Messieurs, nous avons l'air d'être Anglais à Versailles et Prussiens aux armées ! Vive la France ! je suis garde-française, morbleu !

— Bravo ! s'écrièrent tous les convives debout et le verre en main.

Ce vivat fut magnifique. Cinquante des plus beaux hommes de France, portant l'uniforme éclatant bleu de roi, rouge et argent des gardes-françaises, l'œil animé, l'attitude martiale, l'accent de la physionomie remarquablement empreint d'enthousiasme ; cinquante militaires, jeunes, bien faits, braves et comprenant à merveille toute la dignité de leur arme, étaient en présence les uns des autres, après s'être levés d'un seul mouvement électrique, au nom de France, jeté tout-à-coup au milieu d'eux.

— Vivat ! s'écria de nouveau M. le sergent La

Rose, Messieurs, j'ai l'honneur de vous proposer de porter diverses santés, mais avec ordre et méthode. Chacun étant libre d'en choisir une, ce seront cinquante verres de vin de plus pour chacun de nous.

— Voilà une idée ! reprit le fourrier Richepense, Monsieur de La Rose, vous avez toute mon estime.

— Et si nous en crevons ? dit le sergent Jasmin.

— Eh bien ! Monsieur, répliqua Richepense, le monde crèvera après nous.

— Tout doit donc crever un jour ? dit Jasmin.

— Un peu, mon poulet, répondit l'éclatante voix de Richepense. Le monde est une bombe avec une mèche allumée, mais prolongée indéfiniment.

— Messieurs, dit La Rose, laissons ces questions-là aux encyclopédistes. M. de Voltaire est un assez grand esprit pour les résoudre ces questions de haute philosophie. Je propose de nous asseoir et de nous lever à chaque santé. Messieurs, à *Jove principium*, je propose la santé du roi.

Elle fut accueillie avec des cris de joie, et cinquante verres furent vidés en même temps.

— Messieurs, s'écria Richepense, je bois d'un seul coup aux princes et aux maréchaux.

— Vivat! dirent toutes les voix.

Et l'on but avec Richepense.

— Messieurs, au colonel! dit la voix harmonieuse du sergent Jasmin.

— Vivat!

Ce fut encore un concert unanime.

— Messieurs, au capitaine Montaran, brave officier de fortune, dit un vieux sergent à moustache grise. Nous l'avons vu parmi nous servir avec la plus haute distinction. Nous le vîmes avec regret quitter les gardes; il reçut une épaulette d'officier, et fut désigné pour le royal dauphin; mais, grâce à Dieu et à S. M., M. de Montaran nous a été rendu, et il nous est revenu capitaine. A sa santé!

— A la santé du brave capitaine! s'écrièrent toutes les voix.

— Maintenant, Messieurs, dit un fourrier, ayant

bu au capitaine, je propose de boire au digne sergent-instructeur qui le doit escorter ; à M. de La Rose, un brave de Fontenoy, qui m'a sauvé un coup de mousqueton dans la poitrine en crevant de sa baïonnette le ventre d'un houzard ennemi. Je bois à la santé du sergent La Rose !

— Vivat ! dirent les convives. Oui, vivat ! répétèrent-ils, car plusieurs d'entre eux ne s'étaient point levés et faisaient mine de ne vouloir pas appuyer la santé.

Le sergent s'en aperçut. Son cœur bondit, mais son visage conserva cette noble sérénité qui est une habitude chez les braves au milieu du feu. Il se leva lentement, et, promenant ses regards sur l'assemblée :

— Messieurs, dit-il, je reçois avec sensibilité et reconnaissance le grand honneur que vous me faites. Je regrette que mon brave camarade Taupin ait parlé d'un fait très commun à nous tous dans une affaire. Il n'est peut-être personne de nous, Messieurs, qui n'ait eu l'honneur et l'avantage de

plonger six pouces d'acier dans le ventre de l'ennemi un jour de combat, ou tout au moins de lui avoir distribué avec discernement quelques balles de plomb. Mes chers camarades, ce qui m'honore surtout, c'est votre amitié, je voudrais pouvoir dire votre amitié unanime...

— Bravo ! crièrent de grands buveurs, avec les cinq sixièmes de l'assemblée.

On but au sergent-instructeur.

La Rose reprit sa place, le visage légèrement enflammé, l'œil humide et ardent, et non sans avoir lancé un regard oblique, mais triomphant, du côté de la salle où quelques gardes s'étaient abstenus de se lever.

— Messieurs, dit un fort beau garçon de vingt-trois ans, surnommé Biscayen, je propose, moi, de boire un peu à nos amours.

— Est-ce que vous allez nommer les femmes? demandèrent plusieurs voix.

— Pourquoi non? dit Biscayen. Si elles sont

jolies, quel tort leur nom fera-t-il à leur réputation?

— Oui, oui, il faut les nommer, il faut les proclamer ! s'écrièrent de fougueux buveurs.

— Non, non, jour de Dieu ! non ! reprirent certains gardes avec des airs importants.

— Attendez, dit Biscayen, j'ai une idée, une idée flambante. Chacun boira à sa maîtresse, en la désignant par un nom illustre, célèbre, populaire même, enfin un nom parfaitement à l'abri.

— Holà ! holà ! jeune homme, reprit un garde à moitié ivre, et si votre maîtresse est une duchesse?

— Eh bien ! reprit Biscayen, je nommerai une princesse du sang.

— Pas de ça ! camarade, dit La Rose; je m'y oppose virtuellement.

— Sergent, reprit le jeune garde, vous connaissez ma maîtresse ; serait-ce donc compromettre quelqu'un en disant que je bois à une divinité de l'Opéra?

— Votre maîtresse est une jeune ravaudeuse, camarade, dit M. de La Rose.

— Voilà justement pourquoi je bois à elle en portant la santé par exemple, de l'étourdissante danseuse, mademoiselle de Champ-Fleury.

— La fleur des pois de l'Opéra, Messieurs, dit Taupin le fourrier. Une jambe de Diane, une taille de nymphe, un...

— Te tairas-tu, Taupin ? reprit un vieux garde à moitié couché sur la table.

— Il se taira, répondit La Rose imperturbablement. Messieurs, je n'ai jamais eu l'honneur de voir mademoiselle de Champ-Fleury, que l'on dit aussi ravissante que l'était mademoiselle de Camargo, il y a quelques années ; mais j'ai entendu louer son esprit autant que ses jambes, et sa vertu autant que son esprit.

— Oui, c'est un diable vertueux dit M. le sergent Richepense. Je connais d'elle des traits superbes. On dit que M. le maréchal de Richelieu s'est brûlé les doigts au marteau de sa porte.

— Par Dieu! je le crois, dit le Biscayen. Si la Champ-Fleury en prenait *un*, je vous jure, moi, qu'il n'aurait pas soixante ans.

— Il aurait peut-être votre âge et votre figure, jeune homme? reprit le sergent Richepense.

— Eh! pourquoi non? dit le Biscayen.

— Tenez, sans vous faire tort, camarade, ajouta M. de La Rose, je crois qu'elle ferait tout aussi bien de prendre le colonel.

— Ou le capitaine Montaran, dit Taupin; un homme charmant! sur mon honneur.

— Sans compter, dit Jasmin le sergent, que le capitaine a deux grains de sentiment pour elle.

— Ah! reprit La Rose, j'y suis. Il s'informait ce matin de son retour à Paris.

— Oui, la *divine* court la province, dit M. Richepense. La belle et séduisante fille! jour de Dieu!

— Calmez-vous, mon gros, dit le Biscayen.

— Je ne veux pas me calmer, moi! reprit le magnifique sergent.

— Ne vous calmez donc pas. Que n'enlevez-vous la belle ?

— Si j'étais seulement maréchal de France, la chose serait faite demain.

— Oh ! oh ! dit le Biscayen.

— Messieurs, répliqua La Rose, les chandelles s'éteignent, les brocs et les bouteilles sont vides, l'heure du guet approche, je propose que chacun boive à ses amours, et que nous quittions le Grand-Vainqueur pour le grand Morphée. Je pars à quatre heures du matin à cheval, avec le capitaine.

— Partez donc ! s'écria une voix inconnue jusque-là et venant du fond de la salle.

M. de La Rose se leva, boutonnant avec calme les revers d'une de ses manches, et il s'avança d'un pas mesuré jusqu'au coin de la salle d'où la voix avait lâché une parole si peu réfléchie.

Un sergent aux gardes comme lui, le voyant approcher, se leva à son tour, et, sans bouger de sa place, il croisa les bras sur sa poitrine, attendant ainsi tout événement.

— Monsieur Deslauriers, lui dit le sergent en s'arrêtant à deux pas de la table, vous venez, je crois, de me souhaiter un bon voyage, mais d'un ton assez brusque. Voudriez-vous, s'il vous plaît, vous expliquer?

— Moi! répondit Deslauriers, mais je suis clair et précis. Vous annonciez votre départ; j'ai dit: partez.

— Je n'ai aucune permission à vous demander, sergent, répliqua La Rose qui pâlissait.

— En ce cas-là, reprit Deslauriers, qu'attendez-vous pour filer?

— J'attends que vous filiez le premier, dit La Rose.

— Moi, dit le sergent Deslauriers, je trouve bon de rester. Je n'aime pas les voyages, et n'ai pas brigué l'honneur d'accompagner le capitaine Montaran, afin de voir du pays et d'aller noblement boire le vin du colonel avec tous les valets de son château.

— Vous en avez menti, sergent! s'écria La Rose...

Et saisissant la table devant laquelle Deslauriers était debout, il la lui jeta à la tête avec toute sa vaisselle, son argenterie et ses bouteilles. Étourdi du coup, mais non blessé, le sergent Deslauriers se redressa avec l'agilité du daim, et, passant à travers tous ses camarades qui se jetaient devant lui, il saisit son épée accrochée à une fenêtre, fait briller le fer et s'avance droit sur La Rose, qui, de son côté, l'attend l'épée au poing.

— Messieurs, s'écrie Richepense, le lieu est mal choisi.

— Comment! dit Deslauriers, les témoins manquent-ils ici? En garde, monsieur.

— En garde et reçois ta leçon, drôle, répliqua M. de La Rose.

Cette parole siffla aux oreilles du sergent, son rival et son ennemi mortel. Deslauriers était grand, bien fait, fort, agile, excellent maître d'escrime; il était de l'âge de La Rose, aussi brave

que lui, mais moins calme, plus haineux et d'une audace sans exemple. M. de La Rose avait affaire à un rude adversaire; toutefois il ne le redoutait nullement. Deslauriers nourrissait contre lui une animosité vigoureuse et provenant d'une rivalité de position, lui aussi était excellent instructeur. Le choix des officiers du régiment qui était tombé sur son rival pour escorter le capitaine avait achevé de l'exaspérer.

Cependant ces deux terribles épées qni se croisaient, se tâtaient, se caressaient pour ainsi dire, ces deux lames d'acier rendaient, au milieu du silence général, des sons métalliques dont toute autre assemblée aurait peut-être frissonné. Le spectacle était imposant, presque solennel ; tous ces beaux militaires en grande tenue, formant cercle autour des deux champions, les uns assis sur les tables, les autres debout et sévères ; ceux-ci encore sous l'influence bachique, souriant et ne pouvant croire qu'à moitié au sérieux de l'affaire ; ceux-là, les bras croisés, la poitrine haletante, reconnaissant

avec effroi toute la gravité de ce combat ; enfin ces deux champions, tout bouillants de colère et des excitations d'une orgie, l'œil enflammé, mais la main sûre, ferme, exercée, terrible, le corps effacé, renversé en arrière, le jarret pliant et se redressant tour-à-tour... Et puis ces deux pointes d'acier, fines et brillantes, qui, décrivant de petits cercles, cherchaient incessamment par mille ruses, mille détours, à pénétrer dans une poitrine... Enfin la prévision du jet de sang qui allait couler et la pensée terrible qu'un de ces deux jeunes hommes allait tomber raide mort... tout cela était d'un spectacle accablant et solennel...

— Touché ! cria tout-à-coup Deslauriers.

On courut à lui. Le coup avait traversé la veste et porté dans le sein droit, mais à peu de profondeur.

— C'est assez, répétèrent les assistants. C'est bien assez !

La Rose essuyait la pointe de son épée et la remettait dans le fourreau, lorsque, tout-à-coup, on

annonça l'arrivée d'un officier. M. de La Rose n'eut que le temps de sauter dans la cour par une fenêtre basse que les camarades lui ouvrirent, et il put de là regagner la rue et rentrer à la caserne pour faire ses préparatifs de départ. L'officier qui était survenu se nommait Raoul de Montaran. C'était ce même capitaine aux gardes-françaises, qui avait été désigné pour aller chercher le colonel, et ce même officier que le sergent La Rose devait escorter.

M. Deslauriers était blessé plus grièvement qu'on ne le pensait. Il pâlit et tomba entre les mains de ses camarades, qui se hâtèrent de l'emporter à l'hôpital militaire. Quant au capitaine de Montaran, il ne put obtenir que cette réponse admirable de messieurs les sous-officiers aux gardes :

— Capitaine, le garde-française qui s'est battu avec le sergent Deslauriers se nomme *nous tous*.

L'officier n'avait qu'à choisir parmi quarante-sept ou quarante-huit beaux militaires celui qui

paraissait le coupable. Mais il était homme de cœur, et personne mieux que lui ne pouvait apprécier la réponse que venaient de faire les généreux gardes. M. de Montaran porta la main à son chapeau, et, au milieu du profond silence qui se faisait autour de lui :

— Messieurs, dit-il, je vous dois les arrêts forcés à tous, le colonel en décidera à son arrivée. En attendant, recevez mes compliments, la réponse est belle, je voudrais l'avoir faite.

— Vive le capitaine ! s'écrièrent tous les gardes en quittant le cabaret du Grand-Vainqueur.

Le lendemain, tandis que le sergent Deslauriers, noblement étendu sur un lit d'hôpital, recevait les soins d'un chirurgien, l'heureux M. de La Rose escortait son capitaine sur la route du Bourbonnais.



LA RENCONTRE.

II

Vers la fin d'une journée d'octobre, un cavalier, suivi de trois chevaux d'escorte, arrivait à la ville de Moulins par la route de Paris, cette magnifique avenue de peupliers qui, aujourd'hui encore, fait l'admiration des voyageurs. Le temps était frais et le couchant se colorait de ces teintes pourprées qui présagent un beau lendemain.

Le cavalier portait un manteau militaire, fond

bleu de roi, bordé d'un galon d'argent au collet et doublé d'un beau velours écarlate. Il avait une forte épée au côté, de longs pistolets aux arçons de la selle, le chapeau à cornes galonné d'argent comme le manteau et de grandes bottes que de larges manchettes blanches bordaient au genou. Les hommes de sa suite étaient un sous-officier et deux piqueurs. Le sous-officier marchait de front avec lui, les deux piqueurs derrière et à distance.

On voyait que les chevaux de ces derniers étaient chargés d'un assez lourd bagage à leur allure un peu pesante. Du reste, les quatre chevaux paraissaient très vigoureux et beaucoup plus forts que ceux en usage dans la cavalerie.

En effet, l'officier au manteau bleu de roi servait dans l'infanterie ainsi que le sous-officier son compagnon. L'un était M. de Montaran, capitaine dans un régiment des gardes-françaises, et que nous avons déjà entrevu ; l'autre était le sergent La Rose, que nous avons eu le bonheur de pou-

voir apprécier, il y a quelques jours, au Grand-Vainqueur, à Paris.

Arrivé à la porte de la ville, que l'on fermait à l'entrée de la nuit, le capitaine aux gardes demanda passage et se nomma au chef de poste. Deux minutes après, M. Raoul de Montaran et les siens entraient dans la capitale du Bourbonnais.

Cette bonne ville, qui, du temps de Brantôme, était déjà une des plus nobles et des plus agréables de France, n'avait point dégénéré à l'époque dont il est ici question. Le capitaine Raoul fut émerveillé de la belle apparence des maisons, la plupart portant armoiries et trophées de chasse au fronton de la porte cochère, et de la propreté des rues. Le bruit des quatre chevaux atttira aux fenêtres des curieux et des lumières par conséquent.

Grâce à cette sorte d'illumination improvisée, les voyageurs se dirigèrent facilement et au pas régulier vers l'auberge en renom à Moulins, l'hôt

tellerie du Faisan-Royal. Le capitaine fut reçu avec tous les empressements et tous les respects dus à son habit et à son escorte.

Huit heures du soir sonnaient à la grande horloge de la cathédrale de Moulins, lorsque l'hôtelier du Faisan-Royal servait dans une salle basse le souper de M. de Montaran et de son sergent, M. de La Rose-Pompon, comme le nommait le capitaine dans ses moments de gaîté. En voyage, point de distinction ; Raoul tenait à ce que le sous-officier mangeât avec lui, ce qui ne laissait pas que de flatter beaucoup l'amour-propre et le palais de M. de La Rose, excellent soldat au champ de bataille et très brave convive à la salle à manger.

La Rose pouvait avoir trente ans. Il avait combattu à Fontenoy, à l'âge de dix-huit ans en qualité de simple soldat du régiment de Flandre, et, par ses mérites personnels seulement, il était parvenu au grade honorable de sergent aux gardes-françaises. Or, le sous-officier ne croyait pas encore avoir conquis son bâton de maréchal. Grand,

bien fait, d'une mine fière, d'une prestance à la fois séduisante et militaire, il se croyait destiné à une assez belle fortune, et ne se trouvait pas indigne non plus des bonnes fortunes du meilleur goût. Son légendaire galant commençait même déjà à devenir assez riche, selon son véridique témoignage à lui, la fleur des sergents aux gardes.

— Sergent, dit le capitaine Montaran après les premiers coups de dents très énergiques de part et d'autres, sergent, à la santé du nouveau colonel !

La Rose se leva, passa délicatement sa serviette sur ses lèvres, et, choquant légèrement son verre contre celui de Raoul :

— Oui, capitaine, à la santé du nouveau colonel que nous n'avons pas eu encore l'honneur d'apercevoir, mais dont on dit des merveilles !

— Oui, des merveilles, dit Montaran qui découpait un lièvre. Il est jeune... Mais il est nommé colonel aux gardes-françaises, et, avec un pareil grade, au début, on arrive bien haut, monsieur de La Rose.

Le sergent, qui humectait son honorable gosier avec du petit vin de Beaujolais, n'acheva pas de vider la coupe, mais, déposant le verre sur la nappe :

— Mon capitaine, dit-il, quiconque est colonel à vingt-et-un ans, doit être maréchal de France à quarante-deux ; il n'y a pas de milieu.

— Et si cela n'arrive pas ainsi ? monsieur de La Rose.

— On se fait tuer. L'occasion ne manque jamais en France et sur la frontière.

— Buvez, sergent, et vivez ! répliqua le capitaine.

L'hôtelier entrait en ce moment.

— Monsieur, dit-il, une dame arrivée au Faisan-Royal dans l'après-midi, a entendu nommer M. le capitaine de Montaran ; elle l'invite à venir la saluer après souper ; elle occupe le grand appartement du premier.

— Une jeune dame ! s'écria La Rose.

— Oui, monsieur.

— Qui nous a entendu nommer ?

— Qui connaît M. le capitaine.

— Et qui demande à nous voir ?

— Qui espère recevoir la visite de M. de Montaran.

— C'est bien, monsieur l'aubergiste, c'est très bien ! Assurez cette dame de nos respects et de notre obéissance à ses ordres.

L'hôtelier sortit.

— Capitaine, dit le sergent, serions-nous en bonne fortune ?

— N'y êtes-vous pas toujours, monsieur de La Rose ? répondit Montaran.

Le sous-officier releva les deux pointes de sa moustache, et se coula à lui-même un regard dans le miroir placé en face de la table.

— Ce qui m'embarrasse, reprit-il, c'est la tenue qui n'est pas galante : tenue de voyage.

— Vous vous rattraperez par les compliments, dit Raoul.

— Je l'espère. Tel que vous me voyez, capi-

taine, j'ai harangué un jour madame de Pompadour, le roi présent.

— Pas possible !

— Tout ce qui parait impossible arrive souvent, capitaine. Avec les femmes surtout il ne faut jurèr de rien. Madame de Pompadour passait devant moi, qui m'étais mis au port-d'armes, à l'entrée de la galerie de Trianon. Elle était seule... la magnifique occasion de lui couler un œil et une parole. Je les lui coule. — Vraiment? dit-elle de son joli son de voix. On verra cela, — Le roi survient. — Qu'est-ce donc? — C'est un des plus aimables sergents des gardes qui veut bien m'admirer, Sire. — Quoique sergent, on a un cœur et des yeux, Sire. — Eh! dit le roi, j'ai bien des yeux et un cœur, moi qui ne suis pas sergent. » Et madame de Pompadour de rire, et le roi de rire aux éclats, et moi de rire avec eux. Le lendemain je vis que la superbe marquise avait été plus contente de S. M. qu'à l'ordinaire.

— Monsieur de La Rose, dit Raoul, vous de-

venez horriblement dangereux, même au roi. Et si Louis XV n'était pas survenu ?

— Ma foi, capitaine, je me sentais capable de porter la couronne en ce moment.

— Qui eût perdu à cela, sergent ?

J'ai la conscience d'avouer que ce n'eût pas été la marquise, capitaine.

— Touchez là, monsieur de La Rose, reprit Montaran, et veuillez rester ici à boire le vin de champagne, que j'ai l'honneur de vous offrir. Je crois prudent de monter seul chez ma belle inconnue.

Et se levant tout à l'aise, le capitaine donna un coup d'œil à sa toilette devant la glace de Venise placée sur la cheminée, et jeta un autre coup-d'œil très significatif sur le beau sergent qui s'apprêtait à le suivre. M. de La Rose se mordit la lèvre, reprit sa place à table, et remplit son verre jusqu'aux bords.

— Il a peur ! dit-il en avalant rasade. Il a peur.. j'ai la bataille.

M. de La Rose se trompait; Raoul de Montaran était un brave sous tous les drapeaux. Or, en cette occasion-là, sa curiosité était vivement piquée ; aussi montait-il l'escalier comme on va à l'assaut, quatre par quatre, le cœur assez ému, et la tête passablement folle. Arrivé dans l'antichambre, il trouva un nègre en livrée. Raoul dit son nom ; le nègre ouvrit les deux battants et annonça le capitaine.

Une belle jeune femme était assise au coin de la cheminée, seule dans le salon, allongeant vers le feu deux pieds divins, bombés, effilés, charmants, chaussés de jolies mules de brocard et à talons rouges. Dès que le capitaine aux gardes parut sur le seuil, un éclat de rire des plus jeunes, des plus francs, l'accueillit. Il courut à l'inconnue et tombant à ses pieds :

— Vous ici ! s'écria-t-il. Ah ! charmante, d'où sortez-vous ?

—De ma chaise de poste, mon ami. Ne savez-vous donc pas que je fais ma tournée. J'arrive de Bor-

deaux et je vais à Lyon, où je suis attendue après-demain par un public *idolâtre*... Ne riez pas, Raoul; je danse après demain à Lyon devant le duc de Richelieu, qui revient d'Espagne, après avoir pris les îles Majorque et Minorque aux Anglais, vous le savez.

— Diable d'homme, reprit le capitaine, à soixante ans il prend des îles et fait courir au-devant de lui la fleur des pois de nos princesses d'Opéra.

— Jaloux ? archi-jaloux, répliqua mademoiselle de Champ-Fleury, car c'était bien elle ; quand croirez-vous donc à ma vertu, Monsieur ?

— Quand vous aurez des faiblesses pour moi, Mademoiselle.

— Voilà de la franchise, et j'aime cela, répliqua Rosemonde de Champ-Fleury; un amant ne croit à sa maîtresse que lorsqu'elle cède, la vertu, à vos yeux, messieurs les amoureux, c'est de pécher avec vous et de faire damner tous les autres. Or çà, capitaine, où allons-nous?

—Devinez, dit Montaran; devinez, Magicienne !

— Ah ! j'ai peur. Le Montaran va se marier..... Casse-cou, Raoul, casse-cou !

— Non, Mademoiselle ; on va, d'après l'ordre du roi, chercher un colonel nommé aux gardes nouvellement.

— Vous allez chercher votre colonel, Raoul ? Et le pauvre petit n'a pas le biais de marcher tout seul et d'aller rejoindre son régiment ! Vous tombez dans l'enfance, messieurs de l'armée...

— Taisez-vous, charmant démon, dit le capitaine; vous ne connaissez ni les usages militaires ni les règles de l'étiquette.

— Non, mais je connais beaucoup de ridicules. Où est votre colonel ?

— Dans un château, près d'ici.

— Chez madame sa mère, attaché aux jupes de sa grand'mère, qui lui donne des dragées ?

— Ne raillez pas mon colonel, Rosemonde, cela me fait de la peine. Il est en ce moment au château d'une grande dame, sa tante...

— Ah ! le petit a une tante...

Et Rosemonde de Champ-Fleury se mit à chantonner avec une espièglerie charmante les premiers vers de la chanson :

J'avais une marraine;
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !
J'avais une marraine,
Que j'aimais tendrement.

Raoul se jeta aux genoux de l'impitoyable Rosemonde; et, prenant ses belles mains blanches, il se mit à les baiser avec une vivacité qui tenait de l'amour et de la prière.

— Au nom du ciel, dit-il, cessez. Vous voulez donc me faire mourir de chagrin? Ne rendez pas ridicule à mes yeux l'homme titré, le chef auquel je dois obéir.

— Oh! s'il en est ainsi, mon ami, ajouta Rosemonde, je cède la partie. Mais écoutez, il me vient une idée. D'après ce que je crois entrevoir, votre petit colonel est peu sorti de chez lui; il ignore le monde, et, par conséquent, il y fera vingt sottises, plus lourdes les unes que les autres en y en-

trant. Il sera son plus cruel ennemi à lui-même et se vengera sur ses inférieurs de tous les malheurs qui l'atteindront. Vous aurez un petit tyran, un maître hargneux, insociable. Dans l'intérêt de tous les officiers de votre régiment, qui m'aiment, dans votre intérêt surtout à vous, Raoul, dans l'intérêt même de l'honneur militaire et de la gloire du roi, je veux contribuer à former le caractère et l'esprit de votre colonel.

— Vous! s'écria Montaran toujours aux genoux de la belle et charmante fille. Allez-vous devenir sa maîtresse, Mademoiselle?

— Impertinent! dit Rosemonde. Pour qui me prenez-vous?

— Ah! reprit vivement Raoul, Dieu m'est témoin que c'est pour moi seul que je voudrais vous prendre. Poursuivez.

— Donc, dit la belle danseuse de l'Opéra, je vous suis chez le colonel, ou plutôt chez son illustre tante.

— Mais vous êtes folle! ajouta Raoul.

— Folle de raison, de sens commun, de savoir-vivre, oui, Monsieur.

— Et le public *idolâtre* qui vous attend à Lyon ?

— Eh bien! il continuera à m'idolâtrer et à m'attendre.

— Et le duc de Richelieu, à qui la bonne ville, la seconde ville du royaume, vous a promise ?

— Si la ville de Lyon a commis cette impertinence, j'aurais l'outrecuidance de lui rire au nez et de disposer de moi-même à mon gré. Me promettre au maréchal ! Me jeter sur la scène pour les menus plaisirs de M. le maréchal ! Me dire : Danse, saute, pirouette pour M. le maréchal ! Un moment, messieurs ; allez chercher ailleurs vos baladins et vos baladines. Faites mieux : dansez vous-mêmes avec mesdames vos épouses et mesdemoiselles vos filles ; le duc sexagénaire en revient aujourd'hui, dit-on, aux jeux innocents. — Raoul, je pars avec vous.

— Je vous aime beaucoup, mademoiselle, reprit

le capitaine, mais je ne vous comprends pas. Vous êtes fantasque, bizarre, extraordinaire.

— Voilà pourquoi vous m'aimez, monsieur de Montaran ; n'en cherchez pas la cause ailleurs. Je pars avec vous.

— Et comment vous présenter au château de madame la duchesse de Montorgueil, la tante du colonel ?

— Montorgueil ! nom ravissant pour une tante, dit Rosemonde. Or çà, me prenez-vous pour une Agnès, pour une jolie pensionnaire qui rougit en revoyant son grand cousin ? Allez devant, monsieur, allez devant ; j'arriverai après vous, et vous pourrez juger de mon entrée de ballet ; je suis assez bonne comédienne, ce me semble.

— Ma foi, dit Montaran, faites ce qu'il vous plaira, je suis votre étoile, elle fut toujours si heureuse ! A quelle heure partirez-vous demain ?

— Deux heures après vous, capitaine.

Un bruit se fit entendre dans l'antichambre.

— Qu'est-ce donc ? dit Rosemonde.

Le nègre entra et demanda à sa maîtresse si elle voulait faire l'honneur à M. de La Rose de le recevoir.

— Monsieur de La Rose ! s'écria la charmante étourdie. Monsieur de La Rose ! Miséricorde ! si je veux le recevoir !... Faites entrer et bien vite. Et, se tournant vers Montaran piqué au vif et contrarié sérieusement : mais, connaissez-vous cela, capitaine ?

— Oui, dit celui-ci, un sergent aux gardes et qui m'accompagne. Un séducteur..... je vous en préviens.

Son regard prit une telle expression en prononçant ces derniers mots, que la belle Rosemonde en fut presque courroucée. Fille à imagination ardente, charmant esprit, d'une légèreté qui ressemblait beaucoup à la folie, mademoiselle de Champ-Fleury, un des premiers sujets du corps de ballet à l'Opéra, n'en était pas moins une personne sage et fort distinguée, avec tous les dehors de la galanterie. L'espèce de défi que lui jeta Raoul à propos du

sergent séducteur la mit en colère sérieusement. Mais, en bonne fille, en spirituelle enfant, elle ne put garder la rigueur de la bouderie. En voyant apparaître la personne importante et merveilleuse de M. de La Rose, le fou rire la gagna. Elle contint cependant un éclat de gaîté qui eût blessé le sergent.

Celui-ci, avec cet admirable aplomb que donne à un sous-officier la conscience des avantages de son physique et des agréments de son esprit, s'avança d'un pas cadencé et mesuré jusqu'au milieu du salon; là, le chapeau à la main gauche et la droite passée dans la veste à la hauteur de la poitrine, il s'inclina trois fois, décrivant à chaque salut un chassé-écarté, comme un menuet.

Mademoiselle de Champ-Fleury se leva avec gravité et rendit deux révérences. Raoul avait pris le parti de rire de l'aventure. Le dos à la cheminée, il assistait au joli spectacle du plus outrecuidant des sergents aux gardes, en ce moment aux prises avec la plus fine et la plus railleuse fille de l'Opéra.

Le sergent, en voyant la beauté et la distinction de Rosemonde, ne douta plus qu'il n'eût affaire à quelque illustre dame de province, se rendant à la cour. Un peu décontenancé, peut-être aussi un peu étourdi de son propre coup de tête, il ne s'exprima pas moins en ces termes, et d'une voix assez naturelle :

— Madame, s'il y a dans ma *démarche* une grande témérité, il y a aussi, dans cette même *démarche*, une haute admiration. En désirant avoir l'honneur de vous offrir mon hommage, je me suis *conformé* d'abord à l'usage de la courtoisie, secondement, j'ai subi la loi qui subjugue tous vos adorateurs ; troisièmement, j'ai suivi (et je ne pouvais mieux agir) l'exemple de mon capitaine, le vrai modèle de la galanterie. En conséquence, madame, et comptant sur votre grande indulgence, permettez à La Rose, sergent-instructeur aux gardes-françaises, de venir se dire ici votre très-humble serviteur.

— Monsieur, dit Rosemonde avec une dignité

ravissante, je suis charmée de votre visite ; M. de Montaran m'avait déjà beaucoup parlé de vous.

Le sergent salua son capitaine.

— Madame, reprit-il, j'ai eu l'indiscrétion de demander votre nom à l'hôtelier, et...

— Il n'a su vous le dire, monsieur. Je voyage incognito. C'est à peine si je dis mon nom dans une occasion sérieuse. Que peut-on craindre d'une femme? Mais vous êtes discret, monsieur de la Rose : je me nomme la marquise de Montplaisir.

— Ah ! madame la marquise, répliqua le sergent, je ne connais que cet illustre nom. N'aviez-vous pas un frère, un cousin, un oncle, peut-être, à Fontenoy ?

— Un cousin, monsieur.

— Dans les carabiniers de la reine, lieutenant ?

—Dans les carabiniers, lieutenant.

— Madame la marquise, il fit des prodiges de valeur ; il reçut deux balles dans la cui... la jambe, le gras de jambe, et c'est moi qui ai eu l'honneur

et le bonheur de le relever et de le poser sur un chariot d'ambulance.

— Comment, c'est vous, monsieur? exclama Rosemonde.

— Eh! mon Dieu! oui. Ce brave lieutenant, comte de Monplaisir, comment se porte-il, madame?

— Il est on ne peut mieux rétabli, monsieur. Retiré aujourd'hui dans ses terres du Poitou, avec le grade de lieutenant-colonel et père de six garçons, dont il compte faire un jour cadeau au roi. Monsieur de La Rose, je vous dois un cousin.

Le sergent souriait et parfilait sa moustache avec une indicible satisfactiou. Selon son principe d'attraction, il était loin d'avoir négligé le moyen magnétique de l'œillade : cinq ou six fois il avait *coulé un œil* à la belle marquise, et deux fois (c'était à en perdre la tête), oui, deux fois, la noble dame lui avait *recoulé* un de ses beaux yeux. La Rose, à peu près sûr de son premier pas, devint d'une réserve stoïque. Le capitaine était là, et le

capitaine y voyait clair. La chose pouvait donc se gâter.

— Allons, monsieur de La Rose, dit la marquise, je compte sur vous pour demain. Je vais aussi au château de Montorgueil.

— J'y serai, madame la marquise, répondit-il imperturbablement. — Elle s'y prend, ajouta-t-il en lui-même.

— Mon cher La Rose, dit Montaran, spectateur jusque-là, nous avons notre courrier à écrire ce soir. Si nous demandions à madame la permission de nous retirer...

— Déjà, messieurs! reprit la marquise.

— Ah! voilà un *déjà* qui m'est personnel, pensa le sergent.

— Adieu donc, messieurs, ajouta-t-elle. A demain!

Le capitaine et le sergent saluèrent pronfondément... On leur *tirait* de superbes révérences. Soit négligence, soit hasard, les lumières de l'antichambre étaient éteintes; la marquise suivit

jusque-là Montaran, qui se retournant, lui baisa la main à petit bruit. Mais La Rose avait aperçu la noble dame qui les suivait ; dans un moment de trouble, il donna trop à gauche dans l'obscurité, saisit une main et imprima sur elle ses lèvres de flamme... Heureux, triomphant, M de La Rose venait de baiser amoureusement la main du nègre, se tenant debout dans l'ombre près de la porte.

MONTORGUEIL.

III

Il était midi environ, lorsque le capitaine Raoul de Montaran, suivi de ses deux piqueurs et escorté de son sergent, entrait dans la grande avenue des chênes qui menait à la grille du château de Montorgueil. Cette noble demeure était située à mi-côte dans les montagnes du Bourbonnais, à quelques lieues de Moulins. De ces terrasses spacieuses, la vue s'étendait dans un lointain pittoresque. Les belles plaines de Moulins formaient le plateau

central du paysage, et à l'Est et au Sud se découpaient sur un fond bleu turquois les cîmes dentelées, les pics neigeux de la chaîne montagneuse du Lyonnais, du Forez et de l'Auvergne.

En avançant dans la grande allée des chênes, qui serpentait sur le côteau, Raoul arrêta deux ou trois fois son cheval, pour mieux admirer le grandiose paysage. Le sergent, esprit très peu rêveur et fort peu épris des beautés de la nature, arrêtait aussi sa monture pour tenir compagnie au capitaine, mais avec cette différence, qu'il ne suivait des yeux dans l'espace que la ravissante figure de la belle marquise dont il avait si tendrement baisé la main, la veille, à l'auberge du Faisan-Royal.

— Capitaine, dit-il tout-à-coup, je crois que nous touchons à la fin de l'étape, j'entends aboyer les grands chiens de cour du château.

Allons, reprit Raoul, rendons-nous auprès du colonel.

Dix minutes après, les quatre chevaux passaient la grille armoriée du château de Monto-

gueil. Les voyageurs étaient attendus certainement, car les palefreniers se hâtèrent d'aller à eux et s'emparèrent des chevaux pour en avoir soin, sans s'informer qui étaient les cavaliers.

Montaran avait recommandé au sergent la plus grande réserve, et en si bons termes, et avec un tel accent, que M. de La Rose se le tenait pour dit. Il connaissait parfaitement le naturel du capitaine, cœur excellent, caractère facile dans les habitudes communes de la vie, mais homme doué d'une énergie à toute épreuve et d'une sévérité militaire qui n'était autre qu'un sentiment d'honneur bien placé. Le sergent resta dans les salles basses.

Un laquais précéda le capitaine. Arrivé dans une immense antichambre dont les deux cheminées avaient plus de six pieds d'élévation, le laquais demanda le nom et le titre qu'il fallait annoncer.

— Le capitaine Raoul de Montaran, lui dit l'officier.

La porte du salon ne s'ouvrit qu'à un seul bat-

tant. Un titre de comte ou de baron eût suffi pour que les deux battants se fussent noblement ouverts en même temps.

Il n'y avait qu'une seule personne dans ce grand salon, dont l'ameublement datait du milieu du règne de Louis XIV, c'est-à-dire de la plus belle époque de la somptuosité du goût et de la noblesse dans le costume et les meubles.

Montaran vit un abbé qui se chauffait les jambes, assis sur un pliant de velours cramoisi, et qui détourna à peine la tête du côté de la porte d'entrée. Le capitaine ne crut pas devoir le saluer comme maître de maison, et il se dirigea, lui aussi, vers le foyer où pétillait un grand feu, clair et rose, un vrai feu de château. Tournant alors le dos à la cheminée en se chauffant les pieds par les talons, il jeta du haut en bas un regard observateur sur l'ecclésiastique assis près de lui. Montaran avait demandé madame la duchesse de Montorgueil et il l'attendait résolument.

Le personnage qui se chauffait les jambes était

un homme d'environ quarante à quarante-cinq ans, portant le petit collet, l'habit noir carré, des bas de soie noire et des boucles d'or à ses souliers. Toute sa tenue était irréprochable d'ordre et de propreté. Sa chevelure, enroulée avec soin autour de la tête, exhalait un parfum d'ambre de très bon aloi.

Contrarié sans doute de l'arrivée du capitaine, dont l'entrée avait été assez brusque, piqué même de son peu d'empressement à engager la conversation, le personnage noir releva légèrement la tête, et, regardant de profil le nouveau venu :

— Monsieur, dit-il, je suis l'abbé de Saint-Yrieix.

— Et moi, Monsieur, dit le militaire, le capitaine Raoul de Montaran.

— Officier aux gardes-françaises? demanda l'abbé avec une certaine émotion.

— Oui, monsieur l'abbé.

Celui qui...

— Certainement, monsieur l'abbé...

— Celui que...

— Précisément, ajouta Raoul en inclinant légèrement la tête.

L'abbé se leva. Une teinte rose colora ses joues, naturellement un peu pâles. Il crut devoir saluer avec une certaine considération l'officier aux gardes, qui lui rendit son salut en bonne règle.

— Monsieur le capitaine, reprit l'abbé, soyez le bienvenu. Nous ne vous attendions que dans deux ou trois jours.

— Est-ce que j'arriverais trop tôt? demanda Raoul.

— Non, non, assurément, jamais assez tôt. Il faut que j'aille prévenir madame la duchesse avant que mon élève soit instruit de votre arrivée.

A ces mots, l'abbé quitta lestement le salon, laissant le capitaine livré à ses réflexions.

— Mon élève! répétait Montaran. Ah! j'y suis; le colonel a un frère en bas âge, probablement. Cet abbé de Saint-Yrieix est un gouverneur : j'au-

rais dû m'en douter au parfum ambré qu'il exhale et à sa politesse si peu parfumée.

Le capitaine eut le temps d'examiner l'ameublement du salon et les nobles portraits qui se dressaient en pied contre la sombre tapisserie cramoisie, encadrée d'une large bordure de bois doré et merveilleusement sculpté. Le roi Louis XIV, placé au-dessus d'une riche console, en face de la cheminée, était parfaitement reconnaissable à sa somptueuse perruque noire, partagée sur le front et dont les bouillons roulaient jusqu'aux épaules, à son grand nez aquilin, à sa fière mine et à son cordon bleu. Ce portrait royal trônait là, dans ce salon, au milieu de huit autres personnages, tous en habits militaires et chamarrés de cordons rouges. Un grand lustre du plus beau style, bronze doré et cristaux taillés à facettes, pendait du plafond; quatre glaces immenses et de la plus belle eau semblaient quadrupler l'appartement. Quant aux consoles, aux fauteuils, au canapé, à la grosse pendule plaquée contre la tapisserie, à droite de la

cheminée, tout était du meilleur goût et noblement riche. On voyait que, dans ce salon, rien n'avait bougé depuis cent ans. Cependant, comme unique concession à la mode du moment, quelques porcelaines de Saxe et quelques magots se montraient sur une des consoles. Quant à la cheminée, haute et d'un marbre noir veiné d'or, son manteau était si étroit que rien ne pouvait être posé dessus. Sous Louis XIV, les cheminées étaient faites pour donner de la chaleur aux appartements et non pour servir de support à je ne sais quels ornements de bon ou de mauvais goût, qui, depuis lors, les transforment en devantures de magasin.

Un laquais vint prier M. le capitaine d'avoir la bonté de le suivre. Montaran se rendit à l'invitation. Il traversa une galerie, et vit le laquais qui ouvrait les deux battants d'une porte. C'était la bibliothèque du château ; charmante retraite, située dans une tour ronde. La duchesse, qui était là avec M. l'abbé de Saint-Yrieix, se leva, et même elle fit un pas vers l'officier aux gardes-françaises.

— Monsieur de Montaran, lui dit-elle avec un sourire qui ne manquait pas de grâce, je vous sais bien bon gré de votre empressement. Vous avez reçu mes lettres et j'ai reçu les vôtres. Je me félicite du choix que le corps d'officiers de votre régiment a fait de votre personne, monsieur, pour venir chercher le colonel et lui servir d'escorte. Le roi a autorisé la prise en possession du régiment qui appartient depuis quinze ans au marquis de Montorgueil, mon neveu. Ainsi, monsieur, tout est bien en règle ; il ne me restera plus... hélas !... qu'à remettre entre vos mains mon cher enfant...

Deux larmes d'attendrissement sillonnèrent les joues plaquées de carmin de madame la duchesse. Un moment de silence succéda au soupir de la noble dame. Montaran prit la parole, après s'être assis dans un fauteuil qu'on lui désigna devant le tapis de velours vert frangé d'or de la table. C'était un vrai conseil de ministres.

— Madame la duchesse, dit l'officier, je suis très honoré de la confiance que vous me témoignez.

Voudriez-vous avoir la bonté de répondre à mes questions, elles sont dictées par le dévouement. Quel âge a le colonel ?

— Il vient d'atteindre sa vingt-et-unième année, monsieur.

— Vingt-et-un ans ! Son éducation est complète, je n'en doute pas ?

La duchesse indiqua l'abbé par un geste bienveillant qui pouvait se traduire ainsi : voilà son excellent et savant gouverneur.

— Madame, un colonel aux armées du roi, étant éventuellement appelé à faire des campagnes à la tête de son régiment, doit nécessairement connaître à fond les théories de manœuvres et l'art de la guerre en général.

Le marquis de Montorgueil, reprit l'abbé en se renversant sur le dos de son fauteuil, explique à livre ouvert les Commentaires de César et l'Histoire de Xénophon.

— Fort bien, reprit Montaran, mais il est probable que le colonel, aujourd'hui, n'aura à combattre

ni les Allobroges, ni les Celtes, ni même à diriger une seconde fois la retraite des dix mille Grecs du général historien Xénophon. L'art de la guerre a changé de stratégie. Nous avons affaire à des Anglais et à des Allemands qui se battent avec du canon.

— Où voulez-vous en venir, monsieur le capitaine ? reprit l'abbé.

— A donner au colonel l'instruction militaire à l'usage des temps modernes.

— Dites que vous voulez refaire l'éducation que je lui ai donnée.

— Non ; mais la compléter, monsieur l'abbé. J'ai dans mes bagages tous les ouvrages techniques et spéciaux à l'art militaire. De plus, j'ai amené avec moi un excellent sergent instructeur pour la pratique du maniement des armes. Car un chef de corps doit connaître nécessairement jusqu'aux moindres détails concernant son arme, et...

— C'est-à-dire, reprit l'abbé, que vous voulez en faire un bas-officier.

— Monsieur, reprit Montaran. Turenne, Condé, Villars, Luxembourg, et, de nos jours, le maréchal de Soubise et notre grand maréchal de Saxe ont souvent pointé un canon avec une rare habileté. Un officier supérieur doit savoir manier un fusil comme le premier grenadier venu. J'ai l'honneur de m'adresser aux nobles sentiments de madame la duchesse, à son cœur comme à sa raison éclairée, et je la supplie de me permettre de passer huit jours avec mon colonel, ici même, dans ce château, mais tête-à-tête avec lui, occupé uniquement du supplément d'éducation qui lui manque. Mon sergent instructeur seul sera admis dans notre intimité. C'est ici une question vitale pour l'avenir de M. le marquis. De deux choses l'une, ou il veut n'avoir que le titre, fort honorable sans doute, de colonel d'un régiment des gardes, ou il veut commander lui-même son régiment, faire des campagnes, servir Sa Majesté et devenir un jour officier général, maréchal de France même ; car le chemin de la gloire lui est ouvert. Il est bien beau d'ajou-

ter des lauriers, gagnés de sa propre main, au noble écusson, illustré déjà par de grands noms militaires.

La duchesse de Montorgueil se leva, l'œil brillant, l'air animé, et, prenant une attitude imposante :

— Monsieur de Montaran, s'écria-t-elle, vous êtes un brave ! Certes, entre vos mains, le noble descendant de tous les illustres gentilshommes dont vous avez pu voir les portraits dans le grand salon, ne mentira pas à sa race. Sa naissance est de première lignée, monsieur ; par son père feu le marquis, et par mon époux son oncle qui vit encore, il est seul héritier du nom de Montorgueil, qui emporte duché-pairie ; il est en outre marquis de Maltravers et prince de la vallée de Trésignano, dans les états du duc de Savoie. Sa fortune actuelle est déjà suffisante (deux cent mille livres de rente), mais elle doit s'augmenter de la mienne et de celle de M. de Montorgueil, mon mari, c'est-à-dire de cinquante mille écus de revenu en belles et bonnes

terres. De plus, monsieur, nous avons pour le marquis un parti superbe à tous les titres : la fille d'un grand d Espagne, avec quatre millions de dot dans son tablier, le jour du mariage. Croyez-vous, monsieur de Montaran, qu'avec tout cela on ne soit un homme distingué ?

La duchessse reprit son fauteuil.

— Oui, madame, dit l'inflexible capitaine. Cela suffit à un grand seigneur ; cela ne suffit pas à un homme de race qui se destine au métier des armes et qui veut illustrer son épée.

— Bien ! très bien ! reprit la noble châtelaine. J'aime cette franchise. Vous êtes digne, monsieur, de l'amitié et de la confiance de mon neveu. Je vais donner des ordres pour que le bâtiment appelé la Faisanderie, situé au bout du parc, soit à votre disposition. Vous vous y établirez avec le marquis. Vous y aurez vos gens et les siens. Là, vous passerez huit jours ensemble. Ce sera une école militaire, monsieur, mais une école d'où l'on verra sortir (je prends acte de vos paroles) un des officiers

les plus distingués de Sa Majesté, et qui un jour aura le bâton de maréchal de France. Huit jours de retraite et d'instruction, monsieur, j'y consens.

Le capitaine s'inclina en se disant à lui-même :

— Huit jours d'instruction pour devenir maréchal de France ! La noble tante et le neveu ne font pas là une très mauvaise affaire.

La séance fut levée. Le sort du colonel venait d'être fixé. Madame la duchesse de Montorgueil fit l'honneur au capitaine de lui demander son bras pour l'accompagner au grand salon.

La noble dame pouvait avoir cinquante-cinq ans, et, chose fort louable, elle ne cherchait nullement à se rajeunir même de six mois. Elle avait une belle taille et ce qu'on appelait un *port de reine*. Ses traits étaient réguliers, grands et accusant par leur accent bien marqué une grande fermeté de caractère. Quelques mouches, habilement posées sur le carmin et le blanc de ce visage, long et maigre, donnaient à la physionomie plus d'animation. Le regard de la duchesse était imposant ; de prime

abord, on la redoutait, mais, trois minutes après, on se faisait à elle, à cause de ses excellentes manières et de l'éducation exquise qui tempérait par degré une fierté naturelle toujours au moment de se cabrer. La duchesse de Montorgueil avait vécu à la cour dans sa jeunesse. Fort belle et fort distinguée, elle y avait eu ce que l'on nommait des succès, c'est-à-dire qu'elle avait été l'objet des attentions des seigneurs les plus à la mode. Mais son triomphe n'eut que peu de jours ; la duchesse, par une sévérité de principes, fort honorable du reste, eut bientôt désespéré ses adorateurs, qui se hâtèrent d'abandonner une conquête impossible, ou tout au moins incertaine, tout en déclarant qu'on avait beaucoup mieux ailleurs, et que la place de guerre ne valait pas les frais du siège. Admirable système pour panser les plaies de l'amour-propre blessé. Donc la duchesse de Montorgueil quitta la cour de France, la cour du jeune Louis XV, avec une réputation de vertu dont le roi lui-même se

souvenait encore à Versailles, et dont il parlait avec une sorte d'étonnement.

Quant au duc son mari, il rachetait depuis longtemps, par la facilité de ses mœurs, les *ridicules* austères de son *abbesse* de femme, comme on l'appelait. Etabli à Paris depuis près de vingt-cinq ans, M. de Montorgueil, un peu plus âgé que la duchesse, menait la vie de garçon dans toute l'étendue de l'expression ; laissant le soin de toutes ses affaires à sa rigide et consciencieuse *abbesse*, moyennant une pension de soixante-et-quinze mille livres de rente que l'excellente duchesse avait soin de lui servir par quartiers et par l'entremise de son notaire. Ainsi, madame de Montorgueil, à tout prendre, était réellement une femme vertueuse. Seulement elle était de sa caste et de son temps ; elle avait tous les préjugés, tous les entêtements, toutes les idées follement sévères et sévèrement folles d'une époque de décadence, où la société aveuglée marchait en riant vers des abîmes. Du reste, ne nous y trompons pas ; par principe, par sym-

pathie naturelle et par souvenir, madame de Montorgueil se rejetait vers le passé avec enthousiasme, blâmant le présent aux dépens des jours anciens, rappelant sans cesse les merveilles du dernier règne, dont sa mère et sa grand'mère lui avaient si souvent raconté la pompeuse odyssée.

Arrivée dans le grand salon, le premier soin de la duchesse fut de s'informer des nouvelles du marquis. Il était temps d'ailleurs de le prévenir de l'arrivée d'un officier de son régiment. Le cœur du brave capitaine Montaran battait d une certaine émotion. Raoul, dans ce moment-là (le croirait-on !), Raoul avait peur. Et de quoi, bon Dieu ? Raoul avait une peur horrible de voir ses pressentiments réalisés... Il vivait depuis quinze jours avec l'appréhension pénible que son colonel ne fût un être non-seulement ridicule, mais encore incorrigible. Or, la pensée de servir sous les ordres d'une *poupée* lui troublait la cervelle, à lui, esprit sérieux, bon vivant, brillant officier, devant tout à lui-même, cœur généreux, et comprenant la profession

des armes comme l'avaient comprise les grands capitaines dont il relisait la vie bien souvent : Duguesclin, don Juan d'Autriche, les Guise, Henri IV, Condé, Turenne, Catinat et tant d'autres.

Aussi, lorsque la duchesse demanda où était son neveu, le pouls du capitaine battit avec violence. Le valet de chambre sortit et revint cinq minutes après :

— Madame la duchesse, dit-il, M. le marquis, en ce moment, prend une leçon de menuet dans son appartement.

Montaran pâlit et se mit à tisonner le feu pour avoir un moyen de frapper avec du fer sur quelque chose. L'abbé de Saint-Yrieix se mit à feuilleter un gros in-folio posé sur une console, *l'Art d'empailler les Oiseaux et de préserver les collections de Papillons des ravages des vers.* Quant à la duchesse, elle se contenta de répondre :

— Vous lui direz que M. de Montaran, officier aux gardes-françaises, est arrivé.

Plus de doute, aux yeux de Raoul, la chose était

claire. Le marquis était un *muguet* élevé en serre chaude par ce jardinier fleuriste et bel esprit, appelé l'abbé de Saint-Yrieix. S'il avait été en plein air et en compagnie seulement de son sergent, le capitaine Raoul se fût mis à sacrer comme un corsaire ; moyen excellent pour se dégonfler la rate. Ce fut dans ce moment-là que le même valet de chambre, rentrant dans le salon, vint parler à voix discrète à madame de Montorgueil.

— Comment ? dit la duchesse. Mais je n'ai pas l'honneur de la connaître. N'importe , Normand , n'importe , priez-la d'entrer, je n'ai jamais refusé l'hospitalité à quiconque l'a réclamée.

Ces dernières paroles frappèrent l'oreille de Raoul comme le son aigu d'une cloche qui rappelle un souvenir effacé. Il se releva vivement, et, s'éloignant de la cheminée, il alla se placer dans l'embrasure profonde d'une des fenêtres du salon, comme dans un bastion d'où il pourrait observer les premières manœuvres de l'ennemi. Car c'était bien réellement à ses yeux une visite fatale que

cette apparition de Rosemonde de Champ-Fleury, qu'il avait oubliée au milieu de ses appréhensions de toute autre nature. Raoul aimait mademoiselle de Champ-Fleury qui jusque-là lui avait résisté ainsi qu'à tant d'autres. Eh bien ! Raoul, dans ce moment-là, eût mis sans plus de façon à la porte du château de Montorgueil une des plus charmantes filles du royaume de France, ses amours et sa joie, à lui, le bon et vaillant capitaine.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées lorsque les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent, et le laquais annonça d'une voix triomphante :

— Madame la marquise de Montplaisir.

C'était bien Rosemonde dans tout l'éclat de sa grâce et de sa beauté.



UN COLONEL.

IV

Mademoiselle de Champ-Fleury n'était pas femme à s'aventurer dans une folle entreprise, sans avoir prévu une retraite honorable, le cas échéant. Du premier coup-d'œil elle devina le caractère de la duchesse de Montorgueil. Aussi ce fut par l'abandon et la franchise (le sublime de la dissimulation), qu'elle procéda de prime-abord. Dire qui elle était (son nom d'emprunt), comment sa voiture de voyage s'était brisée, comment elle avait été forcée de la

laisser à Moulins; comment, elle, jeune femme de qualité et sans appui en pays étranger, s'était souvenue du château de Montorgueil dont elle avait entendu souvent vanter la noble hospitalité; expliquer ses peines, ses craintes, sa confusion pour une démarche, peut-être téméraire; parler de sa reconnaissance; glisser dix ou douze paroles de fine louange adressée à la noble châtelaine, tout cela fut débité en trois ou quatre minutes et avec de si bonnes manières, tant de goût et de grâce, que la duchesse, émerveillée de cette belle apparition, tendit les bras et voulut embrasser la charmante visiteuse que le ciel lui envoyait. Le traité venait d'être signé; madame la marquise de Montplaisir, reconnue pour une ravissante femme de qualité, pouvait, dès ce moment, user largement du droit d'hospitalité au château de Montorgueil.

L'incroyable fille répondait à tout, et avec un aplomb, une simplicité à désorienter le plus clairvoyant. Montaran, toujours blotti dans l'embrasure de la fenêtre, ne revenait pas de son étonnement

qui finit par devenir de l'admiration. Il se sentait entraîné, malgré lui, dans cette folle aventure. Résister était impossible ; il finit donc par le coup de tête le plus prudent, qui était d'accepter un rôle et d'entrer résolument en scène dans cette comédie inventée par Rosemonde.

Il s'avança vers elle et se félicita du bonheur de rencontrer madame la marquise, qu'il avait déjà eu l'honneur de saluer à Moulins.

— Oui, dit Rosemonde, je connais M. de Montaran ; c'est un vrai chevalier. Je l'avais même prévenu hier au soir, à l'auberge, de l'impossibilité où je me trouvais d'attendre seule, dans une hôtellerie, les réparations à faire à ma voiture, et du projet téméraire que j'avais de venir demander asile à la meilleure et la plus noble des femmes.

La duchesse, à ces mots, embrassa de nouveau Rosemonde qu'elle finit par appeler *mignonne* et *mon cœur*. Quant à M. l'abbé de Saint-Yrieix, il avait cessé de feuilleter *l'Art de l'empailleur*, pour s'approcher du bel oiseau de nouvelle espèce qui

venait d'apparaître. Mademoiselle de Champ-Fleury jugea bien vite qu'il fallait nécessairement prendre cet abbé dans son filet, si elle voulait elle-même avoir ses franches coudées dans la maison. Elle répondit aux prévenances de M. de Saint-Yrieix par une décence de regards et une aménité de sourire dont le cher abbé se sentit tout emmiellé en trois minutes.

L'impression était si vive chez M. de Saint-Yrieix, qu'il ne résista point au désir d'avoir quelques plus amples renseignements sur la nouvelle venue. Il prit le bras du capitaine Montaran, et, l'emmenant à la fenêtre :

— Monsieur, lui dit-il, voilà une femme charmante.

— Oui, monsieur l'abbé, répondit Raoul assez surpris.

— Et d'autant plus dangereuse, ajouta l'abbé, qu'elle ignore elle-même tout le danger de sa grâce.

— En vérité, dit Montaran.

— Vous la connaissez ?

— Beaucoup, monsieur l'abbé.

— Elle vit dans le grand monde ?

— Et le grand monde vit admirablement avec elle.

— Elle est veuve ? elle l'a dit tantôt.

— Veuve... Hélas ! oui, toujours veuve ! reprit Montaran avec un soupir.

— Je n'ai jamais rencontré plus de distinction et de souplesse dans les poses, plus d'éclat et en même temps plus de velouté dans le regard...

— Eh ! eh ! monsieur l'abbé, dit le capitaine.

— Non, en vérité... et vraiment je ne sais trop s'il est bien prudent à moi de laisser venir ici mon élève.

— Le colonel ? dit l'officier aux gardes. Que diable ! c'est un homme.

— Précisément, reprit M. de Saint-Yrieix ; c'est un homme... et non pas un ange.

— Ni un abbé, ajouta Montaran.

— Hélas ! monsieur, les abbés sont des hommes.

— C'est juste, dit le capitaine ; mais enfin où voulez-vous en venir ?

— A préserver mon élève.

— Eh bien ! monsieur, reprit l'officier, emmenez-le, éloignez-vous avec lui.

— Il vaudrait mieux que, dès ce moment, le jeune colonel s'éloignât en compagnie du brave officier qui doit l'initier au métier des armes.

— C'est-à-dire, reprit Montaran un peu piqué, c'est-à-dire que monsieur de Saint-Yrieix, très enchanté de rester au salon en ce moment, invite son élève et moi à quitter la place et à aller porter ailleurs notre cœur et nos rêveries. Merci, monsieur l'abbé.

— Comme vous me comprenez peu, mon cher monsieur de Montaran.

— Mais il me semble que la chose parle d'elle-même.

— Pas du tout, monsieur ; il y a ici péril pour la jeune tête et le jeune cœur de mon élève...

— Et en gouverneur dévoué, reprit Raoul, vous

voulez seul faire face au danger... Vous exposer seul à la grâce du regard, à la séduction de manières, à l'harmonie du son de voix de l'ennemie, tandis que le colonel et moi irons chevaucher au grand air en toute sécurité. Non, non, monsieur l'abbé, ce serait trop d'égoïsme de notre part et trop de dévouement de la vôtre. Pour moi, je ne vous laisserai pas en si grand péril.

M. de Saint-Yrieix déjà aux trois quarts épris, allait répliquer lorsque la porte s'ouvrit pour donner passage à un tout jeune homme blond, frais, délicat comme une femme, chaussé de jolis souliers à talons rouges, vêtu d'un habit de soie vert tendre, brodé d'argent, portant la veste de drap d'or épinglé d'azur, le chapeau sous le bras, la chevelure poudrée à blanc, bouclée avec luxe sur les oreilles, et marqué de deux mouches, l'une sur la tempe et près de l'œil, l'autre au coin de la bouche... c'était le colonel, marquis de Montorgueil.

Montaran ferma les yeux un moment; il trem-

blait de regarder ce qu'il n'avait fait qu'entrevoir. L'abbé se mordit la lèvre, pirouetta et regagna son in-folio, le *Guide de l'empailleur ;* quant à la duchesse, elle se leva, et, prenant le marquis par la main, elle l'amena à madame de Montplaisir, devant qui il s'inclina, et se hâta ensuite de rejoindre avec lui le capitaine Raoul à qui elle le présenta.

— Marquis, dit-elle, voici M. de Montaran, officier distingué dans votre régiment.

Les deux présentés se saluèrent.

— Charmé de vous voir, monsieur le capitaine, dit le marquis.

— J'en suis très heureux, colonel, reprit Raoul.

— Comment se porte le régiment ?

— A merveille.

— Vous lui adresserez mes compliments sur sa belle santé.

Et quittant brusquement Raoul, le colonel se dirigea vers son gouverneur à qui il demanda pour première question :

— Savez-vous, monsieur, le nom de la personne qui cause avec ma tante ?

— M. de Montarau a bien des choses à vous dire, monsieur le marquis, répondit l'abbé.

Le colonel revint droit à Montarau.

— Capitaine, pourriez-vous me dire le nom de la charmante personne qui cause avec la duchesse ?

— Monsieur l'abbé de Saint-Yrieix pourrait vous parler d'elle avec connaissance de cause, colonel, reprit Raoul.

Le colonel pirouetta sur ses talons et se dirigeait encore vers son gouverneur, lorsqu'une idée soudaine l'arrêta tout court au milieu du salon. Cette idée la voici.

« Pour savoir le nom d'une personne, le moyen le plus sûr est de le lui demander à elle-même. »

Frappé de cette idée, que tout autre n'aurait pas eue si vite peut-être, le jeune marquis, toujours le chapeau sous le bras, le jarret tendu et la pointe du pied basse, se dirigea vers Rosemonde, à qui il

réitéra ses salutations. La charmante *marquise* prit du champ, et rendit une révérence si ample, si étoffée, mais en même temps si pleine de grâce, si grande de noblesse, que le petit colonel en resta tout ébahi. Rosemonde reprit son fauteuil.

— Madame, dit le charmant élève de M. de Saint-Yrieix, je crois n'avoir jamais eu l'honneur de vous voir... Je crois même que je vous vois pour la première fois...

— La conséquence est logique, monsieur le marquis, dit Rosemonde.

— Alors, madame, il n'est pas étonnant que votre nom échappe à ma mémoire...

— Conséquence nouvelle très logique, reprit mademoiselle de Champ-Fleury.

Elle se nomma ; elle donna son titre et son nom d'emprunt en accompagnant le tout d'un regard et d'un sourire pénétrant comme une pointe d'épée. La duchesse faisait de gros yeux au colonel, qui ne comprenait rien à ce courroux. M. de Saint-Yrieix lisait le chapitre de l'Empaillement des Chouettes,

et le capitaine Montaran, quoique indigné, contenait un fou rire.

Nous quitterons un moment ce beau salon, où Rosemonde tenait tout le monde en échec, pour nous occuper de M. de La Rose, que nous avons laissé au rez-de-chaussée du château, mais qui déjà avait fait bien du chemin dans l'estime et l'admiration des valets de chambre, des laquais et des femmes attachées au service de la noble duchesse et de sa famille. Après un succulent repas, qui lui avait été servi dans un petit salon attenant à l'office, le sergent était parvenu sans peine à captiver l'attention de son auditoire par le récit véridique de la bataille de Fontenoy. Mais, désirant enfin causer un peu avec son cœur, La Rose s'était esquivé de son mieux et se promenait sérieusement sur une des terrasses du parc, précisément sous le balcon à trèfles d'or d'une tourelle. Le sergent avait une étoile à lui particulière ; cette étoile le conduisait toujours sur le chemin d'une jolie femme. Fût-elle

seule dans le pays, il fallait que M. de La Rose se trouvât sur son chemin.

Or celle qui parut au balcon de la tourelle, lorsque le sergent passait et repassait, pouvait être comptée au nombre des plus fières beautés pour qui jamais chevalier chrétien ou maure eût risqué sa vie. Cette noble personne, apercevant le sergent, voulut rentrer ; mais c'eût été peut-être attacher trop d'importance à la présence d'un inconnu ; elle resta, occupée à cueillir des brins d'un beau jasmin à fleurs larges veinées de rose, qui serpentait contre la muraille de la tourelle. L'occasion était magnifique pour M. de La Rose ; en galant militaire qu'il était, il avise une échelle, la saisit l'appuie contre le jasmin de la tourelle, presque à la hauteur du balcon, et le voilà, comme Amadis des Gaules, cueillant des fleurs pour la dame de ses pensées.

— Monsieur, lui dit la belle personne du balcon, si les fleurs que vous cueillez me sont desti-

nées, je vous remercie de votre attention, vous prenez là beaucoup de peine pour moi.

— Comment, madame, ou plutôt mademoiselle, reprit l'ingénieux sergent, il est des peines qui sont des plaisirs, des plaisirs qui sont des peines; le cœur est un imbroglio; je me contente de servir la beauté, en lui offrant mes soins, mes avantages et ma valeur.

Le compliment ne parut pas du meilleur goût à la personne penchée sur la rampe du balcon; mais enfin c'était un compliment, et il fut accepté. Seulement, comme il avait été adressé à brûle-pourpoint et à l'improviste, on ne voulut pas s'exposer au feu roulant des galanteries que l'intrépide sergent paraissait très disposé à continuer, et, tandis que La Rose s'évertuait à cueillir les plus belles tiges de jasmins pour les rassembler en bouquet, la jeune figure du balcon rentra sans bruit dans son appartement, mettant à sa place un digne représentant. Le sergent, placé un peu au-dessous, ne s'aperçut nullement du changement de

décoration, et, tout en débitant les choses les plus galantes et les plus irrésistibles, il acheva son bouquet, un très beau bouquet, ma foi, et qu'il se proposait d'offrir à la beauté inconnue avec cette grâce cavalière qui lui était naturelle.

Montant un échelon de plus pour mieux atteindre ce qu'il méditait de toucher du bout des lèvres, M. de La Rose prit son courage à deux mains, et, levant le bouquet tout en approchant la tête des pieds de la dame ravissante :

— Permettez, dit-il, la plus belle des belles, qu'en vous priant d'accepter ces fleurs moins fraîches et parfumées que votre personne, permettez, dis-je, que je dépose à vos pieds l'hommage d'un cœur aussi tendre que respectueux.

La chose dite fut accomplie, et M. de La Rose, suivant son étoile, baisa et rebaisa avec un amoureux délire les plus beaux pieds de duègne qui jamais eussent foulé le sol des Castilles. Relevant alors la tête pour jouir de son triomphe, le sergent se trouva face à face de la figure penchée en avant,

c'est-à-dire du respectable visage de dona Térésa, caméréra de mademoiselle de Fontarabie, fille d'un grand d'Espagne, petite-cousine de la duchesse de Montorgueil, et future épouse du jeune colonel; Dolorès de Fontarabie était la belle personne qui venait de quitter le balcon.

— Sacrédié! s'écria le plus beau des sergents en sautant de l'échelle en bas.

Mais le bouquet avait été offert et accepté, et les pieds baisés avec enthousiasme. Vraiment, pour un conquérant aussi heureux que notre sous-officier, c'était jouer de malheur. La veille (il n'en savait rien encore), déposer deux lèvres enflammées sur la main d'un nègre, et le lendemain marquer d'un baiser de feu les pieds d'une duègne!... Evidemment, l'étoile de M. de La Rose pâlissait.

La première personne que rencontra le sergent en rentrant dans la cour du château, fut M. Normand, l'honnête valet de chambre, qui lui annonça les préparatifs que l'on faisait déjà au pe-

tit château de la Faisanderie pour le loger, lui, sergent aux gardes, avec le colonel et le capitaine Montaran.

— Ce sera, monsieur, lui dit-il, une véritable école militaire, plus noble que celle du Champ-de-Mars à Paris, fondée nouvellement par S. M., attendu que celle-ci sera destinée à former un colonel. Vous en prendrez la haute direction, probablement, vous, monsieur de La Rose, un des vainqueurs de Fontenoy.

Le sergent se gourma à ces paroles, trouvant dans sa nouvelle dignité une assez large compensation à sa mésaventure du balcon.

— Allons, dit-il en lui-même, que Mars me venge de Vénus ; mais que Cypris reprenne bientôt tous ses droits sur Mars !

Dans cette demeure seigneuriale, il y avait donc une noble jeune fille que l'on nommait mademoiselle de Fontarabie, et que nous avons pu entrevoir à son balcon un moment, grâce à la galanterie du sergent. Héritière d'un grand nom espagnol et

d'une immense fortune, Dolorès de Fontarabie était promise depuis bien des années à son cousin Pompée de Montorgueil, dont nous connaissons déjà le profil, l'éducation et la personne. Ce mariage avait été arrêté par les deux familles dans une vue sage et prévoyante, dans le but vertueux d'unir deux antiques écussons et deux fortunes princières. Dolorès, âgée de dix-huit ans, était orpheline. Son père, en mourant, avait confié la charmante enfant à la duchesse, sa cousine. Certes, elle ne pouvait être gardée par des mains plus dignes ni dans un sanctuaire plus honorable.

Mademoiselle de Fontarabie, d'origine catalane par son père, et de souche castillane par sa mère, était le type le plus pur de la beauté méridionale. Le sang des plus illustres hidalgos coulait dans ses veines; on disait même que, par sa mère, elle descendait de la vaillante race de Rodrigue, le cid Campéador. Si l'éclat du rang rayonne sur un visage, si la noblesse de la maison se révèle par le bel air des manières, par la grâce et la ma-

jesté de la démarche, certes Dolorès de Fontarabie descendait de haut lignage; car, en vérité, c'était un modèle accompli de toutes les distinctions.

Grande et légère, faite comme une nymphe, Dolorès était belle à rendre fou le plus blasé et le plus novice de tous les hommes. Rien n'égalait la pureté de l'ovale de son visage; elle avait le teint d'une blancheur mate légèrement irrisée de carmin. Une magnifique chevelure noire, abondante et souple couronnait cette tête triomphante; les yeux de Dolorès n'étaient pas démesurément grands, comme on a coutume de peindre ceux des Espagnoles, mais ils avaient un velouté et un éclat en même temps qu'on ne rencontre que dans les regards des femmes du sud.

Quant à son âme, à son esprit, à l'élévation de ses sentiments, il ne nous appartient pas encore d'en parler, mademoiselle de Fontarabie tenant une place importante dans cette histoire, et voulant bien prendre la peine de s'y révéler elle-

même. Eh bien ! voyez la destinée ! Avec de si hauts avantages de position et de mérites personnels, la noble fille du duc de Fontarabie était destinée à devenir la femme d'un Pompée, marquis de Montorgueil, c'est-à-dire d'un jeune homme horriblement gâté par nature et par éducation ; une sorte de muguet grand seigneur ! qui s'était logé dans un coin de sa petite cervelle que l'univers entier aurait dû le servir. Hélas ! Dolorès, dès son bas âge, avait été fiancée au marquis, et on n'attendait que le retour de ce petit colonel qui allait prendre possession d'un magnifique régiment, pour unir devant Dieu et les hommes les deux êtres le moins faits pour s'aimer.

Menant une vie fort retirée au château de sa vieille cousine, Dolorès ne paraissait que rarement au salon. Elle aimait la solitude; mais une occupation presque incessante dans la solitude, la lecture, la harpe, la peinture, la broderie au métier remplissaient les heures de ses journées. Certes, mademoiselle de Fontarabie, avec ses qua-

tre millions de dot, aurait pu fort naturellement se croiser les bras, se reposer sur une belle chaise longue à la duchesse, pendant des heures entières de la fatigue de ne rien faire ; elle aurait pu à bon droit fuir tout travail des mains, elle qui les avait si belles et pleines d'or à volonté... Mais Dolorès, nature énergique et de suprême distinction, Dolorès avait à combattre contre sa propre rêverie qu'elle regardait comme son ennemie la plus dangereuse. Donc cette vie en apparence si austère, si occupée, si réglée du matin au soir, cette existence si en dehors du mouvement général, cet amour de la retraite si peu en harmonie avec la jeunesse et la fortune, tout cela n'était qu'un voile qui recouvrait bien des troubles intérieurs.

Dolorès souffrait-elle de quelque passion secrète, contenue, dévorante, contrariée ?.. Non. Dolorès, esprit ardent et poétique, n'avait encore rencontré sur le chemin de sa vie que des êtres parfaitement insignifiants à ses yeux ; seulement elle pressentait, elle devinait une autre existence

que celle de ce milieu futile et vain où elle était forcée de vivre ; elle comprenait toute la frivolité du monde, et se sentait enlevée vers de plus nobles régions. Si mademoiselle de Fontarabie fût restée en Espagne, elle eût fondé un monastère dont elle fût devenue l'abbesse souveraine ; mais, amenée par les évènements en France, et à l'époque la plus sceptique, la plus folle, jetée en pleine société française vers le milieu du dix-huitième siècle, Dolorès, forcée d'accepter le joug doré et fleuri du grand monde d'alors, replia sur elle-même, pour ainsi dire, ses deux ailes mystiques, s'enferma dans la région idéale, vécut de son âme et de sa pensée, s'isola, et par conséquent finit par *souffrir*, elle jeune et charmante fille née pour aimer un être digne d'elle, intelligent et noble de cœur comme elle, fier et bon comme elle.

D'après cela on peut juger de quel à-propos dût être la galante rencontre du sergent posé sur l'échelle et combien M. de La Rose frappait un coup heureux en attaquant le cœur de cette belle.

Mais, si Dolorès avait vu et entendu avec indifférence le courtois sous-officier, elle n'était pas plus sensible pour cela aux parfums plus distingués que d'autres avaient essayé de brûler à ses pieds. Aussi elle passait chez sa tante et ailleurs, pour une fille d'une rigidité presque ridicule, pour un bel esprit très vaniteux, attendu qu'il fuyait le *commerce* de tant d'autres beaux esprits; enfin, pour un caractère hautain et qui deviendrait fort difficile à assouplir un jour. On allait plus loin, bien des gens plaignaient sincèrement le marquis fiancé à une telle femme, et peu s'en fallait qu'on ne vît déjà en lui une *victime promise au sacrifice*.

C'était avoir de la sensibilité de reste. Mais il s'est trouvé dans tous les temps des hommes et surtout des femmes d'un âge respectable, dont le cœur a toujours débordé de sentiment.

Soyons sincères : la seule personne qui rendît justice à mademoiselle de Fontarabie, sans trop la comprendre cependant, c'était sa noble cousine,

la duchesse de Montorgueil. Quant à M. l'abbé de Saint-Yrieix, il en avait presque frayeur. Bien qu'il la trouvât une superbe personne (et nous avons vu que l'abbé n'était pas aveugle dans l'occasion), il la redoutait sans trop savoir pourquoi ; donc il la détestait. Dolorès ne lui faisait pas l'honneur de le haïr, elle se contentait de le désespérer. Pour ce qui est du marquis : la question se réduisait à ceci : mademoiselle de Fontarabie est de haute naissance, elle a une grande fortune, de l'agrément et de la vertu... je l'accepte pour ma femme, elle tiendra bien son rang et ma maison. Je vivrai avec elle sur le pied d'un mari grand seigneur.

Il serait indiscret à nous de parler ici de la réciprocité de sentiments que Dolorès accordait à M. le marquis.

Revenons au salon, d'où nous n'aurions peut-être pas dû sortir. La faute en est à ce séducteur de M. de La Rose, et nous la lui pardonnons ce-

pendant, puisque grâce à lui et à son échelle, nous avons pu entrevoir mademoiselle de Fontarabie.

LE DINER.

V

Dans une grande salle à manger de forme octogone un somptueux dîner était servi pour les nobles habitants du château et les nouveaux hôtes qui leur étaient survenus. De hauts dressoirs de bois d'ébène admirablement sculptés se tenaient debout, plaqués au mur, et tout chargés d'une étincelante vaisselle. Horace a dit : la maison devient riante par l'argenterie : *Ridet argento domus.* Le poète de Tibur eût trouvé sans doute le château de

Montorgueil d'une gaîté folle, si la gaîté, toutefois, avait pour cause la richesse.

Autant de convives, autant de laquais pour le service ; c'était dans l'ordre, sans compter l'honorable M. Normand, en grand habit noir, en culotte de soie, relevant ses manchettes de dentelles et découpant, sur une table d'acajou moucheté, les grosses pièces du gala.

Les convives étaient au nombre de sept ; nous les désignerons : la duchesse avait à sa droite le capitaine Montaran et à sa gauche un personnage nouveau venu, et dont nous aurons occasion de parler ; vis-à-vis madame de Montorgueil, le marquis Pompée était placé entre les deux ravissantes figures de madame de Montplaisir et de mademoiselle de Fontarabie. M. l'abbé de Saint-Yrieix avait pris place près du personnage arrivé au moment du dîner. Il résultait de cette disposition des places à table que M. de Montaran se trouvait assis à la droite de Dolorès ; adorable figure dont il contemplait le profil dans des moments furtifs, et qu'il

croyait reconnaître. Quant à mademoiselle de Fontarabie, c'est à peine si elle avait entrevu le visage du capitaine. Ce qu'elle éprouvait, c'était une attraction indéfinissable, une sorte de bonheur, une intime satisfaction à se trouver placée auprès de cet officier, et elle s'alarmait presque de cet étrange sentiment. Par une de ces affinités secrètes de l'âme qui naissent spontanément ou qui sont le résultat de causes inconnues, Dolorès et le capitaine Raoul croyaient se reconnaître, bien que l'un et l'autre eussent appris depuis une demi-heure pour la première fois qui ils étaient. Madame de Montorgueil n'avait point présenté, par oubli sans doute, l'officier aux gardes à Dolorès, et cependant ce nom de Montaran avait vibré dans le cœur de la noble Catalane comme le son d'une cloche dont on a déjà entendu la note et qui rappelle un souvenir. De son côté, Raoul, par des rapprochements, par une observation attentive, retrouvait les traits charmants de Dolorès mais plus calmes, plus rayonnants qu'il ne les avait vus dans un rêve sans doute, et,

de moment en moment, il reconnaissait la gamme harmonique et jusqu'à la qualité de son de cette voix qui lui avait parlé déjà, toujours dans le même rêve. Mais l'heure, le lieu et l'occasion étaient bien peu favorables pour éclaircir des doutes ; aussi l'un et l'autre se retranchèrent-ils dans un système sévère de réserve et d'observation.

Le dîner, fort sérieux d'abord, prenait par degré de l'animation. La conversation flottait encore dans les vagues régions des généralités ; tout présageait qu'elle tomberait bientôt sur quelque point délicat et d'actualité.

Le personnage nouveau-venu paraissait être fort ami de la maison, et la duchesse avait pour lui une considération très haute ; on le voyait à l'attention qu'elle prêtait à ses moindres paroles. Quant à lui, homme d'environ cinquante ans, de chétive apparence, portant un costume noir assez commun et qui annonçait un homme d'église, mais hors de sa résidence habituelle, il n'avait dans les manières ni trop de suffisance ni trop d'abandon. Montaran,

qui l'observait, était surtout frappé de la finesse de son regard, qui se voilait souvent d'une paupière prudente, mais qui, une fois lancé directement semblait vouloir percer la pensée d'autrui. Le personnage avait en outre des cheveux gris retombant sur les deux oreilles, la figure jaune, maigre et singulièrement effilée vers le menton. Ses mains étaient loin d'être belles, même on voyait que ces mains-là devaient souvent manier des livres et écrire, car tout homme de grands travaux littéraires finit par avoir les doigts légèrement contractés.

Ce personnage n'avait été présenté à personne à son arrivée. Il était entré incognito dans la bibliothèque ou madame la duchesse était allée à lui, et, à l'heure du dîner, il en était sorti avec elle pour aller se placer à table sans plus de façon qu'un parent de la famille.

Il y eut un éclair de gaîté. Le sourire gagna tous les visages comme un joli rayon de soleil survenu après la brume. Mais, à mesure que la conversa-

tion devenait plus générale, le personnage noir semblait vouloir se retrancher dans ses réserves, comme dans un camp d'observation. Montaran, que cet homme inquiétait, cherchait, par des paroles assez engageantes, à l'amener pour ainsi dire sur le terrain, à l'obliger à lever la visière, à causer enfin.

— Madame la duchesse, dit le capitaine, n'ignore sans doute pas les nouvelles récentes. M. de Bernis doit se retirer des affaires, et le roi paraît fort disposé à choisir le duc de Choiseul pour le portefeuille des affaires étrangères, c'est-à-dire pour la haute direction du cabinet.

— Je sais cela, monsieur, répondit la duchesse, la nouvelle m'en est arrivée dans l'après-midi.

— Ici le personnage mystérieux baissa le regard et parut s'occuper beaucoup d'un succulent morceau de pâté de gibier qu'on venait de lui servir.

— M. le duc de Choiseul, dit l'abbé de Saint-Yricix, est un homme de beaucoup d'esprit.

L'abbé, après ces mots, rougit et se mordit la

lèvre, comme si son voisin lui marchait cruellement sur le pied. Or, ce voisin était le nouveau venu.

— De beaucoup d'esprit, ajouta Montaran, mais fort lié, dit-on, avec les encyclopédistes...

— Avec les philosophes, reprit la duchesse ; on verra peut-être bien des choses.

— M. de Voltaire va beaucoup chez le duc, dit le capitaine.

— Ah ! M. de Voltaire ! reprit une voix au bout de la table.. un homme prodigieux !

Un regard pénétrant comme une flèche atteignit le colonel Pompée, car c'était lui qui venait de parler de la sorte. Ce regard était celui de l'homme placé à la droite de la duchesse.

Les convives, fort sérieux d'abord, commençaient à devenir entre eux plus communicatifs. Le premier quart-d'heure d'un dîner est en général fort ennuyeux ; mais il arrive un moment où l'esprit a ses appétits à satisfaire comme l'estomac. La duchesse de Montorgueil était femme du monde

autant que personne ; elle comprit que la présence de M. de Montaran ne devait pas être une cause de contrainte et qu'elle seule pouvait briser un peu la glace du cérémonial. Pour égayer le dîner, il lui vint une idée excellente. On était à la campagne, il était permis de se relâcher un peu des rigueurs, des usages reçus en haute compagnie, à Versailles ou à Paris. Madame de Montorgueil s'informa de M. de La Rose, et elle apprit de Normand qu'un dîner excellent avait été servi à l'office au très aimable sergent, et qu'il était l'objet de l'attention de tous les gens de la maison.

Après avoir consulté du regard le personnage inconnu, placé à sa gauche, et le marquis Pompée, placé vis-à-vis d'elle :

— Normand, ajouta-t-elle, allez inviter M. de La Rose à venir ici. Ces dames me permettront bien de leur présenter le meilleur des sous-officiers du régiment du marquis ; le sergent est, d'ailleurs, un homme de bonne compagnie.

Comme elle regardait le capitaine, celui-ci s'inclina et remercia par un sourire.

Cinq minutes après, M. de La Rose était introduit dans la salle à manger. Il serait difficile de donner une idée de la grâce et de la dignité de son entrée. La main droite au sourcil et le chapeau sous le bras gauche, il détacha à l'assemblée un de ces adorables saluts militaires et galants, dont la tradition se perd de jour en jour dans l'armée. Au dix huitième siècle, toute chose de *tenue* avait un cachet devenu inimitable de nos jours. Nous avons des à *peu près*, et encore...

— Monsieur de La Rose, dit la duchesse, veuillez répondre à une santé qui vous est chère, du reste : nous portons celle du roi Louis XV, et j'ai désiré qu'un brave de Fontenoy prît part à ce toast.

M. de La Rose était aux anges; il resta debout le chapeau à la main et un laquais lui servit rasade. On porta la santé du roi, le colonel Pompée était

chez lui, il voulut boire aux officiers de son régiment.

— Colonel, dit Montaran, il tarde beaucoup à ces officiers de vous voir parmi eux...

— Il est certain, répondit le marquis, qu'ils doivent me désirer... j'ai les plus beaux projets du monde.

— Vraiment ! dit Rosemonde. Peut-on connaître le premier et le dernier de ces beaux projets?

— Madame, répliqua le marquis, le premier de tous est de vous servir...

— Merci, dit mademoiselle de Champ-Fleury. Je verrai alors si je puis vous céder quelquefois au roi et à la France.

— Marquis, crut devoir répliquer M. l'abbé de Saint-Yrieix, sauf les égards que l'on doit aux dames, je vous dirai cependant qu'un officier est d'abord obligé de se dévouer à Sa Majesté et à la France.

— Monsieur le gouverneur, reprit le colonel, vous avez une très forte tête, mais voici des uni-

formes de mon régiment et devant eux je ne reçois plus de leçon.

— Ah ! petit ingrat, dit Rosemonde, M. l'abbé a cependant tout le mérite d'une très brillante éducation.

L'abbé s'inclina. La marquise de Montplaisir venait de le venger.

— Voyons, ma chère Dolorès, dit la duchesse, il n'y a que vous qui ne vouliez pas donner votre avis. Que pensez-vous de tout cela, ma toute belle?

— Moi, ma bonne cousine, répondit la jeune fille en rougissant, mais je ne sais pas trop... il me semble, cependant, que le premier devoir d'un colonel en entrant dans la vie militaire est de connaître tous ses devoirs...

— Ah ! s'écria malgré lui M. de La Rose émerveillé ; voilà une belle réponse !

Ce cri d'admiration parut d'une franchise charmante. Madame de Montorgueil encourageait le sergent par le plus gracieux sourire. Le dîner finissait gaîment, grâce au nouveau venu. La du-

chesse tenait à connaître les principes et la galanterie de M. de La Rose, que la marquise lui avait beaucoup vantés. Elle l'invita à prendre part à la conversation. Le beau sergent sentit tous les aiguillons de la gloire lui chatouiller les flancs ; l'occasion était magnifique pour un homme comme lui qui ne cherchait qu'à mettre ses avantages en pleine lumière. Passant légèrement la main sur ses lèvres rouges comme des coraux, la tête haute, mais le regard modestement abaissé, M. de La Rose parla ainsi :

— Puisque mes illustres auditeurs veulent bien m'accorder la parole, je la prends. Mesdames, mon colonel, si j'avais l'honneur insigne d'être à la tête d'un régiment des gardes, je me dirais : Le roi est mon maître, la France est ma patrie, la beauté est mon idole. Or, il faut servir tout cela, proportions gardées, mon épée est à Sa Majesté, ma vie est à la France, mon cœur est à ma dame.

— Voilà un parfait chevalier ! dit la duchesse.

— Tirons de là nos conséquences, reprit le ser-

gent dont la tête se montait. Souvent le devoir et le cœur peuvent se trouver en contradiction, et alors il se livre de furieuses batailles entre l'honneur et le sentiment; car le moral du militaire peut être comparé à un vaste champ de manœuvres où deux armées rivales seraient en présence. Le fleuve du Tendre traverse la plaine, le rocher escarpé de l'honneur se dresse d'un côté de l'horizon et de l'autre s'élève la colline fleurie du sentiment.

— Eh! monsieur le sergent, s'écria Rosemonde, vous avez lu tout *Cyrus*...

— Madame, reprit l'imperturbable sergent, je me fais gloire d'avoir nourri mes jeunes années de cet admirable roman qui devrait être mis entre les mains de tous ceux qui se destinent à la noble profession des armes.

— Madame, dit le capitaine en s'adressant à la duchesse, M. de La Rose, ne vous y trompez nullement, a le double talent de plaire aux belles et de déplaire à l'ennemi. Aujourd'hui, il pare son épée

de rubans et de fleurs, demain il teindrait de sang, sur le champ de bataille, cette lame redoutable.

— Je suis très satisfaite de vos idées, monsieur le sergent, dit madame de Montorgueil. Le temps ne nous permet pas aujourd'hui d'écouter les belles choses que vous avez à nous développer. Nous prendrons notre revanche. Madame, reprit-elle en s'adressant à la marquise, je suis à vos ordres.

Et elle se leva. Tout le monde l'imita; on offrit la main aux dames et on passa dans le grand salon. C'était le moment des conversations particulières et amicales. La duchesse, prenant par la main mademoiselle de Fontarabie, la mena à Rosemonde, placée à l'angle de la cheminée.

— Ma chère marquise, lui dit-elle, je vous demande de l'amitié pour ma belle cousine. Nous sommes un peu sévère, un peu sauvage même, mais nous avons d'éminentes distinctions. Vous êtes toutes deux jeunes, belles et dames de qualité… Puisse une mutuelle affection s'établir entre vous!

La présentation était cordiale. Rosemonde, avec

cette admirable mobilité de physionomie que nous lui connaissons, joua supérieurement l'enthousiasme et l'attendrissement. Pressant les mains de Dolorès :

— Mademoiselle, lui dit-elle, consentez-vous à me donner de l'amitié ?...

Dolorès, aussi fière qu'intelligente, considéra fixement la *marquise* avant de répondre, et son regard dans ce moment-là fut d'une telle expression, que Rosemonde ne put se défendre d'un trouble accablant. Elle était au moment de perdre contenance, tant il lui semblait que les beaux yeux noirs de sa nouvelle amie lisaient clairement la vérité de sa position à elle, à travers son déguisement.

— Vous ne répondez rien, mademoiselle ? reprit-elle.

Dolorès attira Rosemonde dans un angle du salon où brûlait un candelabre à dix bougies. Là, considérant encore le visage charmant de la *marquise* et toute sa personne, comme si des souve-

nirs lui revenaient à propos de cette jeune femme :

— Madame, lui dit-elle, pardonnez si je vous regarde ainsi.... Je croyais vous avoir vue déjà quelque part, soit à Madrid, soit à Paris... Dans tous les cas, le désir de ma noble cousine est d'accord avec le mien. Oui... si vous m'accordez une amitié loyale vous aurez la mienne.

— Loyale, Mademoiselle, dit sérieusement Rosemonde fort émue ; loyale sur l'honneur.

— Alors, Madame, reprit Dolorès, mettez votre main dans la mienne, et recevez ma promesse d'être franchement de vos amies.

Singulière destinée ! Dès ce moment-là, dans un coin de ce salon où tout semblait respirer la frivolité, un sérieux engagement de cœur venait d'être contracté entre la fille d'un grand d'Espagne et une fille de l'Opéra ; l'une à visage découvert, fière et simple dans sa grandeur ; l'autre déguisée par circonstance, obligée, par prudence, de garder son masque moral et son nom d'emprunt, mais très résolue, au fond, à quitter ce rôle à la pre-

mière occasion, par délicatesse pour la noble amie que son étoile lui envoyait.

Cependant, à la cheminée, le colonel, le dos tourné au foyer et se dandinant tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, avait pris la parole à son tour devant le capitaine, le personnage noir, sa tante, son gouverneur et M. de La Rose qui, une tasse à la main, *savourait* lentement un *divin moka.* Le colonel saisissait l'occasion de révéler enfin l'homme nouveau qui venait de succéder à l'élève de M. de Saint-Yrieix. Le plus attentif des auditeurs était le convive dont nous ignorons encore le nom; mais, en habile diplomate, il écoutait des deux oreilles tout en ayant l'air de n'en prêter qu'une seule.

— Oui, Messieurs, disait le marquis de sa bouche rose et du son de voix le plus flûté, je serai sévère, je vous en préviens. Je tiens à la discipline rigoureusement, par respect pour moi-même et par respect pour la règle. Du haut de la position que j'occupe, je tendrai la main à mes subalternes,

mais je n'aurai aucune familiarité avec eux. César connaissait chaque vétéran de son armée par son nom. César encourageait ses soldats par des paroles bienveillantes, mais César, se souvenant toujours qu'il était d'illustre race, ne daignait pas frayer avec les petites gens des légions romaines. Nous lisons dans Quinte-Curce qu'Alexandre ne voulait avoir, dans les *tournois*, d'autres rivaux que des rois. Voilà des exemples à suivre, Messieurs, quand on se destine au métier des armes, quand on se met en route pour devenir un jour un grand capitaine. *Audaces fortuna juvat.* Combien cette parole d'Horace est plus juste encore quand elle s'applique aux gens de haute qualité qui ont de l'audace. Ainsi, Messieurs les officiers, bas-officiers et soldats de mon régiment, vous trouverez d'abord en votre colonel un maître et secondement un père. Je crois que cette déclaration est aussi utile que loyale.

Après cette belle harangue, le terrible colonel salua de droite et de gauche, et se dirigea dans

un angle du salon où on avait dressé un très joli métier de tapisserie, et, s'asseyant avec grâce sur un pliant, il prit deux aiguilles enfilées de soie et d'or, et se mit à broder.

Le sergent regarda son capitaine qui faillit éclater de rire au nez de M. de La Rose ébahi ; la duchesse se mit à chuchoter aux oreilles de M. de Saint-Yrieix. Quant au personnage noir, tournant sur ses talons, croisant les mains derrière le dos, il se mit à considérer, l'un après l'autre, les nobles portraits du salon.

Cependant une vive impatience avait gagné le cœur de M. de Montaran ; il ne pouvait supporter plus longtemps le spectacle d'un colonel aux gardes brodant au métier. L'outrecuidance de Pompée, ses paroles hautaines, son incroyable témérité contrastaient tellement avec ces habitudes efféminées et grotesques par conséquent, que le brave capitaine sentait son cœur bondir de colère, et qu'il était au moment de perdre patience et de lâcher la bride à une juste indignation. Le sous-

officier heureusement était encore là ; il fournit à Raoul une occasion plausible de sortir. Montaran lui dit assez haut pour être entendu :

— J'ai quelques instructions à vous donner relativement à notre journée de demain.

Et tous deux passèrent dans la galerie voisine. La grande porte du salon était ouverte sur cette galerie, en sorte que, sans quitter précisément le salon, Montaran pouvait à l'aise causer avec La Rose. Ils allaient et venaient au petit pas d'un bout à l'autre de ce long salon d'attente qui, par ses tableaux et ses panoplies d'armes de tous genres, était à la fois un élégant arsenal et un musée.

Rosemonde n'avait pas perdu une parole du marquis, tout en causant elle-même avec mademoiselle de Fontarabie, dont elle gagnait peu à peu la confiance et dont elle commençait à comprendre la mélancolie. Rosemonde était une charmante étourdie, mais un cœur excellent ; elle jura dès ce moment-là de venir en aide à la fière Espa-

gnole, si elle découvrait en elle une aversion bien prononcée pour son futur époux, et Rosemonde était femme à mener à fin une entreprise, fût-elle difficile autant que téméraire.

— Vraiment, dit-elle en fixant ses yeux clairs et pénétrants sur Dolorès, vraiment le colonel est un brave qui promet des merveilles !

Dolorès répondit en levant son beau regard à la hauteur d'un vieux portrait de famille, un paladin tout bardé de fer :

— Il ne manque pas de très braves et très illustres aïeux.

Cependant le personnage noir passait derrière l'abbé de Saint-Yrieix, qui causait avec la duchesse, et, lui posant délicatement un doigt sur l'épaule :

— Monsieur l'abbé, dit-il, veuillez me suivre.

L'abbé obéit en prenant congé de madame de Montorgueil.

Le colonel, très agréablement occupé à broder une magnifique rose de Java rouge pourpre et

grosse comme une fleur de pivoine, vit venir à lui la marquise de Montplaisir, qui prit un pliant et se posa devant le métier.

— Mon colonel, dit-elle, vous paraissez exceller à toutes les armes, même à l'aiguille...

— Madame, reprit le marquis, Hercule filait aux pieds d'Omphale.

— Oui, j'ai vu un ballet sur ce sujet là, répondit Rosemonde ; j'aurais voulu jouer Omphale.... (et elle avait admirablement rempli ce rôle à l'Opéra); j'aurais donné à Hercule un joli brin de soie à retordre.

— Que je voudrais être Hercule dans ce moment-là, belle marquise! ajouta le colonel d'un air penché.

Rosemonde adoucit son regard jusqu'à le rendre mourant. Le marquis rencontrait, malgré lui, les rayons de ces beaux yeux et buvait à longs traits à la coupe dangereuse.

— Ah! dit la marquise, qu'il est rare de rencontrer un héros qui veuille un moment oublier sa

grandeur jusqu'à descendre aux pieds d'une femme qui l'admire et qui l'aime ! La vanité de la gloire est impitoyable... A mes yeux, souvent l'héroïsme n'est que la cruauté...

Et un grand soupir acheva la pensée de Rosemonde. Le colonel commençait à perdre contenance; deux fois son aiguille lui piqua les doigts. Mademoiselle de Champ-Fleury en avait une joie immense, et, bien résolue à voir couler à flots le sang du héros, elle reprit en mauvaise fille :

— Très décidément les romans et les poètes mentent avec une rare impudence ; toute la sensibilité s'est réfugiée dans le cœur des femmes.

— Incrédule ! dit le marquis à demi-voix ; que ne m'est-il permis de vous prouver à quel point est faible un cœur qui vous paraît peut-être épris de la gloire jusqu'à la férocité !

— Hélas ! dit aussi la marquise à voix couverte, que dites-vous là ? Savez-vous à quel brillant avenir vous renonceriez si votre mâle ambition se

laissait adoucir par un sentiment étranger à la gloire?

Le marquis faillit se percer le doigt d'outre en outre. Le sang coula sur une feuille de lys.

— Oh! ciel! s'écria la duchesse survenue en ce moment; vous vous êtes blessé, marquis!

— Ciel! reprit Rosemonde, cela est vrai. Ah! colonel, réservez ce sang pour la patrie.

Le marquis rassura sa noble tante qui ne tarda pas à quitter le salon avec mademoiselle de Fontarabie dont l'habitude était de se retirer de bonne heure. Restait donc dans ce bel appartement éclairé par quarante bougies, le capitaine et son sergent, Rosemonde et le colonel, toujours assis devant le métier à broder, toujours en face des yeux aimantés de la ravissante fille.

M. de La Rose en avait bien quelque chagrin, lui qui se promenait en long et en large avec M. de Montaran, dans la galerie voisine; lui qui n'était admis que par tolérance dans le salon. A mesure qu'il passait devant la porte ouverte, il lançait des

regards rapides et inquiets du côté du métier. Mais, le capitaine, qui devinait les projets de Rosemonde, voulait lui laisser le champ libre et prétextait une sérieuse conversation avec son sergent.

— Capitaine, dit tout-à-coup La Rose, est-il bien séant de laisser ainsi dans l'isolement cette belle marquise ?

— Mais, reprit Montaran, je la crois assez agréablement occupée. Le colonel est fort aimable.

— Vous trouvez, capitaine ! Il me paraît d'une sévérité de principes...

— Pour lui-même, c'est possible, dit Montaran.

— Il me semble, observa La Rose, qu'il rougit beaucoup en ce moment.

— C'est qu'il brode une rose pourpre de Java, reprit le capitaine Raoul.

— Ah ! dit le sergent, je parierais, moi, qu'il brode de furieux compliments à madame la marquise !

— Quel mal y aurait-il à cela, sergent?

— Aucun, aucun, mon capitaine; seulement notre position ici ne me paraît pas très... claire.

— Eh bien! dit Montaran, simplifiez-la, éclairez-la, monsieur de La Rose, faites échec à la reine, contre le colonel.

— C'est que j'ai de l'usage, mon capitaine, et que je ne voudrais pas...

— Allons, monsieur de La Rose, ne soyez pas jaloux.

— Pourquoi le serais-je? ajouta le sergent piqué et relevant le coin de sa moustache. Chacun son jour.

— Que voulez-vous dire, sergent?

— Oh! rien. Sinon que le colonel pourra reconnaître la trace d'un hommage respectueux de ma part, sur la main de la marquise.

— Ah! ah! vous avez baisé la main de la marquise?

— Après vous, mon capitaine.

— C'est singulier, j'avais à ma droite la belle

dame, dans l'obscurité, en traversant l'antichambre, et vous étiez à ma gauche, sergent.

— Bah ! dit M. de La Rose, j'ai pourtant saisi sa main blanche, et qu'elle m'a très amoureusement abandonnée.

— Allons, dit Montaran, blanc ou noir, il importe peu. Dans la nuit tous les chats sont gris. Venez, sergent.

— Et le capitaine Montaran, sur un signe de Rosemonde, prit La Rose par le bras et eut la cruauté de l'amener dans le jardin.

— Seul avec vous, madame ! dit le marquis d'un son de voix étrange. Quel bonheur est le mien ! Ah ! laissez-moi vous dire, belle Omphale, que votre héros est soumis, vaincu, prosterné...

— Que faites-vous ? dit Rosemonde en feignant de vouloir relever le colonel à genoux devant elle. Que faites-vous, grand Dieu ! oubliez-vous votre gloire ?... Oubliez-vous le grand mariage qui vous est destiné ?...

— J'oublie l'univers, madame, si vous voulez accepter mon amour.

— Votre amour, monsieur le colonel... mais... si j'étais mariée !...

— J'aurais l'honneur de tuer votre époux.

— Quoi ! vous voulez donc !...

— Vous enlever... vous épouser.

— Me faire deux fois marquise !

— Et duchesse, et princesse, et reine de mon cœur.

— Ah ! marquis, peut-on résister?

Le petit colonel avait passé un bras vainqueur autour d'une taille ronde et flexible, et il scellait de ses lèvres brûlantes, sur l'épaule nue de Rosemonde, toutes les hautes promesses qu'il lui avait faites, lorsque tout-à-coup apparut au milieu du salon l'austère figure du personnage noir.

UNE PORTE INDISCRÈTE.

VI

Vers les onze heures de la même soirée, retirée dans un petit salon tapissé de damas couleur jonquille et attenant à l'appartement qu'on lui avait assigné, la *marquise* de Montplaisir causait fort joyeusement avec le capitaine Montaran, qui d'abord avait voulu être sérieux et qui finissait par se laisser gagner par une folle gaîté.

— Convenez cependant, ma belle amie, disait-il, que, si vous avez renoncé à vos succès de Lyon

pour venir uniquement recevoir ici, sur votre charmante épaule, un baiser enfantin de mon colonel, vous auriez tout aussi bien fait d'aller recueillir les hommages de votre public idolâtre.

— Vous voilà presque aussi jaloux que M. de La Rose, mon cher Raoul. Laissez donc ces petits sentiments à vos bas-officiers.

— Tout ce qu'il vous plaira, Rosemonde; mais il n'en est pas moins vrai que je commence à ne plus prendre aussi gaiement mon parti du rôle d'instituteur que vous vous êtes donné auprès de ce blanc-bec, qui, pour le dire ici, commence à s'évertuer terriblement.

— Allons, vous me voyez déjà éprise de cette poupée. Ne serait-il pas très joli de me déclarer sa maîtresse?

— Tenez, ma belle amie, c'est un vilain jeu que nous jouons là; je crois que je commence à vous aimer sérieusement.

— Vraiment! Allons-nous ensemble voguer sur le fleuve du Tendre?

— Rosemonde !...

— Grimperons-nous, bras dessus, bras dessous, la colline fleurie du sentiment ?

— Ma belle impitoyable...

— Ou bien vous serait-il plus agréable de vous réfugier sur le roc escarpé de l'honneur et du devoir ?

Ils causaient ainsi en toute liberté, lorsqu'ils crurent entendre une conversation engagée dans une pièce voisine. Une porte assez mince et cachée par une lourde tapisserie, séparait les deux appartements. Rosemonde, la curiosité même, écarta la portière d'étoffe d'Aubusson, et s'aperçut avec bonheur que les ais mal joints de la porte permettaient à deux personnes de voir en même temps ce qui se passait dans la pièce voisine.

— Tenez, dit-elle au capitaine, approchez délicatement deux fauteuils de cette porte, et asseyons-nous. Nous voici à la comédie ; la toile se lève.

Assis tous les deux côte-à-côte, les yeux fixés

aux rainures entrebâillées de la porte, ils devinrent très attentifs à la scène de la chambre voisine.

Cette pièce était une chambre à coucher somptueusement meublée dans le goût de l'époque de Louis XIII. Il y avait, en face de la porte, un lourd prie-dieu garni d'un velours noir et surmonté d'un grand Christ en ivoire.

Deux hommes causaient dans cette chambre. L'un, c'était le personnage noir, assis à la cheminée et tournant le dos aux auditeurs, tisonnait le feu. L'autre, l'abbé de Saint-Yrieix, debout devant son interlocuteur et l'attitude humble, faisait face à la petite porte. La conversation continuait ainsi :

— Oui, monsieur l'abbé, oui, j'ai le droit, vous le savez bien, de vous demander des comptes.

— Je ne l'ignore pas, monseigneur, reprenait l'abbé en s'inclinant.

— Eh bien! voyons. Voilà deux ans que je ne suis venu ici ; j'ai beaucoup voyagé depuis. Votre

élève avait dix-neuf ans quand je partis. Ces deux dernières années de minorité étaient les plus importantes. Voyons, commencez : donnez-moi une idée à peu près exacte de l'état moral de votre élève, de ses connaissances, de la direction de ses idées...

— Monseigneur, dit M. de Saint-Yrieix en cherchant à se rassurer, l'enfant est aussi avancé que possible dans les lettres humaines : il est de première force en grec et en latin. C'était un très disert rhétoricien l'année dernière ; cette année il a fait un cours complet de philosophie, et je l'ai même initié à la théologie.

Le personnage secoua la tête.

— Selon vos instructions, je lui ai ouvert la porte des sciences exactes, mais...

— Mais... dit monseigneur.

— L'enfant s'est montré rebelle à ces études-là.

Le personnage frappa du pied.

— Cependant, dit l'abbé, il connaît passablement l'arithmétique et quelques règles d'algèbre.

— Et la géométrie, monsieur l'abbé ?

— Il démontre le premier livre des propositions...

— L'astronomie ?

— Il s'y perd.

— La géographie?

— Il n'y mord pas.

— La physique, la chimie?

— Il y répugne.

— L'équitation, l'escrime?

— Il est, dit-il, de complexion trop faible...

— La théorie de l'art militaire?

— Il la dédaigne.

— La pratique des armes?

— Il en fait fi.

— Et l'histoire?

— Il a lu toute celle de l'antiquité.

— Et l'histoire moderne ?

— Elle l'ennuie à mourir.

— Et il l'ignore ?

— Presque entièrement.

— Ses talents, Monsieur?

— Il dessine.

— Et il brode aussi? dit le personnage impatienté.

— Il danse bien, monseigneur.

— Chasse-t-il, au moins?

— Peu. Le cheval le fatigue beaucoup.

— Voyons son caractère.

— Volontaire, vaniteux, épris de ses fantaisies.

— Fier, orgueilleux, colère, ambitieux?

— Violent, et d'une souveraine estime pour ses mérites.

— Ses passions?

— Presque nulles, monseigneur, ou bien pâles.

Le personnage frappa du pied.

— Le jeu?

— Non, monseigneur.

— La table, le vin?

— Peu monseigneur.

— Les femmes?

— Nullement, monseigneur.

Le personnage regarda l'abbé dans le blanc des yeux.

— C'est singulier, reprit-il. Je l'ai trouvé aux pieds de cette espiègle de marquise, il n'y a pas une heure, dans le salon.

— Lui ! monseigneur, dit l'abbé en rougissant.

— Lui-même... et lui baisant l'épaule, ma foi, très énergiquement.

Ici le capitaine Raoul jeta sur Rosemonde un regard inquiet.

— Vous êtes fou, lui dit-elle.

Et on continua à observer.

— Monsieur l'abbé, dit le personnage après une assez longue pause, voulez-vous que je résume en quatre mots cette éducation.

L'abbé pâlit.

— Mais non, pas encore, reprit le personnage, et ses principes religieux ?

— Il remplit ses devoirs, monseigneur.

— La belle réponse ! Je vous demande quels sont ses principes, ses convictions intimes, son degré de foi, son degré de dévouement aux croyances religieuses, m'entendez-vous ?

— Monseigneur, dit l'abbé, lui seul peut répondre pertinemment sur ce sujet.

— Allons, reprit le personnage, résumons cette éducation. Monsieur l'abbé de Saint-Yrieix, voulez-vous que je vous dise clairement mon opinion : je vous avais confié l'éducation du marquis et vous en avez fait un... sot, en trois lettres.

L'abbé resta pétrifié, le regard baissé, les bras pendants.

— Comment, reprit le personnage, c'est à cette époque de progrès, d'intelligence, d'élan surnaturel vers l'avenir, c'est à cette époque, où tout remue, tout s'élance vers des régions nouvelles, l'époque de la science et de la philosophie, c'est à l'époque où Voltaire et les encyclopédistes envahissent le monde un flambeau à la main, à l'époque où le roi de France fonde des écoles spéciales,

une époque où il envoie des savants sur tous les points du globe pour fixer les cartes géographiques et célestes d'après des documents certains, une époque de révision et d'analyse, c'est à une pareille époque, monsieur, où vous croyez suffisant pour votre élève, ce jeune homme qui, grâce à moi, vous a été confié, de lui apprendre du latin et du grec, la rhétorique et la théologie, la danse, le dessin et la broderie, c'est-à-dire tout ce qui constitue une éducation rétrograde et puérile ? Comment! lorsque de grandes révolutions menacent le monde, quand les vieux trônes chancellent, quand le sanctuaire est regardé en face sans pâlir, quand il faut des hommes forts et dévoués pour résister à l'œuvre des hommes forts et menaçants, quand les grandes familles ont besoin de chef intelligent et énergique, quand il faut soutenir la société qui s'écroule, c'est alors, monsieur, que vous me représentez un danseur et un latiniste dans la personne de l'héritier d'une haute maison, lui qui doit commander un régiment à son début, lui qui était des-

tiné au maréchalat, et sur lequel, moi d'abord , sa famille, l'église et l'État devions compter? Allons, allons , monsieur, c'est une éducation de pédant et de perroquet que vous avez accomplie et je vous en fais mes sincères compliments.

— Monseigneur, reprit l'abbé que la colère gagnait, je vous rends cet élève préservé encore du contact de toute passion dangereuse. La fatuité n'est pas un vice, c'est un ridicule.

— Eh ! monsieur, répliqua le personnage en lançant dans le brasier de la cheminée les pincettes qu'il tenait à la main, eh ! monsieur le gouverneur, que font ici les passions dangereuses et leur contact? Vous nous la donnez belle , morbleu ! Ce qu'il faut aujourd'hui, ce sont des hommes supérieurs, et, dût votre élève avoir toutes les passions du monde, j'aimerais encore mieux le savoir un méchant garnement avec une haute intelligence, une instruction profonde , un caractère digne , sérieux, que de le retrouver tel qu'il est, c'est-à-dire un niais et un fat à la fois, sans vice ni vertu. Mon-

sieur, apprenez que les passions prouvent au moins de la sève, de l'énergie et qu'elles peuvent de grandes choses.

L'abbé crut prudent de ne rien objecter. Ce langage étrange, dans la bouche d'un homme tel que le personnage noir, l'avait étourdi. Il s'inclina, prêt à se retirer. On le rappela. Il se rapprocha de la cheminée.

— Monsieur de Saint-Yrieix, dit l'homme supérieur, sachez, demain, qui est cette marquise et quels sont ses antécédents ; je me charge, moi, de peser et de mesurer le mérite du capitaine Montaran. Quant au sergent La Rose, on le grisera et on le fera bavarder à cœur joie, afin de connaître à fond son degré d'énergie. Quant à ses fatuités en amourettes, on les provoquera, on les applaudira. Chacun porte un masque; l'art de conduire les hommes consiste en une seule chose principale, dans le secret de les deviner ou de les forcer à se démasquer. Allez, monsieur. Bonne nuit.

M. de Saint-Yrieix, cette fois, prit congé et se

retira. A peine l'abbé sorti, le personnage noir quitta son fauteuil et se mit à se promener en long et en large dans sa chambre, les mains enfoncées dans les vastes poches de son habit, s'arrêtant par fois, frappant du pied, et par intervalle laissant échapper quelques mots, quelques phrases entre-coupées :

— Un bel avenir, ma foi !... le fier militaire !... lui ! l'héritier d'un si grand nom et d'une si haute fortune !... et puis.. toutes mes combinaisons qui avortent... chien de gouverneur ! et cette faible femme... la duchesse... Ah ! j'espérais mieux... Mes beaux rêves ! et de quel mérite auraient été mes plans réalisés aux yeux de... Dévouement, sacrifices, rien ne m'a coûté... rien ne me coûtera encore... je suis à eux... et ils sont à moi... je n'aime pas les yeux clairs et pénétrants de cette marquise qui sent la houri d'une lieue... encore si elle pouvait transformer, transfigurer cette noble nullité... Ce pauvre fat si arrogant et si vain... le capitaine Montaran m'a l'air d'un franc militaire...

mais intelligent... trop intelligent pour un officier de fortune... il donne dans les idées des philosophes... Voltaire les a tous ensorcelés! Quant à La Rose, c'est un mannequin dont on peut se servir au besoin... qu'on peut faire mouvoir à volonté sous le vent de la vanité... allons essayer de dormir... Peste soit du gouverneur à l'eau de rose! imprudente duchesse!... pauvre Dolorès! je lui ai destiné là un singulier mari... allons dormir... impossible! lisons. Ah! les *Provinciales!* beau livre, livre charmant... où on se reconnaît, où l'on aime à se mirer... mais en secret; livre dangereux et ravissant!

Prenant alors un volume parmi ses livres de voyage, le mystérieux personnage s'étendit dans son fauteuil, les deux pieds sur les chenets et se mit à lire des yeux les pages étincelantes d'ironie, de raison et de génie que Blaise Pascal écrivait pour l'immortalité.

Rosemonde laissa retomber la lourde tapisserie.

— Mon ami, dit-elle au capitaine, la comédie

est finie, le public se retire. Gagnez, je vous prie, votre appartement.

— Qui donc est cet homme? reprit Montaran.

— C'est un homme noir extérieurement, dit Rosemonde, mais en dedans d'une lumineuse couleur. Ah! il veut savoir qui je suis! ah! vieux reître, vous voulez connaître mes antécédents? et moi, je vous jure que, tout noir et masqué que vous êtes, il m'arrivera de faire sauter votre masque avant que vous ayez pu toucher au mien. Bonsoir, monsieur de Montaran.

Elle prit un flambeau et alla rapidement s'enfermer dans l'élégant appartement qui lui était réservé. Le capitaine, un peu triste et fort étonné, se décida cependant à se retirer, non sans avoir dit deux ou trois fois à la porte fermée de mademoiselle de Champ-Fleury: Impitoyable! cruelle et désespérante syrène!

L'ÉCOLE MILITAIRE.

VI

Le petit château, situé au bout du parc et nommé la Faisanderie, était un très joli bâtiment, d'une architecture dans le style composite de la renaissance. Quatre tourelles à cul-de-lampe dressaient aux angles leur toiture conique et leurs flèches aiguës. Les murs avaient des encadrements de briques, et chaque fenêtre, coupée en croix par une colonnette et une plinthe, était chargée d'une sculpture admirablement fouillée. Le château avait une

salle basse spacieuse et éclairée par six croisées très hautes, dont les vitrages, morcelés par des bandelettes de plomb, étaient autant de tableaux étincelants d'armoiries et d'arabesques. Le perron était large, supporté par quatre cariatides couronnées de pampres de marbre vert. Une horloge en forme de dôme surplombait l'abside et sonnait à toutes les heures le plus argentin des carillons.

Autour du châtelet s'étendait le parc, coupé de larges allées et semé de pièces d'eau.

Cette retraite, toute aristocratique, était devenue l'école préparatoire où devait se compléter l'éducation du formidable colonel, marquis de Montorgueil.

M. de La Rose avait déjà pris possession de la salle basse qu'il avait transformée en salle d'armes ; c'est-à-dire que le sergent avait déjà accroché aux murailles les carabines, les épées, les pistolets, les gibernes, les sacs et le fourniment de buffleterie qui devaient servir aux démonstrations pratiques.

Le capitaine Montaran avait choisi le salon donnant sur le balcon pour cabinet de travail ; cette pièce était la salle destinée aux leçons de théorie. Quatre chevaux excellents avaient été placés à l'écurie du château ; les deux piqueurs de l'escorte de Montaran en devaient être les gardiens. Sous un hangar donnant sur le parc, une vieille pièce d'artillerie de campagne dormait sur son affût avec tout son matériel de service placé à l'entour.

Le marquis occupait un petit appartement attenant au salon d'étude. Montaran s'était logé dans une tourelle. Le sergent avait pris possession d'une tour pareille, mais plus éloignée du centre du bâtiment. Deux laquais et un cuisinier formaient la domesticité du châtelet.

L'ordre le plus rigoureux avait été donné comme consigne militaire. Nul ne pouvait approcher de la place de guerre sans s'exposer à être sévèrement repoussé.

Depuis vingt-quatre heures on entendait du grand

château, et à intervalles, les roulements du tambour que le sergent battait avec une supériorité de tambour-maître, dans l'enceinte de la Faisanderie. Les heures de travail et d'exercice étaient ainsi marquées.

Adieu donc les dames, les plaisirs délicats, les friandises de la galanterie, les jolies chimères roses et bleues de l'imagination et du cœur. Pour M. de La Rose, pour Montaran et pour le colonel, la vie austère de l'école pratique avait commencé. Nous chercherons à pénétrer, malgré la consigne, dans la place de guerre.

Dans le salon du premier étage, le colonel, en petite tenue militaire, le bonnet de police coquettement posé sur l'oreille, écoutait attentivement les démonstrations de son capitaine, qui parlait depuis une heure d'une voix très animée. La leçon finissait. Le capitaine repliait les cartes et fermait les étuis.

— Colonel, disait-il en terminant, je vous le rappelle encore, la théorie est le bréviaire de l'of-

ficier ; la théorie est l'aliment quotidien, indispensable de tout bon officier ; c'est notre pain spirituel. Le moine a son office à dire tous les jours, pourquoi ? Parce qu'il lui est nécessaire de se reretremper quotidiennement par la prière et la méditation; sans quoi son âme, allourdie, s'affaisse et tombe aux tristes misères de la terre. Ainsi, l'officier, nourri chaque jour de sa théorie, élève son esprit aux combinaisons stratégiques et s'habitue à voir de haut l'art de la guerre dans son ensemble et dans ses résultats. La théorie, c'est l'art, c'est la science ; la pratique, c'est le métier. Or, le métier, la pratique des armes dans le détail est aussi d'une nécessité indispensable, et j'ai l'honneur de vous recommander une parfaite attention aux démonstrations du sergent-instructeur La Rose, cité dans les gardes-françaises comme le meilleur académiste du temps

Après ces paroles, le capitaine salua le colonel, qui, plus d'une fois, hélas ! avait été surpris en flagrant délit de bâillement.

M. de La Rose attendait les deux officiers dans la salle basse. Jamais le sergent n'avait été plus beau de tenue, de prestance et d'animation. Une excellente bouteille de vin de Madère lui était venue en aide pour préparer la souplesse de ses membres et la lucidité de ses démonstrations.

Le petit colonel, en entrant, trouva le sergent au port d'armes, mais sans carabine, planté droit comme un piquet entre deux croisées de la salle, la main gauche collée à la couture de la culotte, la main droite posée par le revers au galon du bonnet de police.

Le marquis, rendant au sergent le salut d'usage, ne put se défendre d'un certain frisson en jetant un coup-d'œil sur la sévérité de cet appareil militaire.

M. de La Rose prit une carabine et la mit aux mains du colonel ; il en prit une autre pour son usage particulier. Montaran s'était assis sur un banc.

— Colonel, dit l'instructeur, la première de tou-

tes les conditions pour un soldat est de savoir se placer.

En même temps, posant deux mains nerveuses sur les épaules délicates du marquis, il lui imprima les deux pouces dans le dos, de manière à le redresser d'un seul coup et à lui faire rentrer brusquement les omoplates.

— Sacrebleu ! dit le jeune Pompée.

— Du silence, mon colonel, du silence ! objecta le sergent.

Et se replaçant devant son élève, l'instructeur, d'un mouvement rapide, plaqua sèchement la main sur le ventre du marquis, passa un pied entre les deux pieds du *sujet*, les lui écarta légèrement, et d'un coup de pouce sous le menton, il lui remit la tête à la hauteur voulue; puis, prenant sa main gauche, il la fit frapper contre la cuisse pour l'y coller, et laissant tomber lourdement la crosse de la carabine à un pouce de l'orteil du pied droit du colonel, il lui mit dans la main l'arme formidable.

Alors, se reculant lestement de trois pas :

— Soldat, dit-il d'une voix hautaine, immobile et attention au commandement.

— Jour de Dieu ! répliqua le colonel ; mais si votre commandement n'arrive pas bientôt, je vais tomber tout d'une pièce. Vous m'avez raidi comme un morceau de bois.

— Silence dans les rangs ! s'écria le sergent instructeur, ou bien je vous f... pour huit jours à la salle de discipline.

Et, de la même voix claire et métallique, il reprit après un coup-d'œil d'observation :

— Rentrez les épaules, rentrez le ventre, rentrez les coudes...

— Tonnerre de Dieu ! dit le colonel qui se croyait obligé de jurer, vous voulez donc faire tout rentrer !... et où diable voulez-vous que tout cela rentre?

— Silence ! du silence au premier rang ! exclama le sergent. Rentrez les talons, rentrez les genoux... Immobile ; la tête fixe ; le regard à quinze pas devant soi... attention au commandement !

Fort heureusement pour l'équilibre du marquis quelqu'un entra dans la salle d'armes. C'était le personnage noir de la veille. Le sergent pâlit de colère. Le capitaine sauta de son banc.

— Monsieur, dit La Rose en s'adressant au nouveau venu, voici le major, commandant la place ; moi, je représente la garnison. Vous n'ignorez pas la consigne sévère, et je suis obligé de vous dire que, si le major l'ordonne, je me vois dans la nécessité de vous mettre à la porte.

L'homme noir sourit, et, s'adressant à son tour au capitaine :

— Monsieur le commandant, dit-il, je vous donne ma parole que j'ai le droit d'entrer ici.

Le capitaine regarda le marquis, qui fit un signe affirmatif.

— Soyez le bienvenu, répondit Montaran tout en regagnant sa place.

Mais le marquis avait perdu contenance, soit fatigue excessive, soit émotion, on le vit pâlir et chanceler.

— Sergent, dit le personnage, votre élève se trouve mal.

Le marquis tombait, en effet, entre les bras du capitaine, qui était accouru. On le déposa sur le banc.

— Chien de corbeau ! disait en lui-même M. de La Rose, il vient ici nous ensorceler.

Cependant le nouveau venu s'était emparé d'une carabine, celle du marquis, et il en examinait la batterie, la maniant et en éprouvant le ressort comme un homme habitué aux armes.

— Diable d'homme ! pensait le sergent, est-ce qu'il connaît les armes ? — Monsieur, reprit-il à haute voix, vous paraissez avoir servi.

— Puisque votre élève ne peut aujourd'hui continuer ses exercices, sergent, donnez-lui la leçon par une démonstration avec un autre sujet. Je suis à vous.

Et l'homme noir se plaça au port d'armes avec une admirable méthode ; l'œil fier, l'attitude martiale.

Le sergent, stupéfait, se mit cependant à commander l'exercice.

— Très-bien, cela ! s'écria-t-il ; bonne tenue, de la précision, de l'ordre dans les mouvements !

La charge en douze temps, la charge à volonté, les demi-tours à droite et à gauche, le pas ordinaire, le pas accéléré, tout fut exécuté avec une rare habileté et une formidable énergie.

— Je vous rends les armes, monsieur, dit l'instructeur, vous pourriez peut-être m'en remontrer au fusil. Passons à l'épée.

Et prenant une paire de fleurets mouchetés, M. de La Rose croisa les fers et les présenta à l'inconnu qui, en homme de salle, choisit le fleuret de dessous.

— Allons, monsieur, dit La Rose, en garde ! habit bas !

On jeta les habits, le combat s'engagea, d'abord par des tâtonnements de fer, des brisements coulés, des caresses de lames ; mais le sergent sentant la supériorité de la main de son adversaire, en vint

aux passes savantes, aux coups d'académistes; il avait affaire à un rude champion. L'homme noir lui rendait tous ses coups, parait toutes ses attaques, ripostait et se livrait à un jeu de fer terrible, sans jamais se découvrir un moment. Ni l'un ni l'autre encore n'avaient été atteints; tout-à-coup, l'œil de l'inconnu lança un éclair, un cri partit de sa bouche, dégageant l'épée et se fendant à fond il boutonna rudement le sergent en pleine poitrine et par deux coups fourrés des plus énergiques.

— Touché ! s'écria M. de La Rose, avec un accent qui tenait de la colère et de l'admiration.

Le combat cessa. Le capitaine s'était avancé, il était pâle et on pouvait distinguer sur son visage une empreinte d'inquiétude très prononcée. Cet homme qu'il ne pouvait comprendre, il voulait le voir en face, le toucher du bout d'un fleuret.

— Monsieur, dit Montaran au personnage, vous êtes à l'épée d'une force surprenante... me permettrez-vous de prendre la revanche que vous devez à mon sergent?

— Oh ! oh ! reprit l'inconnu, l'honneur du corps n'entend pas raillerie, n'est-ce-pas ? Eh bien ! monsieur le capitaine, je suis à vos ordres.

Montaran quitta son habit et sa veste avec une incroyable animation. Le sergent s'approcha de lui et crut devoir lui dire :

— Vous avez de la colère, capitaine, prenez-garde... un coup trop sec peut démoucheter le fleuret.

— Soyez tranquille, reprit Raoul, et d'ailleurs... ajouta-t-il en levant les épaules.

Les deux adversaires s'avancèrent l'un contre l'autre dans une attitude vraiment effrayante. Les lames se touchèrent et frémirent. Montaran (excellente épée !) poussait déjà à fond avec une impatience qui n'échappa point à l'homme noir.

— Monsieur, lui dit celui-ci. Vous me menez fort mal !

Et il se couvrait avec une inconcevable adresse. Or, il arriva que, dans l'action, la chemise du capitaine fut saisie au bras droit par le bouton de l'ad-

versaire qui, voulant le dégager, déchira le linge et découvrit à nu l'avant-bras de Raoul.

— Eh bien ! s'écria le capitaine voyant son adversaire qui abaissait son fer ; ce n'est qu'une chemise déchirée. En garde donc !

Mais l'homme noir avait singulièrement pâli. Son œil ardent ne cessait de se fixer sur le bras nu de M. de Montaran; il finit par refuser de continuer l'assaut, prétextant un éblouissement subit.

— Allons, monsieur, dit Raoul, à une autre fois.

Et il alla reprendre ses vêtements, assez surpris de l'air étrange de son adversaire. L'homme noir, en effet, avait été subitement troublé. Raoul portait sur l'avant-bras droit une sorte de petit tatouage d'un rouge vif et représentant une couronne. Ce signe héraldique avait été vu du personnage mystérieux, et là était toute la cause de cet éblouissement qui était venu le surprendre. Cependant, reprenant par degré son aplomb habituel, l'homme noir s'avança vers le sergent pour lui rendre son

fleuret. C'était un moyen d'échapper à l'attention du capitaine.

— Sergent La Rose, dit-il, vous êtes une fine lame et un très habile homme, je n'ai été qu'heureux.

Puis se retournant vers le capitaine :

— Monsieur, reprit-il, je n'ai pas l'honneur d'être destiné à commander un régiment; mais, si le roi avait daigné m'appeler à ce poste, je vous jure que je serais mort à la peine ou que je serais à l'heure qu'il est le meilleur soldat de son armée.

Et lançant un regard très significatif au marquis, il sortit posément, suivi du sergent qui l'aborda sur le perron en lui disant :

— Qui que vous soyez, monsieur, je vous dois deux coups de bouton, et j'espère que vous me permettrez d'avoir l'honneur de vous les rendre.

— Très volontiers, mon brave, répondit le champion, à quand le rendez-vous?

— A demain, monsieur, mais en plein air, j'aime le terrain.

— Je partage ce goût-là, mon brave adversaire. A demain, dans la grande allée, à cinquante pas d'ici, si vous le voulez bien.

Ils échangèrent un salut et se séparèrent.

Le marquis avait regagné son appartement et il s'y était renfermé, la rage dans le cœur. Montaran avait eu la discrétion de ne pas lui demander des explications, que, probablement, celui-ci lui aurait refusées. Il rejoignit le sergent dont l'étonnement, mêlé de confusion, était visible.

— Pour un homme d'église, dit La Rose, c'est un fameux lapin !

— Qui vous a dit qu'il est homme d'église? demanda Montaran.

— Oh ! par Dieu ! reprit La Rose, il n'y a qu'un curé qui soit capable d'opérer les choses prodigieuses que nous lui avons vu faire, sans compter celles que nous ignorons. Ces gens-là, capitaine, ont des ressources surnaturelles...

— Vous êtes superstitieux à ce point, dit Montaran.

— Tenez, capitaine, vous en penserez ce que vous voudrez ; mais moi j'ai la conviction qu'il n'est rien d'impossible à une calotte d'abbé, ni à un froc de moine. Dans ma jeunesse j'ai connu un curé de village qui traversait d'un bond le vallon de Montargis... au clair de lune.

— Oui, dit le capitaine Raoul, dans la nuit, quand personne n'y pouvait rien voir.

— Vous êtes incrédule, capitaine.

— Moi ? reprit Montaran, je crois à tout.

— Et à rien, par conséquent, mon capitaine. D'ailleurs, le siècle est ainsi : un de ces jours nous nierons le soleil. Cela n'empêche nullement que je n'aie une tendresse excessive pour les philosophes, j'adore Voltaire...

— Vous le connaissez, sergent?

— Beaucoup !

— Ah ! oui, entre hommes d'esprit...

— Vous croyez que je raille, capitaine ?

— Nullement, quoi d'étonnant que deux hommes se connaissent.

— Rien, capitaine, rien : mais ce qui n'est pas d'un mince avantage, c'est d'être connu particulièrement du grand homme qui embarrasse si fort le pape aujourd'hui.

— Vous me conterez cela une autre fois, monsieur de La Rose. Nous n'avons plus rien à faire ici aujourd'hui à ce qu'il paraît. Allons, je donne permission de dix heures à la garnison.

— Merci, commandant ! dit le sergent en portant la main au bonnet.

En quittant l'école militaire, l'homme noir avait regagné les abords du château. Au détour d'une allée il vit venir à lui un adversaire bien autrement redoutable que M. de La Rose. La marquise de Montplaisir se promenait un livre à la main sous les grands chênes de cette même allée où le personnage était entré. L'occasion était belle pour un *à parté*, mais il est d'usage que plus deux personnes ont envie de s'aborder, plus elles évitent d'en avoir l'air. Rosemonde, tout en lisant son livre d'un œil, observait de l'autre l'homme qui passait, et,

comme elle crut, un moment, qu'il se contenterait de la saluer et de regagner le château, elle laissa tomber son livre. L'inconnu se hâta de le ramasser et de le lui rendre. Le moyen employé pour l'attirer avait été parfaitement deviné par lui. Une autre passe d'armes commença donc dans cette allée, mais cette fois avec des lames démouchetées.

— Madame, dit le personnage noir, ce pauvre livre vous tombe des mains... il ne vous inspire pas même de la pitié...

— Mais, au contraire, répondit Rosemonde en reprenant sa promenade et marchant de front à deux pas de son interlocuteur, ce livre est des plus intéressants.

Le fermant tout à fait, elle parut vouloir en cacher le titre à l'homme noir qui n'insista pas un instant pour le connaître.

— Vous aimez les longues promenades, monsieur? reprit-elle. On vous cherchait au château ce matin.

— Vraiment, madame la marquise! dit-il, mais

veuillez être assez bonne pour me dire comment vous avez pu croire que c'était bien moi que l'on cherchait?

— On vous a demandé, monsieur.

— Ah! reprit le personnage, par mon nom?...

Et il regarda de côté la marquise, qui ne s'attendait pas à la singulière objection.

— Il est certain, reprit Rosemonde dont l'embarras le cédait toujours dans l'occasion à quelque merveilleux expédient, il est certain que si, dans le château de Montorgueil, on voulait vous désigner par votre nom, on courrait grand risque de n'être pas compris.

— Comment cela, madame?

— Par la raison toute naturelle que nul de nous, monsieur, ne sait, je crois, le nom que vous portez.

— En vérité, reprit-il, oh! mais c'est bien singulier. Je ne le cache cependant à personne... il est si peu important!

— Un homme de mérite est toujours modeste, monsieur.

— Vous me rendez confus, madame. C'est à moi bien plutôt à vous parler d'admiration.

— Mes admirateurs sont très peu nombreux, et voilà précisément pourquoi je puis les désigner, chacun par son nom.

— Madame, veuillez inscrire le mien sur vos tablettes.

— Avec grand plaisir, monsieur.

— Personne n'en sera plus flatté, madame la marquise.

— Ainsi, monsieur, je vais inscrire...

— Ni plus reconnaissant, madame.

— Je crois à tous vos sentiments, dit Rosemonde qui souriait, parfaitement certaine qu'elle n'obtiendrait rien ou tout au plus un nom d'emprunt.

— Ah! madame quel honneur et quel bonheur d'obtenir votre approbation!

— Vous l'avez tout entière, monsieur. Seulement, elle se donne un peu aveuglément en cette occasion...

— Madame, cette confiance est un excès de bonté.

— Ma bonté, monsieur, ne donne dans aucun excès, je vous assure.

— Voilà de la sagesse ou je ne m'y connais pas. Vraiment, tant de raison avec tant de jeunesse et de beauté, c'est merveilleux !

— Hélas ! monsieur, le visage ment quelquefois bien effrontément...

Rosemonde, à son tour, regarda du coin de l'œil le personnage noir, qui resta d'une impassibilité désespérante.

— Ah ! oui, reprit-il avec un soupir, le mensonge est la plaie de la société ! Que de gens avec un masque aujourd'hui !

— Je suis de cet avis, dit Rosemonde qui entrevoyait enfin avec joie le point délicat qu'elle frapperait. Le monde, à mes yeux, est un grand bal masqué. On y coudoie souvent d'éminents et de dangereux personnages sous les dehors les plus simples.

— Ah! certes, oui, madame, reprit l'homme noir, on ne saurait être trop défiant. Moi, qui ai l'honneur de vous parler en ce moment, je suis très prudent.

— On a quelquefois tant de raisons de l'être! dit Rosemonde.

— L'êtes-vous beaucoup, madame?

— Peut-être autant que vous, Monsieur.

— Mais alors (vous m'effrayez presque), cette prudence est motivée par des raisons délicates...

— Cherchez, monsieur, vous avez le champ libre...

— Eh quoi! madame la marquise de Montplaisir ne peut-elle marcher le front levé et se montrer au grand jour?

— Elle le peut, dit Rosemonde fièrement.

— Eh bien! reprit l'homme noir avec un accent étrange et en s'arrêtant brusquement, qu'elle ose donc lever son masque...

— Volontiers, mais après avoir fait sauter le vôtre, Monseigneur.

Par un bond nerveux, l'inconnu se recula comme si un serpent l'eût piqué au pied ; pâle, les yeux fixes, les dents serrées, il regardait ardemment Rosemonde qui, à son tour, se posant noblement et croisant les bras le regardait. Ainsi placés sous les chênes, dans l'avenue, en plein soleil et le vent frais de l'automne faisant pleuvoir autour d'eux les feuilles desséchées, ils offraient un spectacle étrange. Un peintre qui les eût rencontrés aurait peut-être trouvé là le sujet d'une toile admirable, d'une peinture où la grâce, la noblesse, l'intelligence, la surprise, le dépit et l'effroi se seraient révélés avec un accent saisissant de vérité.

— Que dites-vous là ! reprit l'homme noir à qui la respiration revenait.

— Ignorant votre nom, répondit la fière Rosemonde, je vous appelle par votre titre.

— Mon titre! Qui vous a parlé de ce titre? Qui vous a fait ce mensonge?...

— Oh! parbleu, ne récusez pas la véracité de mon confident.

— Me répondrez-vous?

— Non, dit Rosemonde.

— Eh bien! moi, je vous dis à mon tour que je vous ai devinée... Vous n'êtes pas la femme de qualité dont vous prenez le nom. Vous êtes ici...

— Quoi? reprit Rosemonde.

— Une aventurière!

— L'aventure d'aujourd'hui est assez piquante pour qu'on ne la renie pas.

— Vous raillez!...

— Je vous raille! Pourquoi non? N'êtes-vous pas très plaisant ainsi, pâle de colère contre une femme qui vient de vous appeler...

— Taisez-vous, au nom du ciel! reprit l'homme noir tout hors de lui et presque confus; taisez-

vous et... composons. Vous êtes femme d'esprit, vous êtes même une femme charmante...

— Allez-vous me faire une déclaration? dit dédaigneusement la belle *marquise*.

— Oui, une déclaration, ajouta à voix couverte l'homme noir. Vous avez mesuré d'un coup-d'œil toute l'étendue du ridicule du *colonel*... Chargez-vous de le transformer en homme digne, élevé, sérieux, à la hauteur de sa position..... Vous seule pouvez cette éducation, cette renaissance.

— Voyez, dit Rosemonde, comme les beaux esprits se rencontrent. J'avais eu un instant cette idée... C'était même une sorte de projet arrêté chez moi.

— Eh bien? dit le personnage haletant.

— Eh bien! j'y renonce. D'abord la corvée est trop forte, et puis je ne fais jamais qu'à ma tête... Un conseil donné me répugne à accepter, cela ressemble à une servitude.

— Je vous en prie, reprit d'un son de voix insinuant le personnage.

— Je n'ai aucun intérêt à cela, et j'ignore le grand intérêt que vous y attachez.

— Un intérêt immense. Prenez ce jeune homme pour un temps... Eduquez-le... Soyez pour un an...

— Sa maîtresse? dit Rosemonde avec dédain.

— Je n'ai pas dit cela, madame, ajouta l'homme noir en se mordant la lèvre.

— Et vous avez sagement fait. On verra donc peut-être de protéger votre colonel.

— Ah! vous me rendez l'espoir, la joie.

— Oui, mais j'ai des conditions.

— Lesquelles, madame?

— A qui rendrai-je cet éminent service?

— A lui, madame. A moi... ensuite.

— A vous? Et à qui vous?

Il se fit un instant de silence. Rosemonde, comme pour donner le temps à son interlocuteur de réfléchir, ouvrit son livre.

— Oserais-je vous demander quel est cet ouvrage, madame? dit-il.

— Volontiers, répliqua Rosemonde. Tenez, voyez vous-même. J'ai pris cela ce matin dans la bibliothèque du château.

L'homme noir saisit le livre, et lut au titre :

— *Les Lettres provinciales!* Ah! dit-il en rendant l'ouvrage.

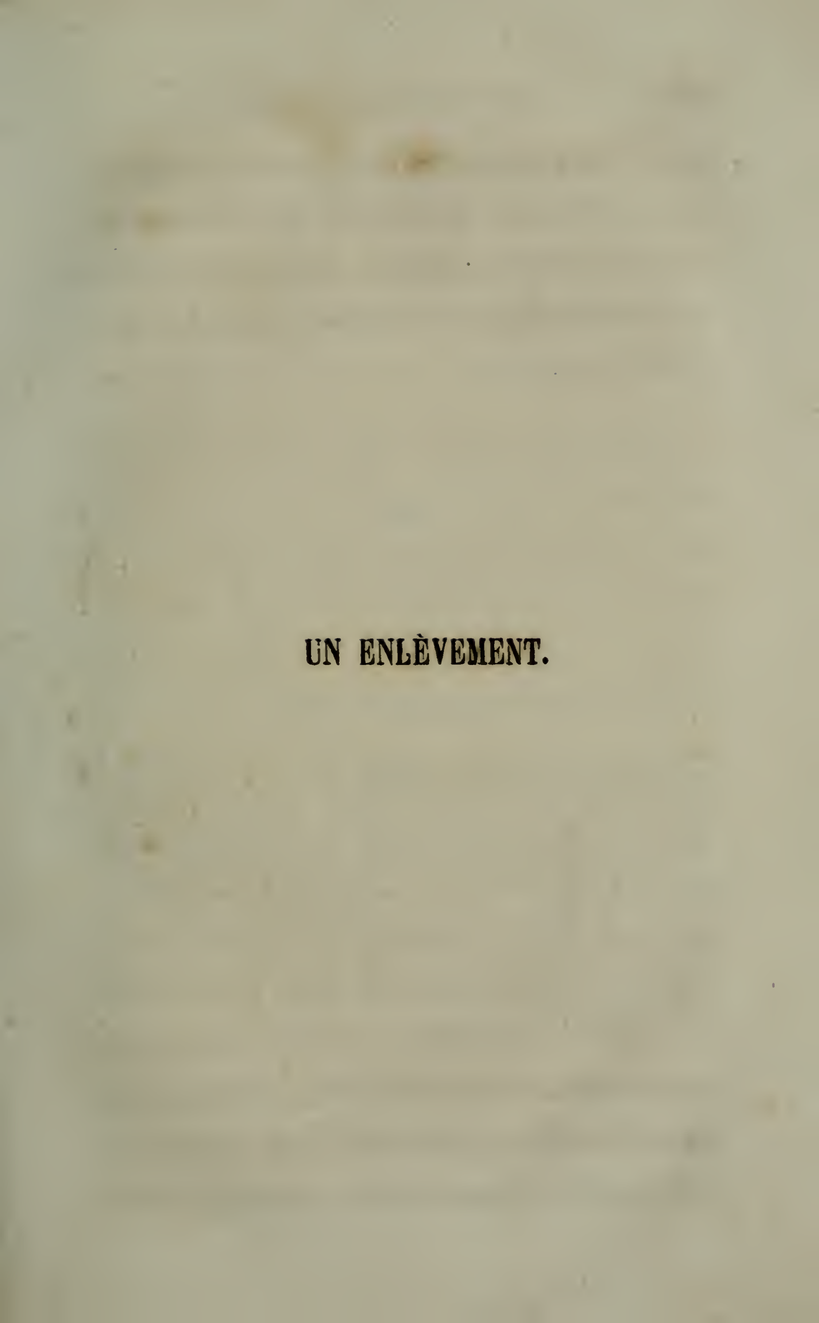
— Je n'ai jamais lu un livre d'un si haut mérite, ajouta Rosemonde; un livre de plus de sens, de plus de malice, de plus de vérité et d'un style plus triomphant.

Le personnage mystérieux baissa la tête. Rosemonde l'accablait de son rayonnant ascendant.

— Rassurez-vous, finit-elle par lui dire en bonne fille; je vous ai deviné, je vous connais... Quant à moi, je ne veux pas garder pour vous un titre et un nom d'emprunt car je suis sûre dès aujourd'hui de votre discrétion... Me cacher devant vous serait de la faiblesse... Je suis Rosemonde de Champ-Fleury, premier sujet au corps

de ballet de l'Opéra de Paris. Adieu, je continue ma promenade et ma joyeuse lecture.

Et, d'un pas assuré, elle se mit à marcher dans la grande allée. L'homme noir s'éloigna lentement.



UN ENLÈVEMENT.

VII

Il n'avait pas été difficile à Rosemonde de deviner, à travers la sérénité apparente de mademoiselle de Fontarabie, un grand fond de tristesse dans l'âme de cette belle et noble personne. Mais l'amitié entre elles était de trop fraîche date pour amener déjà des confidences. Dolorès avait sur elle-même ce que l'on nomme *un grand empire*. Les natures d'élite manquent rarement d'énergie. Dolorès puisait la sienne dans la solitude de sa

vie. Isolée, occupée, libre de toute déférence dans le délicieux appartement qui lui était donné, elle se trouvait plus forte, elle tenait tête plus courageusement aux prévisions tristes ou menaçantes de l'avenir.

Rosemonde était parvenue, à force d'art et de séduction, à pénétrer dans ce beau cloître, habité par la grâce et la pureté. Mademoiselle de Fontarabie avait consenti à la recevoir chez elle, mais les visites étaient rares et abrégées presque toujours par la volonté d'un sablier posé sur une table, et qui indiquait par une jolie fontaine de sable rose que l'heure fuyait impitoyablement. Rosemonde eût bien voulu retourner une fois le sablier pour doubler la demi-heure; mais, soit respect, soit probité de cœur, elle n'avait point osé y toucher.

Le lendemain du jour dont il a été question, la *marquise* de Montplaisir avait trouvé Dolorès chez elle plus préoccupée que de coutume. Elle risqua

quelques questions auxquelles on répondit d'abord assez vaguement.

— Il me semble, mademoiselle, reprit Rosemonde, que, si quelqu'un au monde doit bénir son étoile, c'est la personne qui m'écoute en ce moment.

— Madame, dit Dolorès en entr'ouvrant la fenêtre du balcon, regardez, je vous prie, le beau coucher de soleil. Toutes les montagnes sont en feu de ce côté ; ces derniers rayons pourpre et or, sur la neige des pics élevés que l'on distingue d'ici, sont d'un effet admirable.

C'était répondre par une échappée très évidente. Rosemonde changea de stratégie.

— Oui, dit-elle, voilà un spectacle splendide. Que de grandeur dans la nature ! Je ne comprends pas comment on peut se décider à habiter les villes, même Paris. La vie à la campagne est cent fois préférable sous tous les rapports. A la campagne il semble que le cœur et l'imagination soient plus à l'aise..... Si j'avais

le moindre chagrin, je ne quitterais jamais les champs.

Dolorès regarda la *marquise,* et bien vite reporta son regard vers l'horizon enflammé et sur les montagnes.

— Hélas ! mon Dieu, quand je dis que je n'ai pas de sujets de tristesse, je mens peut-être, ajouta Rosemonde. Qui n'a pas les siens ?

Dolorès ferma la fenêtre, et reprit son fauteuil, près d'une table chargée de canevas, de bobines de soie et de belles fleurs dans un vase du Japon. Rosemonde continuait ainsi :

— La vie du grand monde pour une pauvre veuve est souvent fort pénible. Une jeune femme dans l'état de veuvage est le point de mire de tant d'observations, et souvent de tant de malveillance! Il n'est pas de fat un peu à la mode qui ne se croie obligé de lui plaire, ou d'établir partout qu'il lui plaît à la folie. Et puis, franchement, avec de la jeunesse et une position, on a un cœur... et que faire de ce pauvre cœur au bout de quelques an-

nées d'isolement?... Le veuvage, décidément, a bien ses ennuis.

— Madame, reprit avec beaucoup de calme Dolorès tout en brodant de la tapisserie, madame, auriez-vous le projet bien arrêté de vous remarier?

— Hélas! mon Dieu, je devrais repousser cette idée. J'ai été victime déjà de toutes les illusions d'un mariage qui paraissait superbe, cependant...

— Vraiment! dit Dolorès en brodant avec distraction. C'était sans doute un mariage de convenance, une alliance arrangée et signée d'avance entre deux familles.

— Oui et non, mademoiselle, dit Rosemonde. On m'avait bien déclaré que je n'aurais pas d'autre époux que M. de Montplaisir; mais il était doué de hautes qualités, il faut être juste. Ses défauts étaient grands aussi... S'il m'avait complètement déplu, j'aurais été la plus malheureuse créature, puisque j'étais forcée de l'accepter; ou bien je

me serais révoltée... et Dieu sait se qu'il en serait advenu.

— Vous vous seriez révoltée, madame, contre de saintes volontés! reprit Dolorès en oubliant sa tapisserie.

— Saintes ou non, j'avoue, mademoiselle, que j'aurais fait le démon contre ces volontés là..... Oui, le démon..... j'aurais fait des diableries.... puisqu'un mariage forcé est un enfer, comme on dit.

Dolorès pâlit et devint rêveuse.

— Mademoiselle, reprit Rosemonde, tout le monde n'a pas le bonhenr qui vous environne : belle, admirée, dix-huit ans, une immense fortune, un nom illustre, une haute éducation; mais c'est magnifique, et vous aviez bien le droit, avec tous ces avantages, de choisir vous-même un noble époux, un homme selon votre cœur et vos idées...

— Moi, madame? dit vivement la jeune fille, je ne l'ai nullement choisi.

— On vous l'a imposé, mademoiselle? répliqua Rosemonde en fixant sur elle ses yeux clairs et pénétrants.

— Je l'ai accepté, dit l'Espagnole.

— Accepté? quand on est mademoiselle de Fontarabie! ajouta Rosemonde.

Deux larmes roulaient des yeux de Dolorès, qui s'était hâtée de reprendre sa broderie. Ces deux larmes tombèrent sur ses belles mains blanches. Elle en eut de l'effroi et voulut se lever.

—Non, reprit Rosemonde, non, ma noble amie. Écoutez-moi bien : j'ai un peu la science du cœur; en fait de sentiments secrets, je suis un peu sorcière. Ne vous effrayez pas ; je vous parlerai un langage orthodoxe et très naturel. Non-seulement vous n'acceptez pas librement le mariage qui vous est imposé, mais encore, dans votre for intérieur, vous avez horreur de ce mariage.

Dolorès redressa la tête, regardant Rosemonde avec ébahissement.

— Oui, oui, reprit celle-ci, regardez-moi bien ;

je n'ai rien de surnaturel sur le visage, mais j'ai un bon coup-d'œil, et j'ai lu dans votre âme beaucoup mieux que vous ne pouviez le penser. Vous n'avez pour le marquis, votre fiancé, que du dédain, et, pauvre ange, vous vous mourez sourdement de chagrin ; la pensée de devenir la femme d'un homme parfaitement ridicule vous tue..... Osez dire le contraire, ma noble amie !

Mademoiselle de Fontarabie suffoquait de larmes. Rosemonde lui prit les mains. Elles s'embrassèrent sans plus ajouter une parole. Tout était dit, expliqué, reconnu. Pour la première fois de sa vie, Dolorès venait d'épancher sur le sein de l'amitié l'amertume de son cœur.

— Allons, reprit la *marquise* après dix minutes de silence, du courage et de l'espoir. Voyez, Dolorès, voyez comme le coucher du soleil est beau sur la montagne ; que de gloire et de sérénité ! Je suis un peu païenne, moi, je crois aux augures : cette douce confidence du cœur, qui vient d'avoir lieu en face de ce beau ciel, si rayon-

nant, si limpide, cette confidence amènera des jours heureux.

— Madame, s'écria Dolorès, que Dieu vous entende !

En descendant le grand escalier du château pour se rendre à son allée favorite dans le parc, Rosemonde fit ce raisonnement qui ne manquait pas de logique : la noble Castillane pour qui je commence à ressentir une affection sérieuse, déteste le marquis ; le *monseigneur* noir dont je me défie beaucoup et pour qui j'éprouve de la répulsion, tient, je ne sais pourquoi, à ce mariage, il l'a résolu, et il est très puissant. J'ai presque promis à cet homme noir de me charger de l'éducation du marquis pour le rendre digne de tous les avantages de sa position et de son avenir ; mais je me suis encore plus promis à moi-même de protéger Dolorès et de la sauver... Je ne refuse pas de tenter quelque chose pour ce ridicule colonel qui, probablement est un fat incorrigible ; mais je refuse encore moins mes soins à Dolorès,

qui est une admirable personne. Or, si je les laisse tous deux ici, rien n'est possible pour le marquis, et tout est dangereux pour ma nouvelle amie. Le colonel restera *indécrottable* et *indécrotté,* et tout sot qu'il est, Dolorès sera forcée de l'épouser. Il faudrait pouvoir enlever la noble fille de ce château... Oui, mais mademoiselle de Fontarabie courant le monde sous le protectorat d'une danseuse de l'Opéra, est perdue de réputation... Ah! quelle idée! si j'enlevais le marquis!...

Rosemonde était déjà dans la grande allée des chênes, quand cette idée lumineuse lui sauta aux yeux. Elle en eut comme un éblouissement. Continuant ensuite à marcher et à réfléchir, elle reprit de la sorte son raisonnement : « Enlever le marquis! je crains peu pour ma réputation ; il n'y a personne d'assez ridicule à Paris pour se loger dans la cervelle que ce petit sot puisse être ou devenir mon amant. D'autres dangers se présentent. Le marquis est gardé à vue, dans son école militaire, par Montaran et La Rose. Or, Montaran

est une intelligence et un homme de grand cœur; il est amoureux de moi aux trois quarts; en supposant que je puisse lui arracher le marquis des mains, il se livrera plus tard à de furieux accès de jalousie. D'un autre côté, M. de La Rose qui baise si tendrement les mains de mon nègre, est un rigide geôlier. Je crains peu sa vengeance, sa vanité blessée... mais je crains son œil vigilant, sa souplesse, sa force, son agilité... Il fait autour de la place une rude garde. N'importe; le projet est grand, il est audacieux, il a un noble but; il est digne de moi. Il faut ici un jeu de machines, un changement à vue, quelque chose de surprenant et de merveilleux comme sur mon royal théâtre de l'Opéra. »

Et, dans son enthousiasme, elle marchait d'un pas triomphal sur les feuilles desséchées qui jonchaient la grande allée, sa longue robe flottante, l'œil brillant, son joli chaperon de feutre gris, garni de plumes blanches, coquettement posé sur

l'oreille, comme une belle et charmante fille qu'elle était.

— Sans doute, reprit-elle, tout cela est fort beau; mais si je ne parviens à enlever le marquis et si je ne puis me décider à persuader Dolorès de fuir avec moi, qui enlèverai-je, car il faut nécessairement enlever quelqu'un d'ici? La duchesse?.. Allons donc! c'est le monseigneur noir qu'il faudrait prendre, et au besoin, je l'aurai cet oiseau et et je l'emporterai dans une si bonne cage qu'il en aura pour dix ans de réclusion.

Et, toute joyeuse, elle frappa dans ses mains comme frappaient pour elle à l'Opéra les plus huppés gentilshommes de la cour, comme aurait frappé pour elle, à Lyon, le public *idolâtre*.

Une heure après, Rosemonde, retirée dans son appartement, donnait des ordres à son nègre. La nuit était venue. La *marquise* de Montplaisir; prétextant une affreuse migraine, avait demandé à souper dans son petit salon et absolument seule, faisant agréer mille excuses respectueuses à ma-

dame la duchesse de Montorgueil. Le nègre était devant sa maîtresse et attendait l'ordre de se retirer.

— Va, Lily, dit-elle, et suis bien exactement tout ce que je t'ai expliqué. Il te faut une heure et demie pour te rendre d'ici à Moulins ; à neuf heures et demie ma voiture de voyage, qui est toute prête à partir, se rendra de l'auberge du Faisan-Royal, sous les murs du parc, au lieu que je t'ai désigné ; quatre chevaux, entends-tu, Lily, et les plus vigoureux des écuries de la poste ; deux postillons et douze livres à chacun pour boire et surtout pour aller grand train.

Le nègre partit. Rosemonde, sans perdre un moment, prit plusieurs lettres qu'elle avait écrites, les serra dans un beau portefeuille de satin rose, lamé d'argent et descendit dans le parc par un escalier dérobé. Le temps était magnifique ainsi qu'on l'a vu par le coucher du soleil ; une lune complaisante et douce éclairait les bois et les vallées. La *marquise* gagna l'avenue qui con-

duisait à la Faisanderie et marcha résolument de ce côté.

Dans ses prévisions, elle était presque sûre de rencontrer le sergent sur le *chemin de ronde*, attendu que M. de La Rose, après avoir donné la journée au noble métier des armes, avait coutume de donner les soirées à la recherche de quelque galante aventure. Il y avait au château assez de jolies femmes de chambre pour émoustiller le cœur du sensible sergent en attendant mieux, car il ne renonçait nullement à ses conquêtes en haut lieu.

Rosemonde arrivait donc à peine près des grilles de la Faisanderie, que l'amoureux sergent se montra au rond-point de trois allées. Le frôlement d'une jupe l'attirait comme don Juan dont Figaro nous a vanté si spirituellement l'ouïe et l'odorat.

La marquise, feignant d'avoir peur, s'arrêta, puis, se retournant, se mit à marcher à pas précipités. Si Rosemonde l'eût voulu, légère comme une

abeille, elle eût distancé le sergent et l'eût laissé bientôt en face du visage de la lune, solitaire et désespéré. Mais la nymphe la plus svelte de l'Opéra voulut bien, ce soir-là, se laisser atteindre par le bel *Actéon*.

— Quoi! madame la marquise, exclama le sergent étourdi de sa capture, vous ici!... Vous-même! arrivée et voulant fuir sur vos pieds de déesse?

— Monsieur de La Rose, reprit-elle en jouant une grande émotion; c'est vous que je cherchais... J'avais cru me tromper et je fuyais...

— Vous me cherchiez, divine femme?

M. de La Rose mit un genou en terre et s'évertuait à faire la conquête de la main de la marquise, apparemment par souvenir de son bonheur au Faisan-Royal.

— Oui, vous-même; mais de grâce, relevez-vous. Nous n'avons pas un instant à perdre.

— Pas un instant à perdre, séduisant Cupidon? s'écriait le sergent.

— J'ai à vous demander, Monsieur...

— Mon cœur, madame?

— Je l'ai, je le sais.

— Ma constance, marquise?

— Je l'aurai, j'en suis sûre.

— Ma valeur, charmante reine?

— J'y compte. Mais aujourd'hui c'est un important service que je réclame de votre dévouement.

— Un service? dit La Rose qui espérait mieux déjà. Parlez, madame.

— Vous avez des chevaux dans les écuries de l'*école* militaire?

— Quatre, madame, et qui n'ont rien à faire, attendu qu'on n'en fait rien.

— Sellez et bridez un cheval à l'instant, Monsieur; voici une lettre pour M. le commandant de place de Moulins. Il faut la lui porter sur-le-champ et la lui remettre en mains propres... de ma part. Il s'agit de faire arrêter cette nuit-même un homme très dangereux pour moi et qui se trou-

vera, au reçu de ma lettre, à Moulins, sous la main du commandant.

— Très dangereux pour vous, adorable marquise, dit le sergent en portant la main à la garde de son épée. Mais je vais à l'instant l'embrocher comme un oison ou lui couper les oreilles ; à votre choix, madame.

— Je préfère le faire arrêter, dit la marquise. Monsieur, je vous demande ce service au nom de ma sûreté personnelle, et je connais votre courtoisie.

Le sergent s'inclina, le chapeau à la main.

— Partez, dit Rosemonde, et sans souffler un mot de cela à votre capitaine,

— C'est une infraction à l'ordre, madame, reprit l'amoureux sergent ; mais... vous le voulez!...

— Ma reconnaissance, Monsieur...

Rosemonde n'acheva pas. Elle baissa les yeux, et M. de La Rose, ébloui de la reconnaissance qui suivrait le service, se dirigea avec prudence

vers l'écurie du Châtelet. Le cheval fut enharnaché dans un tour de main; le sable de la cour amortissait le bruit des pas. Le sergent reçut la lettre pour le commandant de Moulins, et cette fois, heureux et fier, il put baiser une des plus belles mains du royaume. On la lui abandonna sans pruderie, et il reconnut bien cette main à la finesse de la peau et à l'élégance de la forme, le charmant et spirituel amoureux qu'il était.

Dix minutes après, M. de La Rose, sorti du parc par une porte dérobée, galopait sur la route de Moulins, le cœur en fête et la tête perdue.

— Et d'un! dit Rosemonde en écoutant le bruit du galop du cheval.

Elle s'avança jusque dans la cour de la Faisanderie. La grille était restée entr'ouverte. Un laquais ne tarda pas à passer; il vit une femme et s'approcha.

— Que fait le capitaine Montaran? demanda osemonde.

— Madame la marquise, répondit en souriant le laquais, qui l'avait reconnue, le capitaine écrit en ce moment dans sa chambre.

— Que fait le colonel ?

— M. le marquis soupe dans son appartement, en tête-à-tête avec son perroquet.

— Portez-lui ce billet, dit Rosemonde, et remettez-le lui secrètement. Voici un cachet d'or pour m'assurer de votre discrétion.

Elle lui mit un louis dans la main. Le laquais était trop dévoué à son jeune maître pour le priver de la merveilleuse bonne fortune qui l'attendait. Le billet fut remis avec toute l'adresse et le mystère voulu. Oubliant son perroquet, le colonel lut ce qui suit, écrit d'une main rapide et qui paraissait avait été fort émue :

« Votre réclusion me fait mourir de chagrin...
« Quand cesserez-vous ces études et ces exercices
« d'enfant ? Dussiez-vous me croire folle, je viens
« vous délivrer. Venez, je vous attends sous les
« *murs de votre forteresse*. Si vous ne pouvez vou

« échapper... mettez le feu aux rideaux de votre « appartement... criez au secours, et, au milieu « de l'échauffourée, sauvez-vous.

« A vous pour la vie, si vous venez. »

Le billet était signé : Marquise DE MONTPLAISIR. Le colonel en croyait à peine ses yeux. Cependant il ne relut point le billet ; mais, renvoyant ses gens, sous je ne sais quel prétexte, il prit son perroquet, le plaça sur le poing gauche, et, saisissant un flambeau de la main droite, il alluma les franges d'un grand rideau de bazin, qui flamba tout-à-coup comme un feu d'artifice. Poussant alors des cris d'épouvante, le marquis et son perroquet se précipitèrent, sans se quitter, dans l'antichambre, et, tandis que toute la maison se ruait dans le lieu de l'incendie, Rosemonde, cachée dans la pénombre d'un grand vase et d'un if, près de la grille, recevait les deux fuyards, échappés aux flammes, et les entraînait vers une porte dérobée, la même que le sergent avait ouverte. Le marquis, ivre de joie, se laissait conduire par la

divine apparition et se laissait mordre le doigt jusqu'au sang par l'oiseau américain, que l'épouvante rendait féroce. Le colonel marquis de Montorgueil, comme on le voit, était destiné à verser son sang sur tous les champs de bataille.

Au lieu désigné, à six cents pas du château, une charmante voiture de voyage, parée de tous ses agrès, et attelée de quatre chevaux de poste, attendait dans l'obscurité. Un nègre parut, une lanterne à la main : c'était Lily. Dans la voiture, une jeune femme était déjà assise : c'était Zéphirine, femme de chambre de la *marquise*. Étourdi, mais ravi de joie, le marquis hésitait.

— Montez, dit Rosemonde, montez, Monsieur, car c'est moi qui vous enlève.

Il s'élança dans le carrosse, où la marquise le suivit avec la légèreté d'une chevrette. Lily, armé de sa lanterne, grimpa sur le siége. Le signal fut donné, et les quatre vigoureux chevaux emportèrent à fond de train cette bienheureuse voiture, qui transportait à Lyon un nègre, une

femme de chambre, un petit colonel de vingt-et-un ans, une belle et spirituelle danseuse de l'Opéra, et un gros perroquet rouge et vert, arrivé des Florides depuis huit jours, tout exprès pour assister à ce joyeux enlèvement.

Ce que devint M. de La Rose, le voici :

Il avait remis lui-même, et avec une fidélité militaire, la lettre de la dame de ses pensées à M. le baron de Pitiviers, major et commandant de la place de Moulins. Cette lettre était écrite à peu près en ces termes :

« Monsieur le major, M. de la Rose, porteur de ma lettre, est le plus brave militaire de l'armée et le plus galant des sous-officiers aux gardes-françaises. C'est de cette fleur de galanterie même que j'ai à me plaindre aujourd'hui. M. de La Rose, follement épris de ma personne, me barre le passage et menace de m'enlever au moment où la ville de Lyon compte sur moi pour donner le spectacle d'un ballet à M. le maréchal duc de Richelieu, à son retour d'Espagne, et qui traverse le Lyonnais.

Veuillez, monsieur le major, prier M. de La Rose de garder les arrêts chez vous pendant quarante-huit heures. J'aurai le temps ainsi, de me rendre aux vœux des Lyonnais, mes honorables admirateurs.

Agréez, etc., etc.

« ROSEMONDE DE CHAMP-FLEURY,
« du corps de ballet de l'Opéra. »

Le premier soin de M. le baron de Pitiviers fut donc de s'assurer de la chevaleresque personne du beau sergent, qui passa deux jours au fort de Moulins.

D'autres lettres avaient été laissées au château de Montorgueil par Rosemonde qui savait son monde autant que personne. L'une était adressée à la duchesse pour la remercier de son hospitalité et pour la rassurer ; l'autre à Dolorès pour lui apprendre qu'elle était libre de refuser un époux qui enlevait une danseuse ; l'autre à l'homme noir pour lui annoncer que, selon ses intentions, on commençait, dès ce jour, un bon système d'éducation

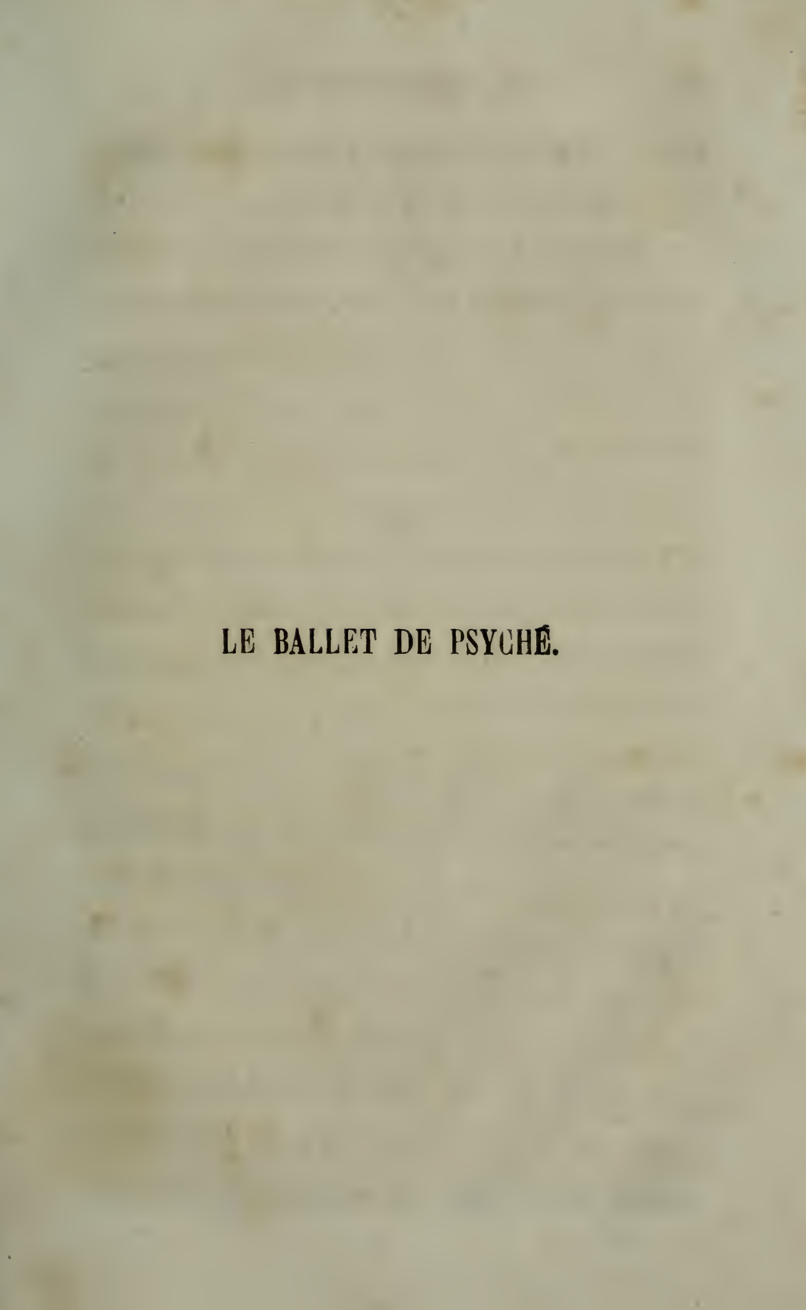
pour le marquis ; enfin la quatrième portait l'adresse du capitaine de Montaran. La voici :

« Mon ami, j'enlève votre colonel du milieu des flammes. Il a vu le feu, c'est assez pour sa gloire ; il part avec moi, c'est assez pour sa renommée. Mais son éducation est incomplète, et je crois franchement vous rendre service en me chargeant de la perfectionner. Rassurez-vous, ami, il n'en coûtera rien ni à ma réputation, ni à ma moralité, ni à mon cœur, ni à l'attachement profond que je vous ai voué. Je vous attends, à Paris, dans quinze jours, à ma petite maison des champs, près de Villeneuve-Saint-Georges-sur-Seine.

« A vous, mon brave et bien cher capitaine,

« ROSEMONDE. »

« *P. S.* Je vais rejoindre le public idolâtre de la seconde ville de France. »



LE BALLET DE PSYCHÉ.

VIII

La ville de Lyon est fort belle et d'un aspect grandiose, quand, des hauteurs qui l'environnent, on la découvre tout-à-coup dans la presqu'île où elle est assise. Ces deux fleuves serrant les flancs de la ville ; ces collines de verdure et de grands bois formant amphithéâtre au bord des eaux ; ces lointains lumineux du côté du midi et qui font pressentir le pays du soleil ; à l'est, les vagues dentelures de la chaîne des Alpes qui se fondent

dans les airs, tout cela est d'un effet saisissant pour quiconque a de l'âme et de la pensée.

Pourtant, il faut en convenir, la seconde ville de France est attristée encore à son centre par un réseau de rues noires et tortueuses peu en harmonie avec le développement de ses quais et la grandeur de ses fleuves. Le cœur de la ville, le vieux Lyon, est d'une sombre physionomie pour tout étranger ignorant que ces maisons hautes, bâties de pierres grisâtres, n'ayant ni cour, ni vestibule, servies en dedans par un escalier massif, obscur et tournant sur lui-même, que ces maisons, d'un aspect si pénitentiaire, recèlent, parfois, de riches argentiers et de fort belles personnes, dames ou ouvrières.

Ne cherchons pas à étudier la physionomie morale de Lyon ; au milieu de nos recherches psychologiques, nous trouverions le marchand dans toute l'énergie du mot. Oui, Lyon est un marchand, et à Dieu ne plaise que nous trouvions cela mauvais ! C'est un riche marchand, c'est l'ancien négociant français, fort honnête homme, je le crois, fort bou-

reux, je l'espère ; mais enfin le travail des affaires agit sur son humeur et ses idées; il tend au positif par une attraction dominatrice; il fouille beaucoup et souvent son coffre-fort, peu son imagination, tout aussi douée probablement que celle de tant d'autres. Quant à son cœur, pourquoi ne s'en préoccuperait-il pas? Lyon, le marchand, peut fort bien ne pas aimer l'or pour l'or ; il a des entrailles, et, tout en travaillant au plus grand développement possible de son industrie; il a pour but la famille et la patrie, ces deux moteurs des grandes choses.

A tout prendre, la ville de Lyon est loin d'avoir une physionomie banale ; son vieux quartier même, repoussant au premier abord, est empreint d'un caractère digne des études de l'artiste.

La lumière joue étrangement dans ces rues étroites, sur ces façades assombries où se multiplient de lourdes fenêtres grillées d'un gros treillis de fer. Des brouillards rougeâtres tombent souvent sur la ville ; alors des teintes sévères, des tons bizarres se mêlent et colorent fortement le tableau ;

les angles s'adoucissent dans la brume grise et rouge, les frises des toits se fondent dans l'humide; tout est flottant et indéfini ; on vit dans un fantastique de couleurs et de formes qui porte à une rêverie désordonnée, mais calme cependant, et dont on ne se hâterait pas de sortir sans l'aiguillon des affaires.

Lyon a-t-il des monuments? Un Lyonnais vous répondra tout de suite : « L'Hôtel-de-Ville, l'église métropolitaine de Saint-Jean et l'hôpital-général. » S'il est sage et homme de goût il s'arrêtera là. Le reste est de la maçonnerie se donnant des airs d'architecture. Les grandes façades de la place de Bellecour, par exemple, n'ont-elles pas cette vanité extravagante? Ces deux grands corps de maisons plates, se regardant éternellement d'un bout de la place à l'autre, sont-ils autre chose qu'une large bâtisse entreprise par commandite et dans un but de location?

Soyons sincères et avouons que toutes les fois que l'*utile* veut trop prédominer dans une œuvre

quelconque, l'art se retire et va porter ailleurs la sévérité de ses formes et les grâces de ses fantaisies.

La fondation de la métropole de Saint-Jean remonte aux premiers siècles de l'Eglise. Lyon était primat des Gaules à l'époque du Bas-Empire, et il n'a pas renoncé à cette dignité archiépiscopale, bien que de cette suzeraineté ecclésiastique il ne lui reste qu'un bel édifice gothique-roman, un chapitre de chanoines portant le camail rouge, bordé d'hermine et un archevêque qui, presque toujours, reçoit de Rome le chapeau de cardinal.

Louis XIV fit beaucoup pour Lyon (Colbert aimait cette ville). Sous le règne du grand roi, l'Hôtel-de-Ville, fondé par Henri IV, fut achevé. Les quais s'élargirent devant les belles maisons qui s'élevaient, l'hôpital-général dressa son dôme géant, et la place Bellecour, ornée de deux autres façades et de la statue équestre de Louis-le-Grand, fut ouverte aux admirations et aux loisirs des bons Lyonnais.

Sous le règne de Louis XV, en l'an 1758, dont il est question ici, la ville avait peu changé d'aspect. Contenue encore dans sa presqu'île, comme du temps de Colbert, elle ne songeait nullement à aller envahir la rive gauche du Rhône, à mordre le rivage du Dauphiné. Aujourd'hui, il n'y a pas de raison pour que la seconde ville du royaume ne s'avise un jour, par une large ouverture de compas, de tracer une hardie demi-circonférence de plusieurs lieues, sur l'Ain et l'Isère, et ne trouve très bon d'appeler cette enclave *département du Rhône*, comme le reste de son territoire.

D'autres préoccupations agitaient la ville, un soir d'automne de l'année 1758; M. le maréchal duc de Richelieu, gouverneur des provinces de Guienne et du Languedoc, revenait d'Espagne, où il avait dignement soutenu l'honneur des armes du roi, et il s'arrêtait à Lyon pendant quarante-huit heures. Le vainqueur de Mahon était digne de la plus haute réception. D'ailleurs le maréchal avait une de ces célébrités exceptionnelles et auxquelles

il n'est pas donné à tout maréchal d'atteindre. M. de Richelieu, à soixante ans, était encore un des hommes les plus aimables et un des plus irrésistibles grands seigneurs de son temps. Les dames de Lyon le savaient tout aussi bien que mesdames de Versailles et de Paris. En conséquence, il y eut des volontés énergiquement exprimées et qui furent d'une influence décisive sur les délibérations de MM. les consuls, échevins et notables de la bonne ville. La réception devait être splendide et en harmonie avec tous *les triomphes* de M. le maréchal. Ce que femme veut, Lyonnais le veut aussi; et d'ailleurs les femmes d'alors savaient si bon gré à M. de Richelieu de ses succès sur tous les champs de bataille !

Nous laisserons la ville à toute sa joie et M. le maréchal à tout le charme de la réception qu'on lui faisait, pour nous occuper d'un fort joli spectacteur placé dans une loge du rez-de-chaussée d'avant-scène au grand théâtre de Lyon, le soir même de l'arrivée du vainqueur de Mahon.

On avait joué *Bérénice*, c'est-à-dire la fleur de la galanterie tragique. Le spectacle devait finir par des cantates et surtout par un ballet ardemment désiré. Paris et Versailles avaient, dieu merci, assez applaudi *Psyché et l'Amour;* Lyon avait bien ses droits aussi aux suprêmes voluptés de ce ballet, le plus délicatement passionné qui fut jamais.

Comme nous l'avons dit, un tout jeune et très-élégant spectateur occupait une loge d'avant-scène, ras du parquet du théâtre, une de ces loges dites grillées d'où l'illusion de l'optique est impossible, mais d'où l'on peut se livrer à bien d'autres illusions. Il était seul dans cette loge louée à grands frais, ce qui déjà ne paraissait pas sans importance au public en ce jour de solennité. De cette loge, une petite porte, masquée par un rideau de damas, communiquait au théâtre. Mais le spectateur ignorait encore ce privilège exorbitant de sa loge. Tout entier aux préoccupations de la soirée, il ne cessait de porter ses regards curieux

sur tous les points de la salle, parée des plus belles et des plus nobles dames de la province. M. le maréchal surtout attirait l'attention du spectateur solitaire. Il l'avait en face de lui, dans une loge d'avant-scène aussi, mais au premier rang, une loge royale par sa magnificence. Ce beau personnage, ce grand air, ce cordon bleu si noblement porté, cette haute renommée de grand seigneur, tout cela montait singulièrement à la tête du spectateur du rez-de-chaussée. Ne tardons pas à le nommer, on a bien reconnu en lui le marquis Pompée de Montorgueil.

Transporté à Lyon dans la chaise de poste de Rosemonde, qui toujours restait pour lui madame de Montplaisir, le colonel Pompée s'était logé au même hôtel où son charmant ravisseur occupait un appartement. Il avait expédié un courrier à sa noble tante du premier relais de poste, et, grâce à Dieu, son valet de chambre était revenu de Montorgueil avec une riche provision de hardes et une bourse princière. Le mar-

quis était donc en mesure de faire face à tout évènement.

Le joli côté de sa position, c'est qu'il ignorait complètement l'existence d'une Rosemonde de Champ-Fleury, en sorte que, tout entier à son amour, il attendait, ce soir-là, madame la marquise de Montplaisir, qui avait bien voulu lui faire l'honneur de l'admettre, lui colonel, dans la loge qu'elle avait louée. Mais, en galant raffiné, le marquis l'y avait précédée et il l'y attendait avec le bouquet le plus rare et le plus pyramidal qu'on avait pu trouver dans la seconde ville de France.

La marquise avait fait prévenir son protégé qu'elle ne paraîtrait qu'au ballet; en sorte que le colonel Pompée avait pris patience pendant l'opéra, distrait même très souvent par le beau spectacle de la loge où trônait M. de Richelieu.

Le ballet commençait; la marquise n'arrivait pas. Le colonel fut sur le point de quitter le spec-

tacle; mais la brillante cour de Psyché défilait devant lui, et, comme il ne connaissait les ballets d'opéra que par les relations très réservées de sa tante et de M. de Saint-Yrieix, son gouverneur, il resta.

Heureuse époque où l'on se passionnait si galamment pour les malheurs et le bonheur de Psyché, pour les ardentes amours d'Armide, pour les gentillesses mignonnes de tant de pastorales dansées par les plus ravissantes, les mieux faites, les plus aimables filles de l'Opéra; très peu *danseuses* et aussi *marquises* et *duchesses* que possible, avec tout l'abandon de la condition d'artiste. Heureuse époque où un sonnet faisait plus de bruit qu'un discours au parlement; où l'on se battait en bel habit chamarré d'or et un nœud de ruban à l'épée; où l'on disait courtoisement et effrontément à l'ennemi au moment du feu, en bataille rangée : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers. » Heureuse époque où le plaisir était un prince partout fêté, partout accueilli. Heureuse époque où l'on

ne regardait jamais l'horizon assombri, menaçant; mais où l'on voulait vivre aujourd'hui avant tout, le monde pouvant finir demain.

Le ballet de *Psyché* avait dans son ensemble assez d'éclat et de volupté pour captiver une jeune imagination et l'enlever à tout souvenir. Le marquis Pompée, n'ayant jamais vu une si charmante collection de nymphes, perdait peu à peu sa préoccupation de la marquise. Psyché parut au milieu des plus frénétiques applaudissements ; une pluie de bouquets tomba autour d'elle à son entrée, ce qui présageait un orage de couronnes à la fin du ballet. Il fut difficile au colonel de distinguer, au milieu des agitations chorégraphiques, les traits ravissants de Psyché, seulement il fut ébloui par l'éclat des formes, l'ondulation enchanteresse des mouvements et la rayonnante beauté de cette moderme rivale de Vénus. L'Amour survint ; c'était un rôle joué par une femme aussi, mais que cet amour tout beau qu'il était, avec sa fleur de jeunesse de seize ans, que cet amour

juvénile était loin de Psyché! Vénus parut, et certainement c'était une fort belle reine de Paphos, de Cythère et d'Amathonte. Mais ce n'était qu'une femme superbe, douée de formes irréprochables et de beaucoup de volupté dans l'attitude et la démarche; tandis que Psyché, ce soir-là au théâtre de Lyon, était bien réellement la Psyché des Grecs, c'est-à-dire la personnification la plus idéale de l'âme, tout ce qu'il y a de plus immatériel dans l'être humain; *Psyché*, âme, comme disaient ces divins Hellènes et comme l'avait traduit très doctement à son élève M. de Saint-Yrieix.

Or, le ballet était admirablement d'accord avec le mythe grec : Vénus, la beauté sensuelle, Vénus poursuivait de sa haine et voulait perdre Psyché, c'est-à-dire l'idéale beauté, l'essence exquise, l'âme, le sentiment. Pourquoi cela? Parce que la Vénus sensuelle comprenait très bien que du jour où l'Amour, son fils, se laisserait séduire par l'idéalité de la beauté, par le senti-

ment infini, l'affection intellectuelle, l'ardente et pure alliance des âmes entre elles, c'en était fait de son pouvoir, à elle, Vénus-aphrodyte, reine de la volupté des sens. En un mot, Vénus avait une peur horrible de l'amour platonique qui, plus tard, devait envahir le monde. Bien des gens avouent encore aujourd'hui qu'elle avait donc grandement raison de pourchasser un peu cette rêveuse et mélancolique petite fille appelée Psyché. Nous ne chercherons pas à combattre cette opinion.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le ballet joué devant M. le maréchal et l'élite de la ville de Lyon, était applaudi avec ravissement, le soir dont il est ici question. Après les grands effets, les pompes des fêtes, l'étourdissant éclat des danses, vinrent les scènes intimes entre le bel adolescent Cupidon et la divine jeune fille, qui, une lampe à la main, svelte, demi-nue, pudique,

..... Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil,

approchait, sur la pointe de ses jolis pieds, de la *couche* où dormait son amant pour avoir le bonheur, c'était juste, de voir au moins une fois les traits chéris de celui qui ne la visitait que dans l'ombre.

Psyché s'avançait précisément du côté du théâtre où rayonnaient au bord d'une loge basse les yeux du colonel Pompée ; et Psyché, éclairant ses propres traits avec la lampe qu'elle portait timidement, laissa entrevoir au marquis (après lui avoir montré en dansant tant d'autres grâces) une surprenante ressemblance : c'était, à s'y méprendre, le charmant visage de madame de Montplaisir.

Le colonel se crut dupe d'une hallucination, mais le rêve lui plut à tel point, qu'il ne chercha nullement à le chasser, et qu'il vécut de son illusion jusqu'à la fin du ballet.

C'était le moment décisif. Psyché-Champ-Fleury, redemandée à grands cris, devait reparaître sur

l'avant-scène. M. le directeur du théâtre royal s'avança le premier, en grand habit de velours, en veste de drap glacé d'or, l'épée en brette, la tête poudrée, le chapeau à cornes sous le bras, le jarret tendu et la pointe du pied basse. Il salua M. le maréchal et l'assemblée, et déclara avec toutes les précautions oratoires d'usage, que mademoiselle de Champ-Fleury était très honorée, très reconnaissante, mais...

L'honorable directeur ne put jamais achever, et un vigoureux admirateur, placé à l'orchestre, lui ayant déclaré d'une voix énergique qu'il allait le couronner lui-même sur le théâtre, si Psyché ne reparaissait pas, le digne homme, épouvanté, s'élança dans les coulisses. Deux minutes après, il revenait sur l'avant-scène, mais cette fois tenant par la main la *divine amante* de Cupidon, jambes nues, robe courte, encore dans le *simple appareil,* seulement à moitié enveloppée d'une magnifique mante de satin rose, et dont le capuchon encadrait

sa tête triomphante ; ce qui parut d'un effet enchanteur.

Mademoiselle de Champ-Fleury salua le public, comme aurait fait une princesse du sang, un jour de cérémonie chez elle ; sur trois révérences, il y en eut une pour M. de Richelieu qui battait des mains comme un fou, le corps à moitié sorti de la loge ; l'autre pour la ville et la troisième évidemment pour le petit colonel, qui vit en face de lui, dans ce moment-là, son rêve extraordinaire. Une averse de fleurs inonda le théâtre ; trois valets eurent peine à en remplir des corbeilles. Le rideau était retombé. Le marquis, hors de lui, et n'écoutant que l'impétuosité de sa passion, s'était levé, et, par un hasard bizarre, la petite porte donnant de sa loge sur le théâtre s'était ouverte. Pompée s'élança sur les planches, sans trop avoir le sentiment de ce qu'il faisait, mais obéissant à une impression surnaturelle.

A travers les châssis, les trappes, les fausses trappes, les échelles, les mille embarras d'une scène

qui tombe dans l'obscurité à la fin d'un grand ballet et qui n'est plus qu'un pêle-mêle de décorations, le marquis aurait dû vingt fois se casser le cou. Il n'en fit rien ; mais, sautant par-dessus tout obstacle, glissant entre les toiles et les coulisses comme une ombre, il parcourut d'un bout à l'autre la grande surface de planches, la tête perdue, ne demandant rien à personne, et fouillant tous les coins et recoins. Tout entier à l'idée qui le dominait, il s'enfonça dans les profondeurs des palais et des forêts de ce monde fantastique appelé le théâtre.

Il était plus de minuit quand il se retrouva dans la rue, où il était descendu comme par miracle et sans savoir par quel chemin, lorsqu'il s'avisa d'aller frapper à la porte de mademoiselle de Montplaisir. Au fait, c'est ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps, dans ces terribles perplexités. Les bonnes idées arrivent souvent après tout le cortége des mauvaises, par dignité pour leur mérite apparemment. Le colonel, rentré à l'hôtel des

Princes, où il avait son logement aussi, se hâta d'escalader les degrés qui menaient à une certaine porte au premier étage. Il sonna assez discrètement. Un nègre vint ouvrir; c'était bien Lily.

— Ta maîtresse, Lily, ta maîtresse?...

— Madame la marquise dort, monsieur le colonel, dit le nègre imperturbablement.

— Elle dort! et depuis quand?

— Marquise ne l'a pas dit à moi, reprit Lily dont le langage était encore un peu barbouillé de la naïveté créole.

— Sans doute, Lily, sans doute. Elle n'est pas obligée de te prévenir quand elle va fermer les yeux; mais depuis quand est-elle rentrée? ou plutôt, est-elle sortie? Et si elle est sortie, pourquoi n'est-elle point allée au ballet?

— Marquise a dit qu'elle était malade.

— Alors elle est restée chez elle toute la soirée? elle n'a pas bougé d'ici?

— Marquise ne bouge pas, elle dort.

L'impatience gagnait le colonel.

— Tiens, Lily, dit-il, rends-moi le service d'aller dire à Zéphirine que je veux la voir.

— Mademoiselle Zéphirine est dans son lit.

— Couchée aussi ?

— Je ne sais pas, mais dans son lit, ajouta le nègre.

— Va la réveiller.

— Impossible !

— Comment impossible ! elle a donc un sommeil de plomb ?

— Non, monsieur le colonel, mais elle a une petite main fine et dure comme l'acier, et qui donne des soufflets à moi, quand je réveille elle.

— Allons, dit le marquis de Pompée, attendons le jour. Ç'est diaboliquement cruel... Affreuses incertitudes ! Ce nègre est un niais ou un roué qui joue son jeu. Voyons.

Et s'adressant au nègre :

— Lily, d'où vient ta maîtresse ? De quel endroit arrive-t-elle ?

— Du château à marquis.

— Oui, mais avant cela, d'où arrivait-elle ?

— De Bordeaux et de Paris.

— Bon. Où logeait-elle à Paris ?

— Dans l'hôtel qui servait à nous d'habitation.

— Dans quel quartier ?

— Dans le quartier de notre hôtel.

— Que faisait-elle à Paris ?

— Pas grand'chose.

— Mais encore ?

— Elle ne faisait rien.

— Détestable nègre ! disait Pompée.

— Qui recevait-elle ? ajouta-t-il.

— Des visites.

— Mais qui ?

— La cour et la ville.

— Chez qui allait-elle ?

— Chez la ville et la cour.

— Scélérat d'homme de couleur ! pensait Pompée.

— Tu mens, Lily, reprit-il. Ta maîtresse n'allait pas à la cour.

— Non ; pourtant nous allions danser à Versailles.

— Ah ! oui, danser ! dit le marquis.

— Avec les princes et les seigneurs.

— Avec les princes ? Chanson !

— Chanson ? dit Lily, avec le roi.

— Avec le roi ! s'écria Pompée.

— Dame ! reprit le noir, à moins que ce soit le roi qui dansait avec maîtresse ; je ne sais pas bien.

— Ah ! tu ne sais pas bien, double roué, disait le marquis en lui-même.

— Enfin, Lily, reprit-il, tu ne veux pas me dire un mot de vérité. Tiens, voici de l'or ; sois plus franc.

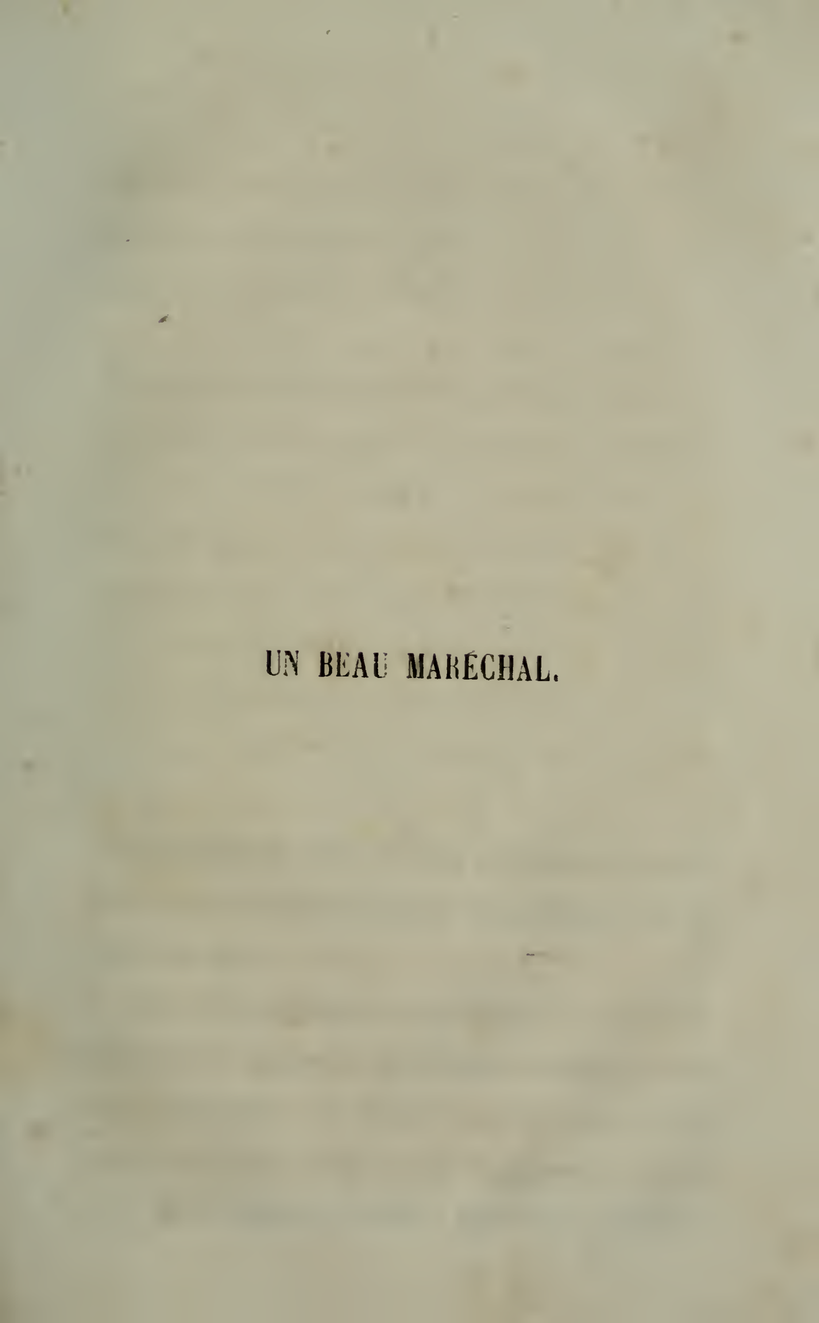
— Et plus coquin, dit le noir.

— Quoi ? incorruptible ! tu as donc frayeur de trahir ta maîtresse ? Ta maîtresse n'est donc pas une marquise, mais bien une danseuse de l'Opéra ?...

Le nègre, avec une agilité extraordinaire, pour

toute réponse, fit pirouetter Pompée sur ses talons, le glissa sous la portière, et, entr'ouvrant la porte de l'escalier, lui ferma cette porte au nez.

Replongé dans l'obscurité de la maison et de ses doutes, le marquis se mordit les lèvres en pensant que peut-être il venait de faire une très grosse sottise et calomnier une femme de qualité aux yeux de son laquais. Honteux, fiévreux et repentant, il se hâta de regagner l'appartement où l'attendait son valet de chambre auprès d'un excellent feu.



UN BEAU MARÉCHAL.

IX

Le lendemain à son réveil, vers les neuf heures du matin, le colonel reçut de son étrange idole le billet suivant :

« Je suis extrêmement souffrante et j'ai hâte « d'arriver à Paris pour me mettre entre les mains « des médecins. Je tiens à partir aujourd'hui « même, à midi. Vous m'accompagnerez, n'est- « ce pas ? Gardez le secret sur mon passage à

« Lyon ; j'ai appris que M. le duc de Richelieu « est dans cette ville, et je tremble qu'il ne vienne « me voir. J'ai besoin de solitude et d'attache- « ment. »

— Quelle idée ! s'écria le marquis Pompée en s'habillant. Avant midi, j'aurai vu moi-même M. le maréchal, et je saurai toute la vérité.

Les prévisions de Rosemonde s'accomplissaient ; elle avait parfaitement prévu que le marquis se hâterait de courir chez le duc de Richelieu pour avoir des renseignements sur le spectacle de la veille, et c'est là qu'elle avait voulu le pousser. Rosemonde avait un double but en agissant ainsi : elle voulait d'abord monter au dernier point l'imagination du petit colonel, afin d'en devenir le maître et non la maîtresse ; secondement, elle était enchantée de donner un peu d'inquiétude à M. de Richelieu qui, depuis peu, à Paris, s'était permis de faire le vieux fat relativement à elle, en laissant dire autour de lui, que mademoiselle de Champ-Fleury le trouvait, à soixante ans, fort de son

goût. Envoyer chez M. le maréchal un jeune étourdi qu'on avait enlevé, c'était presque le braver et lui dire : Je les prends à vingt ans, monsieur le duc.

Le marquis de Montorgueil ne connaissait pas personnellement le duc de Richelieu, mais il était sûr qu'en lui faisant parvenir son nom il serait reçu.

Il se rendit donc de bonne heure à l'Hôtel-de-Ville, où logeait, dans les somptueux appartements destinés au roi, M. le maréchal. Les antichambres étaient encombrées. Pompée désespérait presque d'arriver jusqu'au maréchal, lorsqu'il reconnut un laquais portant la livrée de la maison de Richelieu, et qui avait servi chez sa tante de Montorgueil. Cet homme reconnut Pompée et lui promit d'aller à l'instant même parler au valet de chambre. La chose fut faite à souhait ; dix minutes après, un huissier portant chaîne d'or, vint chercher M. le marquis de Montorgueil, colonel aux gardes-françaises, et

l'introduisit dans le petit salon vert qui servait de cabinet à Son Excellence.

M. de Richelieu était le plus aimable homme du monde quand il le voulait, et il le voulait souvent. Il vint au devant du jeune marquis, à qui il tendit la main, avec cette noble aisance d'un homme habitué à la donner aux plus grandes dames.

— Monsieur le marquis, dit-il, j'ai l'honneur de connaître quelques personnes de votre famille; je suis charmé de vous voir. Vous passez sans doute à Lyon pour vous rendre à Versailles.

Pompée, qui s'était assis sur un fauteuil en face du maréchal, lui répondit qu'en effet il allait à Paris.

— Étiez-vous hier au soir au ballet, marquis? demanda le vainqueur de Mahon.

— Oui, monsieur le duc, reprit Pompée enchanté de toucher tout d'abord à ce terrain, et j'ai pu juger de l'enthousiasme de la ville de Lyon pour...

— Pour Psyché? dit Richelieu.

— Et pour monsieur le maréchal, ajouta Pompée.

— Oh ! ne parlons pas de cela (reprit le duc tout ébloui encore de la beauté et de la grâce de Rosemonde). Convenez, mon cher marquis, que cette diablesse de Champ-Fleury est une séduisante fille. Elle joue tous les rôles : hier, c'était une apparition céleste.

L'huissier à chaîne d'or entra et dit à M. le maréchal que la députation du corps des marchands, M. le prévôt en tête, demandait à lui être présentée.

— Sans doute, sans doute, dit Richelieu assez haut pour être entendu des salons voisins ; ces messieurs me font bien de l'honneur, je termine une lettre importante, je suis à ces messieurs.

— Je n'ai jamais vu, reprit-il, quand la porte fut refermée, des formes plus sveltes et plus juvéniles, avec plus de moelleux dans les mouvements.

— Monsieur le duc doit connaître beaucoup ma-

demoiselle de Champ-Fleury? demanda Pompée avec une assez forte émotion.

— Oui, marquis, beaucoup; elle peut en dire autant; je lui en ai donné la permission.

— Monsieur le maréchal, reprit Pompée, n'aurait-il pas été frappé d'une très grande ressemblance entre la ravissante danseuse et une femme du monde non moins ravissante, la marquise de Montplaisir, que sans doute monsieur le maréchal connaît aussi?

— La marquise de Montplaisir! dit Richelieu. Ah! quel vilain chat! j'en connais une d'un grotesque achevé...

L'huissier vint annoncer M. le procureur fiscal de la province.

— Je suis à M. le procureur fiscal, reprit le duc, j'ai ici une affaire importante et pressée.

— Est-il possible? dit Pompée. Mais alors cette femme aurait une jeune parente...

— Elle n'a qu'un neveu qui sert dans les compagnies rouges, un franc mauvais sujet. Ah! mar-

quis, grâce pour l'établouissante Rosemonde de Champ-Fleury. Point de ces comparaisons-là, je vous prie.

— Alors, reprit Pompée, ma tante de Montorgueil a été victime d'une mauvaise plaisanterie.

Et il raconta l'arrivée de la marquise à Montorgueil. Richelieu avait trop de coup-d'œil pour n'avoir pas vu que le jeune Pompée avait été beaucoup plus victime d'une jolie ruse que sa tante. Un fou rire le gagnait; mais, voulant percer à jour cette aventure mystérieuse :

— Tenez, marquis, dit-il, il me vient une idée fort plaisante, je crois deviner. La Champ-Fleury aura été jouer un joli petit rôle à Montorgueil avant de venir danser le grand ballet à Lyon.

La tête de Pompée se montait à un lyrisme extraordinaire. Il y avait dans son émotion, de la colère d'abord, puis de la joie, puis de l'orgueil, puis une immense ardeur d'aller parader à Paris et à Versailles avec une beauté célèbre qui raffolait de

lui au point d'être venue l'enlever de sa propre habitation. Pompée avait surtout rêvé, dans ses longues heures de solitude, un grand succès à l'Opéra. Rien, à ses yeux, ne devrait mieux établir la réputation d'un homme de qualité comme l'amour d'une fille célèbre. Pompée avait-il tort et méconnaissait-il son époque?

— Monsieur le maréchal, dit-il. je vous remercie, parbleu! de la confidence. J'ai des raisons majeures pour ne pas vouloir me venger de l'impertinence de mademoiselle de Champ-Fleury.

— C'est agir en homme d'esprit, dit le maréchal. Rien n'est impertinent de la part d'une si charmante fille... Et d'ailleurs, entre nous, il serait assez difficile de se venger d'elle. Personne n'est plus clairvoyant que Rosemonde... et plus sur ses gardes.

— Oh! oh! ajouta Pompée dont le cœur battait d'une joie vaniteuse, je suis bien certain, si je le voulais, de faire verser à Psyché deux larmes plus

sérieuses que celles que Vénus lui fit verser hier au soir.

— Vraiment! dit Richelieu que cette fatuité amusait. Voulez-vous me mettre de la partie, marquis?

— Monsieur le maréchal, ajouta Pompée témérairement, gagnez des batailles, prenez des villes...

— Holà! monsieur, dit le vieux héros de tant de prouesses galantes, me jugez-vous déjà digne d'être mis à la retraite?... Prendre des villes et des îles? tudieu! on a encore, Dieu merci, autre chose à faire.

— Je n'en doute pas, monsieur le maréchal, dit Pompée; mais, dans cette occasion, je me vengerai seul. Permettez que, pour cette fois, je ne partage pas avec vous, monsieur le duc.

— Vous parlez sérieusement, marquis?

— Sérieusement.

— Vous ferez tomber deux larmes des beaux yeux de Rosemonde? deux larmes de dépit...

— De jalousie, monsieur le duc.

— Marquis, vous avez votre tête, n'est-ce pas? Songez donc à ce que vous dites. Cette fille est presque indomptable... Moi qui vous parle, j'ai failli l'enlever, et le coup a manqué.

— Et moi qui vous parle, maréchal, je n'ai pas eu besoin de tenter le coup.

— Comment, monsieur le marquis, dit Richelieu d'un ton ironique et hautain, elle vous a suivi!...

— Non, monsieur le duc, car elle m'a enlevé... répliqua Pompée.

L'huissier entra et vint annoncer les révérends pères jésuites de la collégiale de Lyon.

— Ah! mes révérends pères, dit le maréchal en allant un moment sur le seuil de la porte, je suis à vos ordres dans l'instant. Il s'agit du service du roi, mes pères; je suis à vous.

Fermant alors la porte du petit salon, le maréchal vint se placer devant Pompée qui, debout à la cheminée, se chauffait les talons.

— Par Dieu! dit-il, la chose en vaut la peine: apprenez, mon jeune ami, que si vous êtes venu ici pour me conter des sornettes, je pourrai vous en faire repentir. Vous avez été le point de mire de la plaisanterie d'une des plus agréables filles, contentez-vous de ce succès; il en vaut un autre.

— Monsieur le maréchal, reprit le petit colonel en le saluant, mademoiselle de Champ-Fleury, ou plutôt la marquise de Montplaisir, part à midi en chaise de poste pour Paris. Elle loge à l'hôtel des Princes.

— M'apprenez-vous cela sérieusement, monsieur le colonel, dit Richelieu? Elle a déjà mon billet, mes bouquets et mes confitures, avec l'invitation de venir souper ici ce soir, Tenez, reprit-il, sans rancune, venez souper avec elle chez moi. Ce sera un moyen de la voir encore. Nous jouerons une petite comédie à trois.

— Monsieur le duc, dit Pompée, j'accepte le

rôle ; mais je crois que le spectacle est commencé.

Et, faisant un profond salut, il se hâta de regagner la porte, laissant le maréchal assez sérieusement préoccupé pour paraître, aux yeux du procureur fiscal et autres, avoir travaillé beaucoup dans la matinée pour le service de Sa Majesté.

Tout amoureux prenant ses grades est maladroit. C'est une vérité bien établie et qu'il serait facile de démontrer par de nombreux exemples, si on avait du temps de reste. Le marquis, en entrant chez Rosemonde, n'eut rien de plus pressé que de lui raconter tout ce qui venait de se passer, croyant confondre la charmante menteuse, et se réjouissant de voir apparaître dans celle qu'il aimait une des célébrités les plus à la mode du monde galant.

Pour toute réponse, la *marquise* se mit à rire aux éclats et de si bon cœur que Pompée, tout décontenancé, crut être devenu parfaitement ridicule. Le brave colonel flottait donc, depuis la veille,

dans un vague d'illusions et de déceptions dont il ne pouvait atteindre la limite.

— Enfin, dit-il, au nom du ciel, qui êtes-vous, Madame? car, en vérité, ma tête s'y perd.

— Qui je suis? demanda la syrène; mais je crois que M. de Richelieu vous l'a dit assez clairement. Je suis mademoiselle de Champ-Fleury que vous avez applaudie hier au soir dans le rôle de Psyché.

— Jour de Dieu! s'écria Pompée, peut-on mentir de la sorte! Non, Madame, non, vous n'êtes pas cette fille, et M. le maréchal n'est qu'un vieux fat. Mais vous n'êtes pas non plus madame de Montplaisir; car il n'en existe qu'une seule, et elle est laide à faire peur.

— Or ça, mon colonel, dit Rosemonde, allez-vous me débaptiser de tous mes noms chrétiens? Alors faites-moi la grâce de me donner un nom quelconque, à votre choix; on ne peut vivre sans cela dans la société des honnêtes gens.

— Vous avez fait la leçon à votre nègre, Madame, il faut que je vous le dise. Il est bête ou spiri-

tuel au suprême degré, il n'y a pas de milieu.

— Oui? reprit Rosemonde. Eh bien, faites-le venir.

Le noir parut au coup de sonnette.

— Lily, dit Rosemonde, M. le marquis t'a demandé qui j'étais, ce que j'étais? Eh bien, réponds sincèrement, je te l'ordonne.

Le nègre se gratta l'oreille, regarda sa maîtresse, puis le colonel, puis il se regarda lui-même dans la glace, en riant avec une grande bouche.

— Qui est maîtresse? dit-il. Maîtresse est... mademoiselle de Champ-Fleury.

— Là, qu'ai-je eu l'honneur de vous dire, monsieur? Faites réparation à Lily et au maréchal.

— Je les tiens pour deux imposteurs, répliqua le furieux colonel.

Après d'autres éclats de rire, non moins immodérés, Rosemonde demanda si les chevaux de poste étaient arrivés. Tout était prêt pour le départ, et midi approchait.

— Or çà, Marquis, dit-elle, êtes-vous disposé à

me suivre, ou bien faut-il vous renvoyer à M. le maréchal, qui prendra soin de vous ramener chez madame votre tante ?

Pompée déclara que son parti était pris irrévocablement.

— Je pars avec vous, Madame, répondit-il ; mais le diable m'emporte si je sais avec qui je monte en voiture.

Les chevaux étaient attelés. Le valet de chambre du marquis fut envoyé en avant comme courrier, afin de préparer les logements sur toute la route, et, à midi sonnant, Rosemonde, Pompée, Zéphirine, le nègre et le perroquet traversaient la ville de Lyon en chaise de poste.

M. le duc de Richelieu, qui n'avait pas perdu une seule des paroles du marquis, tout en les traitant de folie, n'avait pas non plus perdu son temps. Il en eut bientôt fini avec MM. les notables négociants, le procureur fiscal et les jésuites. Parfaitement averti du départ de mademoiselle de Champ-Fleury, il avait pris un costume de circonstance ;

accompagné d'un laquais dévoué et sans livrée, il se dirigea aussi, lui, dans une voiture très bien attelée, sur la route de Paris, résolu à s'arrêter au premier relais de poste. Le duc avait donné à son postillon le mot d'ordre ; il devança la chaise de Rosemonde d'une demi-heure au relais.

Son premier soin, en arrivant, fut de retenir, argent comptant, tous les chevaux de poste, même ceux qui arriveraient à l'hôtellerie, au nom de M. le maréchal de Richelieu, qui devait passer à chaque instant avec de nombreux équipages. Cela fait, il loua la maison tout entière et s'installa dans le meilleur appartement.

Une fort belle voiture de voyage, attelée de quatre chevaux et précédée d'un courrier, ne tarda pas à arriver. C'était toute la carrossée des fugitifs. Une très vive discussion s'établit dans la cour de l'hôtellerie entre le marquis, soutenu par le courrier et le nègre, et le maître de poste, ayant pour auxiliaires ses postillons superbement vêtus de

leur livrée rouge et bleue et armés de leurs bottes formidables.

— Il me faut cinq chevaux, disait le marquis.

— Et à moi, Monsieur, répondait le maître de céans, il m'en faut vingt-quatre.

— Vous les avez dans vos écuries, Monsieur.

— Certainement, et ils sont même enharnachés et prêts à partir.

— Alors je ne comprends pas votre refus.

Le maître de poste expliqua en quatre mots tout ce qui en était. Rosemonde demanda à descendre de voiture. Elle parut aux yeux des assistants avec cet air de dignité dédaigneuse qui lui donnait un si grand ascendant. Jamais plus belle voyageuse n'était descendue à l'hôtellerie des *Trois-pigeons*.

— Du moins, Monsieur, dit-elle à l'hôtelier, vous avez pour moi un appartement ?

— Madame, dit le maître du logis, toute cette maison serait à vos ordres, si elle n'était occupée, prise, retenue.

— Par qui, Monsieur ?

— Par un homme de la suite de S. Exc. le maréchal duc de Richelieu.

— Ah ! je comprends dit la *marquise*. Eh bien ! dites à cet homme de venir me parler.

Un homme âgé et d'une physionomie fort noble parut bientôt. Il était vêtu d'un large habit gris ; il avait des bottes fortes, une canne à la main, et un chapeau à cornes sous le bras.

— Monsieur, lui dit Rosemonde qui l'avait reconnu avant même de l'avoir vu, j'ai l'honneur de connaître M. le maréchal. Tout le monde vante à bon droit sa galanterie et sa noble politesse. Je vous demande cinq chevaux, et je me charge de justifier cette complaisance de votre part aux yeux du maréchal.

— J'en suis vraiment désespéré, Madame, reprit l'homme de la suite. J'ai les ordres les plus sévères au sujet des chevaux. Je ne puis rien céder sur ce point, mais si Madame veut me faire l'honneur d'accepter un appartement, j'en mets un à sa disposition.

Le marquis croyait avoir seul reconnu Richelieu ; il bondissait d'une joie secrète, se promettant bien de jouir un peu de la confusion de sa *dame de cœur*, comme il l'appelait, ne sachant plus quel nom et quelle qualité lui donner.

Rosemonde accepta l'appartement, et dix minutes après elle était installée auprès d'un excellent feu, dans une grande chambre d'auberge, où l'on dressait une table pour servir un déjeuner.

— Marquis, disait-elle au colonel pendant que l'homme au large habit gris se trouvait dans la cour, je ne comprends rien à tout cela. M. de Richelieu est encore à Lyon pour vingt-quatre heures au moins.

— Madame, reprenait Pompée, ne connaît donc pas M. le maréchal ? il a un luxe fastueux... Madame n'a pas remarqué la dignité avec laquelle son homme de confiance nous a reçus ?

— Cet homme là me déplaît, dit la *marquise*.

— Madame n'a jamais vu M. de Richelieu ? ajoutait Pompée.

— Une ou deux fois ; mais il connaît beaucoup ma famille. S'il m'avait sue à Lyon, je vous l'ai dit, il serait venu me voir.

— Décidément, pensait Pompée, ce n'est pas là mademoiselle de Champ-Fleury, et rien ne prouve non plus d'un autre côté que ce soit la marquise de Montplaisir. J'en crèverai d'une fièvre d'incertitude et de perplexité.

L'homme de confiance du maréchal rentra. On avait servi le déjeuner.

— Madame, dit-il à Rosemonde, tout en retenant les hôtelleries sur sa route, M. le maréchal a résolu d'en faire les honneurs aux voyageurs de qualité. Me permettez-vous de vous inviter à prendre un modeste repas ?

Rosemonde et Pompée se mirent à table sans plus de façon. L'homme en habit gris restait debout.

— Monsieur, dit Rosemonde, à mon tour je vous invite à déjeuner avec nous.

— Madame, répondit-il, me fait là un très grand honneur, je n'aurais jamais osé espérer...

— Ah! grand comédien! pensait Rosemonde. Mais tu as beau faire, j'ai l'œil ouvert sur toi.

L'homme de confiance se plaça à la droite de Rosemonde. Pompée était en face. Il y avait donc là, à cette table, trois convives qui jouaient, chacun de son côté, un jeu composé, et dont le résultat était encore parfaitement inconnu. Au bal masqué on n'est pas plus prudent, pas plus circonspect, que n'étaient nos trois convives, quoique à visage découvert.

Rosemonde, tout en échappant à M. le maréchal, voulait donner une haute correction à sa vieille fatuité. Pompée, croyant à l'avantage de sa position, jouissait d'avance de la confusion de sa *dame de cœur*, lorsqu'elle reconnaîtrait Richelieu, et il se flattait ainsi de découvrir qui elle était elle-même, et malgré elle.

Quant à M. de Richelieu que voulait-il?...

LA CONQUÊTE D'UN PERROQUET.

X

A cette table servie dans une grande chambre de l'auberge des Trois-Pigeons (enseigne qui paraissait ce jour-là en harmonie avec les trois convives), la conversation devenait peu à peu fort animée. *L'intendant* du maréchal faisait beaucoup de frais d'esprit et de galanterie, ce qui ne laissait pas que d'alarmer un peu le colonel Pompée. Rosemonde, fort réservée encore, observait toutes les manœuvres de l'ennemi, bien résolue à profiter de la

moindre faute qu'il ferait. Pompée, lui, était comme au spectacle.

— Madame, dit tout-à-coup l'homme de confiance, vous quittez Lyon le jour même d'une fête qui promet beaucoup. On danse ce soir à l'Hôtel-de-Ville ; et il y a, après le bal, chez Monsieur le maréchal, un souper intime auquel ne sont conviés que les gens de qualité, amis de mon noble maître. Si M. le maréchal avait eu le bonheur de vous savoir si près de lui, il aurait été vous prier lui-même. Je ne sais même pourquoi je me figure qu'il a eu l'honneur de vous convier.

— Moi ! dit Rosemonde. Mais je voyage très-incognito; je suis même souffrante... Je n'ai pas l'honneur de connaître assez M. le maréchal pour qu'il veuille bien me convier à un souper intime. Je me nomme la marquise de Montplaisir, monsieur.

— Ce nom-là, madame, m'est très connu. M. le duc de Richelieu assure que madame de Montplaisir est un modèle d'esprit et de grâce.

— Ajoutez, monsieur, un modèle de laideur.

Pompée triomphait, le maréchal avait rougi.

— Quelque indiscret, qui aura mal entendu, aura sans doute aussi mal interprêté les paroles de M. de Richelieu ?

— Non, monsieur, non, reprit Rosemonde; le maréchal, en fait de femme, se trompe rarement. Il est très vrai que la première femme de mon mari était spirituelle et laide. Elle est morte depuis longtemps; il n'est pas étonnant que le maréchal ait des souvenirs de vieille date... Il a l'heureux privilége d'avoir beaucoup vécu, et de pouvoir raconter beaucoup.

— C'est-à-dire, madame, que mon noble maître est vieux! reprit *l'intendant* avec un sourire équivoque.

— On peut être jeune à tout âge, dit Rosemonde.

— Allons, donc, madame la marquise, dit *l'intendant*, ne corrigez pas une très jolie méchanceté. Eh bien! reprit-il, je regrette vivement que

madame la marquise ne soit pas ce soir du souper intime. Il pourra y avoir des démentis donnés à la réputation de vieillesse que l'on fait à mon maître.

— On dit qu'il est épris en ce momont d'une beauté de l'Opéra, mademoiselle de Champ-Fleury? On la dit à Lyon. Soupera-t-elle ce soir chez M. le maréchal ?

— Oui, madame; elle y soupera, reprit très affirmativement *l'intendant* légèrement ému...

— Vraiment? dit la marquise. Ah!... et des femmes de qualité souperont avec elle?

— Oui, madame, et sans se douter qu'elles soupent avec elle. C'est un tour de force de M. le maréchal et de cette spirituelle et merveilleuse fille.

— Ce sera très joli! reprit Rosemonde. Je regrette ce souper maintenant.

— Vraiment, madame la marquise? eh bien! Il dépend de vous d'y assister.

— Me voilà sur la route de Paris. Je ne reviens jamais sur mes pas.

— C'est un principe irrévocable?

— Oui, monsieur.

— Madame a donc le projet de coucher aux Trois-Pigeons, cette nuit ?

— Je n'ai jamais de projet, monsieur, je prends toujours conseil des évènements.

— Ah! je vois, dit l'intendant en désignant Pompée, monsieur est un cavalier assez dévoué pour aller chercher des chevaux à Lyon.

Pompée allait protester de sa bonne volonté, lorsque Rosemonde reprit :

— Mon cousin ne manquerait pas de complaisance dans l'occasion.

— Monsieur est cousin de madame ?

— Et je m'en fais honneur, reprit Pompée.

— Son guide, son... protecteur ? ajouta *l'intendant.*

— Et pourquoi non? dit Pompée d'un petit air narquois.

— Allons, reprit l'habit gris, l'homme de confiance, j'avais eu une folle idée.

— Laquelle, monsieur, dit Rosemonde.

— Oh! rien, à mes yeux, monsieur ressemblait d'abord : mais je n'oserai jamais...

— A qui, monsieur?

— A quelque chose, madame.

— A quoi donc, monsieur?

— A ce que l'on nomme un... mais jamais je n'oserai.

— Monsieur, reprit Pompée qui se gourmait, je vous demande formellement de vous expliquer.

— Ah ! dit l'homme de confiance, vous me brusquez, monsieur ! c'est mal connaître les lois de l'hospitalité.

— Mon cousin, reprit d'un air naïf la joyeuse Rosemonde, de la modération, je vous prie. Vous avez affaire à un homme respectable.

— Effrontée ! dit en lui-même *l'intendant*. Madame, reprit-il (en jouant avec une pomme qu'il piquait de la pointe de son couteau), ce mot *res-*

pectable me rappelle une anecdote qui regarde précisément mademoiselle de Champ-Fleury, dont il a été question.

« Mademoiselle de Champ-Fleury, une fort agréable personne, ma foi, avait engagé le pari, dans un joyeux déjeuner comme celui-ci, de tourner la tête à un grand seigneur connu par bien des succès et de le jouer impitoyablement au bal masqué de l'Opéra, attendu que, si elle était une jolie étourdie, elle était aussi une femme *respectable.* Le jour fut pris. Le grand seigneur fut attaqué par les plus savantes manœuvres de la coquetterie. Il feignit de donner tête baissée dans le piège, et offrit un rendez-vous, qu'on accepta. Ce rendez-vous eut lieu dans une petite maison, située au milieu des vergers et des jardins qui avoisinent la plaine d'Antin. Figurez-vous donc une nuit sereine, un salon bien éclairé, un délicieux souper, enfin un tête-à-tête ravissant, et deux heures après une femme inconsolable de voir le grand seigneur, sa conquête, obligé de la quitter pour se rendre à

Versailles. Elle pleurait; le grand seigneur accorda encore une demi-heure. Le lendemain, le portrait de la belle imprudente fut appendu aux murailles du salon de la petite maison, complétant la riche collection des portraits de toutes les beautés qui étaient venues sacrifier dans ce joli temple de la galanterie. Ainsi, madame, la *respectable* et ravissante danseuse, eut tout lieu d'exiger moins de respect de tous ses admirateurs.

— Je connaissais cette aventure, dit la marquise. Seulement, monsieur, je vais compléter ce récit.

Rosemonde ouvrit une petite cassette qu'elle portait toujours avec elle, et qui, dans ce moment-là, était déposée sur la cheminée. Elle en tira un billet.

— Votre noble maître, monsieur, qui n'est autre que le grand seigneur en question, fut demandé à la fin du souper par un courrier qui arrivait en effet de Versailles. Il monta dans son appartement pour répondre à une lettre très pres-

sée qu'on lui expédiait, et il prit la précaution d'enfermer sous clef, dans le petit salon du rez-de-chaussée, l'étourdissante danseuse qui l'avait visité. Mais M. de Richelieu avait sans doute oublié que le petit salon avait une porte à vitre donnant sur le jardin, et que ce jardin lui-même avait une petite porte donnant sur la campagne. Or, il ignorait encore que mademoiselle de Champ-Fleury, fille de tête, s'était procuré une clef de la porte du jardin. Devinez-vous, monsieur?

— Pas encore, madame.

— Je poursuis. M. de Richelieu, après avoir répondu à la lettre très pressée qui lui était adressée de Versailles précisément par une des belles amies de la danseuse, revint au petit salon où il avait si soigneusement enfermé le bel oiseau... Comprenez-vous, monsieur?

— Je commence, madame.

— Eh bien, monsieur, l'oiseau étant déniché, M. le maréchal se trouva en face d'un délicieux souper à moitié mangé et en face d'une carafe qui

portait au col un petit billet écrit au crayon, un billet d'adieu, pour prendre congé..... Vous comprenez, n'est-ce pas?

— Madame, le conte est joli.

— C'est de l'histoire, monsieur; car voici un autre billet écrit de la main même de M. le maréchal, dont vous connaissez fort bien l'écriture; un billet adressé par lui-même le lendemain à la Champ-Fleury: « Diabolique enfant, je me vengerai. » C'était laconique, mais concluant. Voulez-vous lire ce billet, monsieur?

— Madame, dit l'intendant un peu confus, ce qui m'étonne, c'est que vous possédiez ce papier.

— Monsieur, feu mon mari était des amis de mademoiselle de Champ-Fleury, qui lui livra ce papier un jour de belle humeur. Après la mort de mon mari, j'ai retrouvé dans ses papiers ce précieux document. Il vient à l'appui de ce que mon mari m'avait déjà raconté.

Le fou rire gagna Pompée; la colère gagnait l'intendant; Rosemonde ayant la victoire, referma

paisiblement sa cassette, et se remit à déjeuner de très bon appétit.

— Allons, madame la marquise, dit l'homme de confiance, vous avez réponse à tout. Mon maître dit autrement à ce sujet ; vous prétendez avoir des preuves contraires. C'est un procès.

— Un procès gagné par mademoiselle de Champ-Fleury, dit Pompée.

— Et par madame la marquise, ajouta l'intendant prenant son parti comme un homme qui compte sur une revanche.

L'heure avançait. L'intendant déclara qu'il était dans l'obligation de retourner à Lyon, en emmenant tous les chevaux de poste et regrettant beaucoup ce contre-temps pour madame de Mont-plaisir.

— A moins, madame, dit-il, que vous ne consentiez à retourner à Lyon où il vous sera facile de trouver d'autres chevaux.

— Il le faut bien! dit Rosemonde avec un grand soupir hypocrite.

L'intendant triomphait. On demanda les voitures. L'homme de confiance du maréchal ordonna qu'on mît quatre chevaux à la chaise de poste de la marquise, puisqu'elle reprenait la route de Lyon et puisque ces chevaux devaient s'y rendre par ordre de M. le maréchal. Les préparatifs achevés, on quitta l'auberge des Trois-Pigeons. M. l'intendant monta dans sa chaise. Il fut prié par la marquise de se charger d'un très beau perroquet, auquel elle tenait excessivement. Il y consentit de bonne grâce. Il donna ordre aux postillons de la grande voiture de marcher en avant, sa chaise de poste à lui devant suivre par précaution. C'était à merveille et le triomphe paraissait assuré. Mais M. l'intendant qui avait de l'or n'aurait pas dû ignorer que la marquise en avait aussi et qu'elle savait dans l'occasion se servir royalement de ce précieux talisman. Or, la marquise avait fait dire quatre mots en secret aux deux postillons de sa voiture, et, au tournant de l'allée de l'auberge qui donnait sur la grand'route,

on vit la voiture de voyage de madame de Montplaisir tourner rapidement à gauche et s'élancer dans la direction de Paris avec une rapidité que la trahison seule pouvait donner. Cette trahison avait pour cause une horrible corruption, un pourboire fabuleux accepté par les postillons de la marquise.

L'intendant aux abois jura et s'emporta comme un maréchal de France à qui l'ennemi échappe. Son postillon (il n'avait que deux chevaux à sa chaise) reçut par la portière l'ordre énergique de poursuivre la voiture fugitive, les plus riches promesses arrivaient à ce malheureux postillon; mais, nous l'avons dit, il n'avait que deux chevaux et la voiture rivale était déjà bien loin. Cette course extravagante se serait prolongée ainsi jusqu'à Paris, les relais n'étant pas prévenus et la marquise était femme bien pourvue d'arguments irrésistibles pour tous les postillons de la route. D'ailleurs, l'intendant, ou plutôt M. le maréchal était attendu à Lyon et n'avait pris aucune des précautions

voulues pour un long voyage. Il arrêta donc son postillon, après avoir perdu de vue les fugitifs, et, faisant tourner bride, il reprit la route du Rhône, rouge de dépit, jurant de se venger et emportant, comme fiche de consolation, un perroquet charmant. Ce fut donc là toute la capture d'un beau maréchal de France. Il avait compté sur un plus agréable et plus noble oiseau. Il avait pris des précautions inouïes, il avait quitté ses triomphes de Lyon, ses joies et ses affaires, il avait fait quatre lieues de poste, lui-même, de son auguste personne, pour aller à la conquête d'un oiseau moqueur.

En homme d'esprit, il eut beaucoup de soin de l'oiseau, dit-on, finissant par rire en lui-même de la malicieuse espiéglerie de Rosemonde, qui l'avait forcé, pour toute bonne fortune, à enlever son perroquet.

Nous laisserons M. le maréchal rentrer inco-

gnito dans la ville de Lyon. Nous ne suivrons pas non plus la voiture de Rosemonde, courant à perdre haleine sur la route de Paris.

M. PRIOR.

XI

Tandis que Rosemonde, en véritable amie de Dolorès, enlevait le petit colonel des gardes-françaises pour aller compléter son éducation à Paris, et pour donner le droit à la belle Espagnole de refuser de se marier avec lui; tandis que, d'un autre côté, M. le maréchal revenait à Lyon, en compagnie d'un perroquet et d'une émotion d'amour-propre humilié assez poignante; tandis que le sergent La Rose sortait du fort de Moulins, après

quarante-huit heures de détention, et se dirigeait vers le château de Montorgueil pour y rejoindre son capitaine, une scène assez extraordinaire avait lieu à ce même château, entre mademoiselle de Fontarabie et le personnage noir que nous sommes loin d'avoir oublié.

Retirée dans la bibliothèque du château avec le personnage en question, et que décidément on nommait M. Prior, Dolorès consentait à continuer une conversation qui, probablement, avait été ménagée par la duchesse entre elle et cet ami de la maison.

M. Prior était debout, le dos appuyé contre la fenêtre, en sorte que son visage ne recevant pas de lumière, était presque caché à la jeune fille, placée en face du jour et assise devant la grande table de velours vert. M. Prior n'était pas homme à avoir pris au hasard la place qu'il occupait; il savait fort bien de quelle importance dans une affaire sérieuse est le jeu de la physionomie, et

combien il est plus utile de pouvoir lire sur le visage d'autrui que de donner le sien à étudier.

— Non, Mademoiselle, reprenait-il, permettez que je sois d'un avis entièrement opposé ; non, vous n'avez pas de raisons suffisantes pour refuser ce mariage.

— Monsieur, dit Dolorès avec beaucoup de calme, vous n'avez pas paru dans ce château depuis deux ans ; je ne suis moi-même auprès de ma bonne cousine que depuis peu de temps... Je n'ai donc pas l'honneur de vous connaître beaucoup ; tout ce que je sais, c'est qu'il m'est bien prouvé que vous jouissez ici d'un grand ascendant. Vous méritez sans doute toute confiance... mais celle de ma parente pour vous me paraît aller bien loin. Eh quoi ! Monsieur, vous êtes chargé même du soin de mon avenir, à moi, orpheline, maîtresse de ma position et de ma fortune, et arrivée à l'âge de disposer à mon gré de tout ce qui me regarde.

— Ma position, ici, est bien nette, Mademoiselle, reprit M. Prior. Ami dévoué de la famille

de Montorgueil depuis mon enfance, on veut bien m'accorder une confiance illimitée. Si j'ai abusé de cette confiance en parlant à mademoiselle de Fontarabie de son union projetée et même résolue avec le marquis, je suis prêt à lui faire mes excuses et à me retirer.

— Restez, Monsieur, répondit Dolorès, puisque vous êtes ici un procureur fondé.

— Je suis un ami avant tout, mademoiselle.

— Je le souhaite pour mes nobles parents, reprit Dolorès en le regardant sérieusement.

— A ce titre, mademoiselle, dit-il, j'ai presque le droit de vous donner des conseils.

— Parlez, Monsieur.

— D'abord est-il bien prouvé que le marquis se soit enfui avec la personne que les uns nomment madame de Montplaisir et les autres mademoiselle de Champ-Fleury, danseuse de premier ordre à l'Opéra? Secondement, un jeune homme de vingt-et-un ans qui fait une folie, une étourderie, est-il donc un homme déshonoré? Doit-il

perdre sa position, l'estime de ses amis, toutes ses espérances d'avenir et entre autres, — la plus désirable, — celle d'un grand mariage arrêté entre deux nobles familles? Allons, mademoiselle, vous ne le pensez pas. Dans le grand monde, on ne se marie pas comme des bourgeois; on épouse un grand nom, un grand titre, une grande fortune... C'est une alliance que l'on fait, à l'imitation des maisons royales; ces mariages-là obligent les familles entre elles plutôt que les personnes contractantes, et il serait facile de vous citer cent exemples qui vous prouveraient combien de pareilles alliances s'élèvent au-dessus des vulgarités de ce que le commun nomme le mariage...

M. Prior s'arrêta, comme pour observer l'effet de ses paroles sur l'esprit de Dolorès. La noble jeune fille avait rougi et pâli tour-à-tour.

— Continuez, Monsieur, dit-elle avec une grande dignité; pourquoi ne continuez-vous pas?...

— Ce langage paraît vous blesser, mademoiselle, répondit M. Prior.

— Moi? dit Dolorès, pourquoi me blesserait-il? Il est en contradiction directe avec mes sentiments et mes principes, cela est vrai; mais, dans le monde, si on se sentait blessé de tout ce qui est opposé à nos convictions et à nos goûts, on serait fort malheureux. Continuez, Monsieur. Je dois seulement vous prévenir que je refuse plus que jamais mon consentement à ce mariage. M. le marquis a enlevé une femme, qu'il l'épouse.

— Et si cette femme, reprit M. Prior, avait enlevé le marquis?

— Alors, répondit mademoiselle de Fontarabie avec un loyal sourire, croyez-vous qu'une femme distinguée puisse accepter le ridicule d'un mariage avec un homme qui se laisse enlever?

M. Prior garda le silence, horriblement piqué et reconnaissant un peu tard son imprudence en

demandant à la prétendue marquise sa *protection* pour le colonel Pompée.

— Ah! se disait-il avec dépit, l'effrontée a été bien loin! Qui l'eût cru capable de ce coup-là?

— Monsieur, ajouta Dolorès, je pense que notre conversation doit en rester là.

— Faites-moi l'honneur, mademoiselle, de m'écouter encore un moment, dit-il. Née en Espagne, de père et mère espagnols, ayant les trois quarts de vos biens en Espagne, vous vous reconnaissez parfaitement la sujette de S. M. Ferdinand VI?

— Parfaitement, Monsieur, reprit Dolorès assez surprise.

— Très bien, mademoiselle. Vous n'ignorez pas non plus les droits de la couronne du roi catholique sur certains fiefs concédés par elle dans le temps, à des maisons de grands d'Espagne; le droit, si ces nobles fiefs manquaient d'héritier mâle, de les concéder à des collatéraux, le droit

aussi de choisir un époux à une héritière unique de ces biens et titres feudataires?

— Où voulez-vous en venir, Monsieur! dit Dolorès.

— Rassurez-vous, mademoiselle, je ne viens vous parler ici que d'une chose fort honorable et qui serait enviée par beaucoup de femmes. Je viens vous exprimer les vœux que forme le roi d'Espagne, en personne, pour vous, pour votre bonheur.

Tirant alors une lettre de sa poche, et la dépliant M. Prior continua :

— Voici ce que m'écrit S. M. elle-même qui daigne aussi m'honorer de quelque confiance. Il y a dans cette lettre un tout petit paragraphe qui vous concerne particulièrement : « Je désire « bien vivement apprendre, sous peu, le mariage « de mademoiselle de Fontarabie avec le marquis « de Montorgueil, colonel aux gardes-françaises. « J'aime à croire que rien ne s'opposera à cette « union. Dans tous les cas, je vous charge, mon-

« sieur Prior, de veiller à ce que tout obstacle soit « levé. Je vous charge également d'assurer made- « moiselle de Fontarabie de mon affection parti- « culière et de ma haute estime pour tous ces mé- « rites. » Certes, mademoiselle, reprit M. Prior, je fais ici tel pari que l'on voudra tenir, que, sur mille femmes, sur dix et vingt mille femmes, il ne s'en rencontrerait pas une qui ne fût enchantée et très fière de ces paroles du roi d'Espagne et des Indes, et qui ne consentît à se marier selon le désir de S. M.

— Eh bien! moi, Monsieur, reprit Dolorès, tout en assurant le roi de ma profonde reconnaissance, je le prie, je le supplie de me laisser disposer librement de mon avenir. J'en ai pris la résolution; je renonce à un mariage quelconque.

— Vous, mademoiselle!

— Moi-même.

— Mais, songez donc que vous êtes la seule descendante et héritière d'une illustre maison.

— Le monde finira, Monsieur, reprit Dolorès,

pourquoi les races et les familles ne finiraient-elles pas ?

— Mais, vos biens, vos biens immenses retourneront à la couronne !

— Eh bien ! Monsieur, on pourrait avoir une héritière moins honorable. D'ailleurs, par réciprocité d'affection, je devrais bien cela à S. M. catholique.

— Mademoiselle, cela est impossible, s'écria M. Prior.

— Impossible ! et pourquoi, si je le veux, moi ? dit la fière Catalane en redressant la tête.

— Pourquoi ? pourquoi ? reprit Prior, en frappant du pied. Eh bien ! parce que je ne le veux pas, moi, à mon tour.

— Vous ! dit Dolorès avec dédain.

— Moi, c'est-à-dire *nous*, ajouta M. Prior, un peu étonné d'avoir été si loin.

— Nous ? reprit Dolorès. Vous êtes donc plusieurs à veiller sur mes destinées ?

— Le roi, mademoiselle...

— Ah ! laissons le roi, dit Dolorès en se levant, je connais S. M. tout aussi bien que vous ; elle est meilleure et plus juste que vous ne la faites, et, s'il faut aller lui parler, me jeter à ses pieds, à Madrid, j'irai.

— Mademoiselle, dit celui-ci, en lui barrant le passage : Encore un mot.

— Ce mot, Monsieur, vous allez me le dire à moi-même, à quatre pas d'ici, reprit quelqu'un qui entrait. Il n'est pas bienséant de barrer le passage et de retenir de force une personne comme mademoiselle de Fontarabie.

Celui qui venait de parler de la sorte était le capitaine Raoul de Montaran.

Ouvrant la porte à deux battants, Raoul montra le chemin libre à Dolorès, qui, en passant devant le capitaine, le salua par un sourire plein de beauté et de reconnaissance.

— A nous, Monsieur ! reprit Raoul en revenant à M. Prior.

— Monsieur, dit celui-ci, je trouve fort étrange que vous écoutiez aux portes.

— Non, Monsieur, je n'écoutais pas votre conversation ; je passais, et vos dernières paroles ont choqué mes oreilles. Si vous n'êtes pas satisfait de mes explications, vous n'avez qu'à parler.

— Un cartel, Monsieur? reprit M. Prior.

— Oh! je sais très bien que si monsieur Prior le refuse, ce n'est certes pas pour cause d'inhabileté et d'inexpérience dans le métier des armes.

— Et pour quelle cause, Monsieur, refuserais-je de vous donner ou d'exiger satisfaction?

Montaran regarda l'homme noir en face.

— Tenez, lui dit-il, venez jusqu'à l'habitation de la Faisanderie, nous nous expliquerons beaucoup mieux.

— A votre école militaire, monsieur le commandant? répondit M. Prior avec un sourire sardonique.

— A mon école, Monsieur, où peut-être vous pourrez recevoir une leçon.

— Il est certain que vous manquez d'élèves dans ce moment-ci, dit M. Prior. Ne craignez-vous pas qu'on ne vienne m'enlever à mon tour, monsieur le capitaine? Ma foi, si vous gardez vos belles comme votre colonel...

Raoul de Montaran commençait à sentir sa tête terriblement échauffée. Il avait une frayeur horrible d'éclater, malgré lui, dans le château de madame de Montorgueil et presque dans l'appartement de la duchesse.

— Monsieur, reprit-il, je vous le demande en grâce et au nom de toutes les bienséances, sortons d'ici.

— Sortons, dit M. Prior.

Montaran lui céda le pas. Tous deux descendirent dans le parc. Il faisait froid; une brume couvrait la campagne et quelques flocons de neige commençaient à tourbillonner.

— Où irons-nous par ce temps-là? dit M. Prior.

Savez-vous que je suis beaucoup moins échauffé que vous, monsieur le capitaine?

Montaran marchait devant lui sans lui répondre et voulait l'emmener assez loin du château, ce dont M. Prior ne tarda pas à se douter. Mais c'était un homme d'énergie, et la pensée d'un danger était loin de l'intimider. Se mettant, au contraire, au pas de Montaran et marchant sur la même ligne que lui :

— Monsieur, lui dit-il, il fait un froid piquant, cela est vrai ; mais je vous sais gré de cette promenade. Nous irons où bon vous semblera, et sans hésiter, je vous en préviens.

— Enfin ! dit Raoul de Montaran, je vous trouve un peu plus complaisant. Marchons, Monsieur.

Ils arrivèrent ensemble à la faisanderie. Montaran ouvrit la porte de la grande salle.

— La salle d'armes ! dit M. Prior.

Et comme il examinait les épées et les pistolets accrochés aux murailles :

— Eh ! non, Monsieur, lui dit le capitaine, ce n'est pas un duel que je veux mais une explication. Vous me la devez et je vais vous dire pourquoi. Mon nom, Monsieur, a été prononcé par vous dans une conversation intime, le soir, dans une chambre du château, où vous avez déclaré que vous vous chargiez vous-même de *peser et mesurer mes mérites*... Eh bien ! Monsieur, cherchez donc à connaître ce que je vaux... Quant à moi, je sais ce que vous valez.

M. Prior, un peu déconcerté, pensa que l'abbé de Saint-Yrieix avait eu la folie de parler. Il n'y avait pas moyen de nier le propos.

— Monsieur, dit-il, vous ajoutez foi aux confidences d'un homme sans valeur !

— J'ai mes raisons pour y croire, répondit Montaran.

— Soit, Monsieur le capitaine. Eh bien ! je vous ai jugé ; vous êtes un galant homme.

— Trève de compliments, Monsieur. Je vous préviens que je ne vous rendrai pas la pareille.

— Un galant homme, reprit M. Prior, mais incapable de faire une brillante fortune...

— Je n'en ai aucun souci, dit Montaran. Mes préoccupations sont ailleurs, et, pourvu que je fournisse une honorable carrière, je me tiens pour satisfait.

—Vous êtes bien jeune ! répondit Prior en souriant.

— Et vous êtes bien vieux, vous, Monsieur, ajouta le capitaine.

— Vous voulez dire que j'ai de l'expérience ? Hélas ! oui. Je connais les hommes... je les méprise en général, mais je me rends utile au petit nombre de ceux que je reconnais dignes de mes soins, entendez-vous, monsieur de Montaran ?

— Vous m'offrez votre protection ?

— Mes services, si vous les voulez.

— Je les refuse.

— Pourquoi ?

— Parce que si j'emprunte quelquefois, je ne reçois jamais.

— Vous êtes fier, Monsieur !

— Je suis franc aussi, et je vous déclare, monsieur Prior, que vous avez toutes mes antipathies...

— Vraiment, jeune homme, dit Prior en se redressant, et moi qui m'intéressais déjà à vous.

— Merci, Monseigneur, répliqua le capitaine d'un accent incisif.

M. Prior pâlit et recula de trois pas, comme il avait fait au moment où Rosemonde l'avait appelé ainsi.

— Que dites-vous, s'écria-t-il, il n'y a qu'une folle, une fille d'Opéra qui ait pu vous faire de pareils fagots sur mon compte.

— Convenez, monsieur Prior, dit Montaran satisfait, que j'ai touché le vif...

— Vous avez dit une extravagance, Monsieur.

— Alors pourquoi vous fait-elle pâlir?

— Parce que je suis outré de vous voir vous moquer de moi.

— Vous tenez-vous pour offensé?

— Oui, Monsieur.

Montaran décrocha deux épées.

— Acceptez-vous la partie, monsieur Prior?

— Ah ! dit celui-ci, vous abusez...

— Moi, reprit le capitaine, du tout. J'ai éprouvé votre adresse et votre audace. Nous sommes au pair, monsieur Prior.

L'homme noir regardait les deux lames nues que lui présentait le capitaine, et une terrible tentation lui serrait les flancs, on le voyait. Enfin, saisissant une épée et la maniant avec un mouvement nerveux :

— Oui, dit-il, je devrais... m'en servir... je brûle de la croiser avec la vôtre... Je ne puis résister au besoin de me battre... de vous châtier...

— Me châtier ! s'écria Montaran, en garde, Monsieur ! en garde !

M. Prior avait déjà pris position, et déjà il avait effleuré le fer de son adversaire par un revers de main, lorsque tout-à-coup abaissant l'épée et ap-

puyant fortement sur la pointe, il la cassa en deux.

— Non, dit-il, je ne le dois pas.

— Allons, ajouta le capitaine en remettant son fer au crochet de la muraille, il n'y a pas moyen de vous décider à rien, *Monseigneur*.

— Au nom de Dieu ! s'écria M. Prior, cessez de m'appeler ainsi. C'est une ironie amère...

— Non, Monsieur, non, dit Montaran. Et voulez-vous que je vous le dise, moi ; votre incognito est une hypocrisie ou une trahison, choisissez.

— Qui vous a dit cela, Monsieur ?

— Personne.

— Qu'est-ce qui vous donne le droit de me parler ainsi ?

— Votre arrogance avec une noble jeune fille que vous devriez vénérer.

— Ah ! je comprends, dit Prior, vous voilà amoureux de mademoiselle de Fontarabie. Et vous dites que vous n'êtes point ambitieux, mon capitaine ?

— Qu'entendez-vous par là? demanda Montaran enflammé de colère.

— J'entends, répondit impitoyablement M. Prior, qu'une belle fille et quatre millions de dot sont du goût de tout le monde.

— Vous en avez menti, monsieur.

— Monsieur, le capitaine, reprit l'homme calme et fort, est-ce parce que j'ai déclaré ne pouvoir me battre que vous m'insultez?

— Pardon, dit aussitôt Montaran, j'oubliais que vous avez cassé votre épée. Mais je vous déclare que vous vous trompez sur mes sentiments.

— Allons donc, reprit M. Prior. Est-ce que vous me prenez pour un écolier? Est-ce que je n'ai pas remarqué, depuis quatre jours, la puissance magnétique de ces deux beaux yeux d'ange sur tout l'organisme de votre âme et de votre imagination? Est-ce que je n'ai pas reconnu l'effet électrique de cette voix saisissante et pure sur vos nerfs? Est-ce que je n'ai pas distingué l'impression de cet démarche fière et aérienne sur tous vos sens? Me

prenez-vous pour un sot ou pour un fou! je vous déclare que je ne suis ni l'un ni l'autre. Je vous déclare que vous êtes dès aujourd'hui épris sérieusement de la fille d'un grand d'Espagne, d'une des plus attrayantes personnes de l'Europe et d'une des plus aimables femmes. Mais je dois aussi vous déclarer, monsieur, que le rêve me paraît trop ambitieux et que vous donnez tête baissée et lance en avant contre un rocher imprenable. Ainsi, capitaine Montaran, croyez-moi, puisque votre élève a délogé, quittez la partie aussi; fuyez ce séjour dangereux; reprenez vos armes, vos chevaux, votre vie militaire, et allez joyeusement gagner des grades à Versailles et au champ de bataille. Il est de certaines fortunes qui se brisent en voulant dévier d'une route naturellement tracée. Je suivrai votre étoile et je tâcherai de vous être de quelque utilité; ne dédaignez pas mes offres de service; d'autres se sont bien trouvés de les avoir acceptées. Quant à la personne dont le nom a été pro-

noncé entre nous, je vous le déclare hardiment et cruellement peut-être, elle sera avant peu la femme de votre colonel, le marquis de Montorgueil.

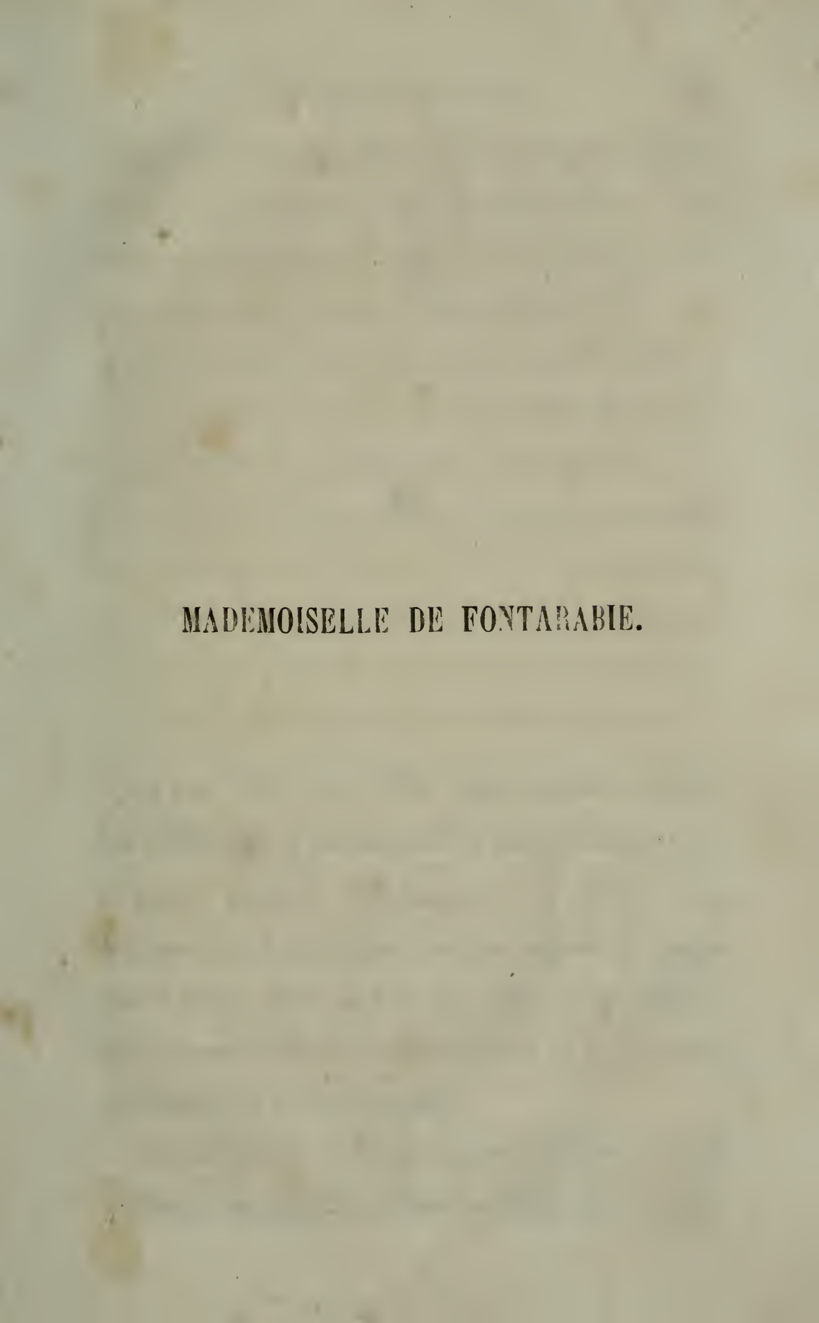
— Avez-vous tout dit, monsieur Prior? demanda l'officier d'une voix concentrée.

— Oui, monsieur.

— Eh bien! moi, capitaine Raoul de Montaran, j'ai l'honneur de vous déclarer à mon tour que mademoiselle de Fontarabie n'épousera jamais le ridicule colonel, votre protégé.

— Et qui donc épousera-t-elle, monsieur?

— Elle seule et Dieu le savent, monseigneur.



MADEMOISELLE DE FONTARABIE.

XII

La nuit était venue. Une neige épaisse couvrait les vallées et les montagnes du Bourbonnais. Dans le grand parc de Montorgueil, les arbres verts pliaient sous les lourdes couches de givre et chaque pièce d'eau était un bloc de glace. Cependant le ciel dépouillé étincelait d'étoiles et la lune se leva pour éclairer le froid paysage.

Dans la grande salle du rez-de-chaussée, au petit château, un grand feu flambait dans une des che-

minées, un feu rose, clair et joyeux ; il était produit par des troncs résineux de pins et des branchages de chênes. M. de La Rose, revenu de Moulins, était commodément étendu dans un large fauteuil au coin de la cheminée, ayant auprès de lui une lourde table couverte de cristaux et de divers ustensiles à l'usage d'un fumeur. M. de La Rose avait pour la pipe un amour modéré, mais une tendresse enthousiaste pour le rhum de la Jamaïque. Ce soir-là précisément l'honnête sergent passait d'agréables quarts d'heure à faire fondre du sucre dans la liqueur de sa prédilection et à brûler le tout dans un petit bol d'argent.

Le capitaine Montaran laissait ces occupations de gourmet à son sous-officier, il allait et venait d'un bout de la salle à l'autre, fort soucieux et taciturne.

— Capitaine, lui dit le sergent, après trois quarts d'heure de silence, il me semble que votre promenade se prolonge aux dépens de votre repos et de votre belle humeur. Eh ! que diable ! si nous avons

de poignantes contrariétés, nous avons aussi là un ami jovial ; je vous jure, par les beaux yeux de ma perfide marquise, que je n'ai jamais trempé ma moustache dans un nectar plus voluptueux.

Le capitaine continuait à marcher.

— A moins que vous ne préfériez la pipe. J'ai du tabac d'Espagne...

Montaran s'arrêta à ce nom et reprit presque aussitôt sa promenade.

— Un vrai Tabago. Mais il est mal sain de fumer à sec... Rabelais qui ne fumait pas, disait cependant : « Buvez, ne demeurez jamais en sec, de peur que votre âme ne s'enfuie dans quelque grenouillière. » Belles paroles et qu'un ami de la vie ne saurait jamais trop méditer. A votre santé, capitaine !

Le sergent s'ingurgita un verre de rhum brûlé.

— Ce n'est pas, reprit-il, que, pour le quart d'heure, j'aie à me louer de l'existence... diantre ! les destins me sont devenus contraires tout autant qu'à un héros de M. Racine. Quand je pense que

moi, La Rose, connu par les ressources de mon esprit, quand je pense que j'ai pu donner en plein dans le panneau et aller moi-même porter au commandant de la place de Moulins la lettre de cachet qui devait me faire coffrer! Ah ! mon sang bouillonne ! diabolique et séduisante créature, va!... Du reste, capitaine, la chose est claire maintenant ; la marquise est une des divinités du ballet de l'Opéra...

Montaran s'approcha de la table, prit machinalement le verre que lui présentait le sergent, et, après l'avoir vidé, recommença sa promenade silencieuse.

— Ensuite, mon capitaine, il faut calmer nos scrupules au sujet de notre séjour ici. Le personnel des élèves de l'école militaire a délogé, cela est vrai ; mais enfin nous, les professeurs, nous sommes dans les limites de notre mandat. Le ministre de la guerre nous a accordé un mois et nous a envoyés en mission auprès du colonel... nous restons à notre poste. Tant pis pour le per-

sonnel de l'école, s'il court les champs... les professeurs sont présents à l'école et en plein exercice de leurs fonctions. Je me suis démontré à moi-même, dans l'après-midi, le mécanisme de la charge en douze temps. Quant aux maîtres du logis, vous savez qu'ils nous supplient de rester encore quelques jours ici, ils sont convaincus que le personnel de l'école ne tardera pas à rentrer.

— Cela est vrai, dit Montaran, j'ai cédé aux instances de cette bonne duchesse... bien affligée du coup de tête du colonel.

— Capitaine, le coup de tête appartient de droit à l'aimable ravisseur. Ah ! la jolie femme ! je me vengerai, marquise ou déesse !

Le capitaine, sans répondre autre chose, prit son manteau, le jeta sur ses épaules et quitta la salle d'armes, laissant La Rose dans le plus doux tête-à-tête avec le bol de rhum brûlé.

— Où diable va-t-il par ce temps-là ? se demanda le sergent.

Il se serait levé pour accompagner Montaran; mais celui-ci n'avait pas même fait un signe d'appel. M. de La Rose resta dans les voluptés de son fauteuil, les deux pieds posés sur les chenets.

Raoul était sorti du château. Il vit la trace de ses pas sur la neige, et il fut très contrarié de laisser ainsi derrière lui des indices sur la direction qu'il allait suivre. Aussi il imita le chevreuil qui ruse pour dépister la meute; il fit des détours, revint sur ses pas, et prenant tout-à-coup un sentier qui tournait brusquement, il s'enfonça dans les bois, éclairé par la double lumière de la lune et de la neige.

Soit avec préméditation, soit par une attraction involontaire, le capitaine Montaran se trouva au bout d'un quart d'heure de marche sous les fenêtres d'une tour fort large qui donnait sur le parc. Dans cette tour du château était précisément le petit salon dépendant de l'appartement de mademoiselle de Fontarabie. Aux clartés de

la lune, on pouvait distinguer le beau jasmin de la muraille qui, quelques jours auparavant, fleurissait encore, mais que la gelée tout-à-coup survenue avait flétri et jauni avec une déplorable brutalité.

Montaran, aux clartés de la lune, regardait le jasmin courbé sous les flocons de neige; soit pitié pour l'arbuste, soit désir de sauver ces belles tiges qui fleurissaient au pied du balcon de l'appartement habité par un ange, il se mit à secouer les branches pliées et les dégagea de leur fardeau de gelée. Puis il se reprit à rêver en contemplant la fenêtre du balcon éclairée d'une douce lumière intérieure.

Quelqu'un avait vu le capitaine, et bientôt une petite porte donnant sur le parc, vint à s'ouvrir. C'était dona Thérésa, la duègne que nous connaissons.

— Monsieur, dit-elle à demi-voix, vous prenez soin d'un pauvre arbuste que nous aimons beaucoup; il nous a donné de bien belles fleurs. Ce

jasmin nous rappelle l'Espagne, et nous étions au désespoir de le savoir ainsi couvert de neige et en danger de périr. Je viens vous porter nos remerciements. La sénora est bien reconnaissante de cette attention de votre part.

— Veuillez dire à la sénora, reprit Montaran, que ses moindres désirs sont des ordres pour moi. Comment se porte la sénora depuis hier? Nous avons été privés de l'honneur de la voir.

— La sénora n'a pas quitté son appartement depuis vingt-quatre heures, répondit dona Thérésa.

— Serait-elle souffrante? demanda vivement Raoul de Montaran.

— Oui et non, dit la duègne; nous avons de la peine.

— De la peine? du chagrin?

— Quelque chose qui ressemble à du chagrin, oui.

Montaran devint soucieux; il baissa la tête, et se mit à suivre je ne sais quel rêve chimérique.

La duègne s'était éloignée. Bientôt le bruit discret d'une fenêtre qu'on ouvrit sur le balcon se fit entendre. Aux clartés de la lune, une forme svelte, une apparition tout aérienne se montra sur le balcon. Le temps s'était adouci, et il était possible de rester quelques instants en plein air, sans péril. Dolorès, c'était elle, voulait elle-même remercier le capitaine pour ses soins et ses bienveillantes paroles.

— Monsieur, dit-elle, mon jasmin est sauvé, grâce à vous. Dona Thérésa allait en secouer les branches lorsqu'elle vous a rencontré. Mais il me semble que vous choisissez une heure bien mélancolique pour une promenade.

— J'ignore, en vérité, dit Montarau, si j'avais un projet de promenade quand j'ai quitté le petit château. Tout ce que je sais bien, c'est que je bénis l'étoile qui m'a amené au pied de ce balcon.

— Monsieur, reprit Dolorès, vous croyez à votre étoile, vous avez raison. Suivez-la; elle promet d'être brillante...

— Je sais quelqu'un, répondit Montaran, dont les yeux peuvent porter bonheur mieux que toutes les étoiles du ciel.

— Oh ! si les vœux d'une pauvre orpheline ont ce pouvoir-là, croyez, Monsieur, que vous serez heureux. Je vous ai mille obligations pour avoir mis un terme à une conversation qui m'affligeait beaucoup. Depuis ce moment, je n'ai pas quitté mon appartement.

— On m'a dit que mademoiselle de Fontarabie avait quelque sujet de tristesse ? dit Raoul.

— Pourquoi en ferais-je un mystère à un cavalier aussi loyal que M. de Montaran ?

— Grand Dieu ! dit celui-ci avec animation, serait-il vrai ? Vous, mademoiselle !

Et comme l'échelle dont M. de la Rose s'était servie était encore là, le capitaine ne put résister à se rapprocher du balcon d'un premier échelon.

— Oh ! monsieur, reprit Dolorès , parlons plus bas. Il y a ici, dans ce château, des échos malveillants...

— Je comprends, dit le capitaine, en montant un second échelon. Cet homme est donc bien puissant !

— Plus que vous ne pensez, monsieur, répondit Dolorès en avançant sur son front le capuchon de la mante de satin qu'elle avait sur les épaules.

— Savez-vous qui il est décidément? reprit Montaran.

— Non. Je ne le connais, comme tout le monde ici, que sous le nom de M. Prior.

— C'est un nom d'emprunt, dit le capitaine. Cet homme porte un masque.

— Ma cousine, la duchesse, et M. l'abbé de Saint-Yrieix doivent avoir seuls le secret de ce mystère.

— Madame de Montorgueil n'aurait-elle pas assez de confiance en vous, mademoiselle, pour vous tout dire?

— Je ne le crois pas. Du reste, je redoute de l'interroger. Elle-même redoute des confidences...

— Cet homme ne serait-il pas dans les ordres sacrés ? demanda Montaran. Quelqu'un, l'autre jour, l'appelait monseigneur.

— Grand Dieu ! dit Dolorès en se rapprochant du capitaine qui venait de monter un troisième échelon.

— Vous avez peur de lui, vous, ange charmant? reprit-il.

— Oh ! je suis loin de mériter ce nom-là, monsieur.

Et elle se penchait sur la rampe à trèfles d'or et à écussons armoriés.

— Ce qui enchante surtout en mademoiselle de Fontarabie, ajoutait le capitaine dont le visage était déjà à la hauteur des mains de Dolorès, ce qui ravit au suprême degré, c'est sa modestie touchante avec de si hauts mérites.

— Vous me flattez, monsieur ; oh ! de grâce, déclarez-le moi ; vous ne pouvez me tromper, n'est-ce pas?

— Je prends à témoin toutes ces étoiles et

cette lune si sereine dans le ciel ; je prends Dieu et le firmament en témoignage que j'aimerais mieux mourir à l'instant même que de manquer de franchise envers la noble créature qui m'écoute.

— J'ai confiance en vous, dit-elle. Cette confiance m'est venue tout de suite en vous voyant. Que voulez-vous? Nous autres Espagnoles, nous savons peu déguiser nos sentiments; nous ignorons cet art du monde, cette puissance de coquetterie qui rendent de si grands services aux femmes de France. Elles sont toujours maîtresses d'elles-mêmes, et c'est un rare et utile talent.

Montaran s'était si rapproché des belles mains de Dolorès qu'il les touchait presque; il les contemplait avec ravissement au clair de lune, blanches comme de l'albâtre, et délicatement posées sur la rampe.

— Oh! reprit-il, dans un moment d'enthousiasme, laissez-moi vous dire, mademoiselle, que vous êtes belle, que vous êtes admirable de

fierté et de grâce, et qu'ils sont heureux ceux à qui vous daignez accorder un peu d'amitié !

— En ce cas, monsieur, reprit la plus franche et la plus pure des femmes, vous n'avez pas à vous plaindre.

Raoul baisa les mains les plus aristocratiques qu'il eût jamais vues, et comme on les retirait :

— C'est un hommage de respect, mademoiselle, ajouta-t-il.

— Je mérite moins que cela, dit Dolorès. Je ne suis ni une reine, ni une sainte.

— Vous êtes la majesté et la sainteté, mademoiselle, reprit Montaran.

— Oh ! que d'enthousiasme, monsieur ! et pour qui cependant ?

Elle se penchait encore. Ses beaux cheveux que la brise agitait s'étaient déroulés, l'heureux capitaine les toucha et les pressa contre ses lèvres. Quel parfum ! et quelles célestes émotions !

— C'en est fait, reprit-il ; dussiez-vous être irritée contre un audacieux, il faut que je vous le dise,

mademoiselle, dès aujourd'hui je sens que ma vie est à vous.

Dolorès, à cet aveu, se redressa; mais un sourire de pardon et presque de tendresse vint rassurer Raoul.

— Dieu ! s'écria-t-il, vous ne me traitez pas avec colère !

— Non, dit Dolorès.

— Vous ne m'ordonnez pas de me retirer?

— Pourquoi le ferais-je, monsieur?

— Vous ne me détestez pas?

— Vous avez, monsieur le capitaine, une bien mauvaise idée de mon caractère, reprit la charmante Catalane.

— Ah ! vous êtes un ange, s'écria Raoul, et je vous aime avec passion. Ce détestable Prior avait raison.

— Que dites-vous là? reprit Dolorès.

— Rien, rien, mademoiselle, répondit-il vivement, n'attristons pas ces moments d'un suprême bonheur par un souvenir odieux. Je vous aime,

oui, je voulais me le cacher à moi-même. Comment oser espérer l'occasion de pouvoir vous en faire l'aveu? Comment espérer mon pardon après cet aveu? Seul sur la terre, sans autre existence que mon métier, orphelin, isolé, portant un nom sans éclat, n'était-ce pas une folie d'oser élever mon ambition jusqu'aux pieds de mademoiselle de Fontarabie?

— De la folie? dit-elle. Hélas! que me dites-vous là? Alors, moi, je suis donc folle d'écouter ce langage du cœur, ces aveux d'une âme qui a compris les tristesses de la mienne, et qui vient à elle?

— Non, non, reprit Raoul; ne regardez pas cela comme de la folie. Daignez me tendre votre noble main en signe de paix et d'alliance, à moi, votre adorateur jusqu'à la fin de mes jours, à moi, qui vous donnerais mille fois ma vie.

Dolorès, très-émue, indécise, regardait le ciel comme pour l'interroger. Le ciel lui répondait-il? qui le saura jamais! Se rapprochant de la rampe, elle finit par tendre la main au capitaine, avec un

élan sublime de franchise. Raoul prit cette main dans les siennes.

— Mon Dieu ! dit-il, mon Dieu ! qui me voyez et m'écoutez, recevez mon serment : J'aime cette noble femme et à elle je dévoue, dès ce moment, toute mon existence.

Cinq minutes après, Dolorès rentrait dans son appartement le cœur oppressé, mais heureux.

Le capitaine revint à son logis, fou de joie, au point que M. de La Rose en fut effrayé.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

—

Sceaux. — Imprimerie de E. Dépée.

